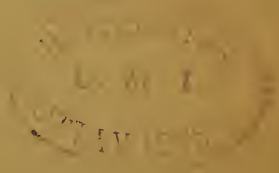
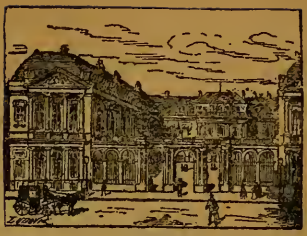
U d'/of OTTAWA
39003002769288

I
8F
2

MON BERCEAU



Saint-Germain-l'Auxerrois



Palais-Royal

MON BERCEAU

HISTOIRE ANECDOTIQUE, PITTORESQUE & ÉCONOMIQUE

DU PREMIER ARRONDISSEMENT

PAR

Paul VIBERT

(Théodore VIBERT Fils)

L 8F 2

A. BELLIER ET Cie, ÉDITEURS

Rue Baillif, 7, et rue de Valois, 18

PARIS

—

1893

1891

Les Halles

Place Vendôme

REPRODUCTION INTERDITE

AUX JOURNAUX QUI N'ONT POINT UN TRAITÉ

AVEC LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

DC
707
.V5M
1893

PAUL VIBERT

(Théodore **VIBERT** Fils)

PRÉFACE

L'AGE CRITIQUE — COMMENT ON DEVIENT EXPLORATEUR — LES DANGERS DE LA CARRIÈRE — LE PREMIER ARRONDISSEMENT IGNORÉ.

Depuis tantôt vingt-trois ans, c'est-à-dire depuis la guerre, qui a été la première grande étape des hommes de ma génération, j'ai constamment vécu dans le commerce et l'intimité des explorateurs, qui ont jeté un si vif éclat sur la France, quoi qu'en puissent dire les bons amis des Anglais, qui affirment que nous ne sommes pas un peuple colonisateur.

A force d'aller attendre aux gares de Lyon ou d'Orléans les pionniers de la civilisation, les commis voyageurs des idées françaises en pays neufs, les exportateurs de nos grands principes de liberté et de justice, qui seront l'éternel honneur de notre pays.

A force d'invoquer, dans les longues causeries

du soir, avec les Coudreau, les Binger, les de Brazza, les Dybowski et bien d'autres, les horizons lointains et les mœurs des contrées aussi vierges que mystérieuses de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud.

A force d'écrire dans la presse sur les voyages de mes vaillants camarades.

A force de rendre aussi fidèlement que possible, dans mes conférences, les impressions de leurs périlleuses pérégrinations et de vulgariser surtout les résultats obtenus au point de vue commercial pour l'avenir et la grandeur de la Mère-Patrie, j'ai fini, un beau jour, par me sentir empoigné moi-même, je me suis senti dévoré par cette soif inextinguible de l'inconnu, par le désir ardent de servir utilement mon pays et je me suis dit :

— Pourquoi ne serais-je pas, moi aussi, explorateur ? Du reste, fidèle à la méthode célèbre de Victor Hugo, dans *explorateur*, je trouvais *orateur* aussi en ma qualité de conférencier, il me semblait que j'étais autorisé à me considérer comme un prédestiné à l'exploration.

Bientôt ce fut un cauchemar, une idée fixe, une obsession ; il n'y avait pas à résister, il fallait à tout prix que j'explore quelque chose, mais quoi ?

Là commençait la difficulté. J'en touchai deux mots aux ministres d'alors, j'avais des projets plein la tête. Ces sujets purement commerciaux,

dans les deux Amériques, aux Antilles, à Haïti, dans les possessions de l'Océan Pacifique, ne me faisaient pas défaut, mais invariablement nos bons ministres me répondaient : Les crédits sont épuisés et je ne tardais pas à m'apercevoir que je n'avais rien à attendre de ce côté.

Aller en Guyane après Coudreau, en Afrique après la pléiade de compatriotes illustres qui la sillonnaient en tous sens, il n'y fallait guère songer : ces intrépides avaient monopolisé beaucoup de périls et un peu de gloire ; j'arrivais vraiment trop tard, et je dû reconnaître que l'audacieux *tu quoque* n'était pas si facile que cela à réaliser, tant il est vrai que dans le vieux monde il y a toujours loin des lèvres à la coupe, même quand on ne demande qu'à risquer sa peau et à se faire rompre les os pour la France !

*
* *

Je parlais tout à l'heure de la guerre comme d'une première et terrible étape, bientôt sur ces entrefaites j'allais arriver à une seconde étape non moins solennelle et douloureuse pour moi, personnellement : je touchais la quarantaine.

Loin de m'en réjouir, comme le capitaine qui parvient au port, après un long voyage, je ne voyais pas arriver sans effroi l'heure fatale où, tout en comptant mes cheveux blancs, je me disais : je

puis être sénateur — les invalides anticipés — le sourire railleur des jeunes filles, lorsque l'on se hasarde encore à conduire un cotillon, le respect prématuré, qui semble une suprême injure à l'homme d'action et qui sait ? peut-être la goutte, l'horrible goutte après une candidature au Sénat, tout cela tourbillonnait lugubrement dans mon esprit et je fus bien contraint de me rendre à l'évidence et de m'avouer à moi-même que l'entraînement de la prime jeunesse me manquant, je ne pouvais plus m'aventurer dans les décevantes et attirantes solitudes de l'Afrique Centrale.

J'avais d'autant plus raison de penser ainsi, que la candidature au Sénat, dans l'Hérault, m'est arrivée au lendemain de mes quarante ans ; elle ne fut point couronnée de succès, mais la goutte est venue, lancinante et cruelle, et la terrible compagnone, récalcitrante, a été dure à déloger : Je me souviendrai longtemps de ses farouches caresses, de ses baisers presque mortels. C'était du moins une compensation.

Mais quoi, alors, ne pas devenir explorateur ? Mais c'est impossible, je ne pouvais pas ainsi tout à coup, brutalement, renoncer au rêve longtemps carressé avec amour.

Que faire ?

J'allai consulter un ami fort expert en la ma-

tière, grand explorateur lui-même, en disponibilité pour le quart d'heure, un tantinet sceptique.

* * *

Dès les premières paroles, il comprit la situation perplexe dans laquelle je me trouvais et faisant mine de partager mes angoisses, d'un ton paternel il laissa tomber lentement ces paroles :

— Eh, mon cher, c'est bien simple, on explore simplement la France ; avec un peu d'esprit, un joli style et un fort ragoût d'aimables anecdotes, il y a encore beaucoup à glaner.

— J'y ai bien pensé, mais hélas, vous savez bien que je l'ai fait aux trois quarts, ne m'occupant que des questions de chemins de fer et de transport.

— C'est vrai.

— Où aller alors? de grâce, un sujet d'exploration bien gentil, pas trop loin, ou, je le sens, je vais mourir de consomption, en perdant ma dernière illusion.

— Mais, mon ami, sans en arriver à ces tragiques extrémités, il est parfaitement permis de s'inspirer des exemples mémorables que nous ont laissés d'illustres prédécesseurs dans la carrière; vous ne devez pas ignorer qu'il y a des explorations à la portée de toutes les bourses et

de toutes les forces; on fait comme Xavier de Maistre. ...

— Oui, cher ami, je sais, le *Voyage autour de ma chambre*, mais c'est fait.

— Eh bien, le *Voyage autour de mon jardin?*

— Hélas! je n'en ai point.

Alors, lui, railleur :

— Mon pauvre vieux, vous me faites pitié avec votre manque d'imagination; voulez-vous un sujet neuf et bien suggestif pour un Parisien comme vous? Savourez-moi ce titre : *Exploration au fond de mes poches.....*

Le malheureux n'avait pas eu le temps d'achever qu'il me recevait évanoui, mourant dans ses bras.

Enfin, revenu à moi avec force vinaigre, grandes tapes dans les mains et énergiques soufflages dans la bouche, il me dit, tout ému lui-même, le pauvre garçon :

— Mais, qu'avez-vous? Ça va mieux? Quelle peur !

— Oh, mon cher, c'est de votre faute aussi, explorer mes poches, mon porte-monnaie ? mais si j'allais y trouver le diable?

— Mais ça mène à tout; Cornélius Herz a bien été nommé grand officier de la Légion d'honneur pour avoir exploré les poches des Français.

— Ça n'est pas la même chose.

*
* *

Je quittai mon ami plus indécis que jamais et je me mis dare-dare à écrire un grand traité sur l'*art de la chasse du gibier à plume et à poil dans la plaine Saint-Denis.*

Mais, comme cela ne répondait pas encore à mes secrètes aspirations, je ne tardai pas à vendre mon ouvrage pour la somme de 37 fr. 50 à un homme politique, désireux de se créer une position honorable dans le monde des lettres.

C'est alors, qu'au plus fort de mes désespérances, une idée lumineuse me traversa le cerveau et que je m'écriai, fou de joie : j'ai trouvé. Je venais de me souvenir que j'étais Parisien, mais là, un vrai Parisien de vieille roche, un pur, à de longues générations.

Du moment que je ne puis plus explorer l'Afrique, les deux Amériques ou l'Australie pour les raisons énumérées ci-dessus, je vais tout bêtement explorer ma ville natale, Paris!

Quel projet grandiose. Mais le lendemain, à la réflexion, je me dis que l'on avait déjà pas mal écrit sur Paris, la grand'ville, et que si moi, je voulais faire quelque chose d'à peu près propre et complet, il me faudrait enfanter une centaine de volumes au moins pour mener mon œuvre à bien.

De nouveau je fus terrifié et de nouveau j'allais m'évanouir sous le coup de cette douloureuse

constatation, mais heureusement que je me souvins à temps que mon ami n'était pas là pour me recevoir dans ses bras, c'est pourquoi je ne m'évanouis point.

Le surlendemain j'eus une nouvelle idée et je me tins à peu près ce langage — tout bas puisque j'étais seul avec moi-même et qu'il était inutile de parler tout haut.

— Mon pauvre vieux, tu es né de parents pauvres mais honnêtes, le 18 février 1851 à six heures du soir, au numéro 8 de la rue d'Argenteuil, à l'entrée de la butte des Moulins, aujourd'hui disparue, entre deux mauvais lieux, les Tuileries d'un côté et le sommet de la butte qui était fréquenté par des filles de joie, ainsi nommées sans doute parce qu'elles exercent la plus navrante des industries ; tu es donc bien né natif du 1er arrondissement, contente toi d'explorer ledit I^{er} arrondissement. Très fier de cette découverte, je courus chez mon ami qui jeta une douche sur mon enthousiasme.

— Mais, malheureux, l'histoire du premier arrondissement, c'est l'histoire politique de la France entière, c'est l'histoire de l'art dans son ensemble et rien que pour parler convenablement de nos musées du Louvre, il te faudrait écrire au moins dix volumes.

Cette constatation, aussi simple que logique, était foudroyante, aussi je m'empressai de

m'évanouir pour la troisième fois, et pour de bon, puisqu'il était là pour me recevoir.

*
* *

Le lendemain du surlendemain — comme notre langue est pauvre puisqu'elle m'oblige à employer ces tournures enfantines — j'eus encore une nouvelle idée ce qui, entre parenthèse, me fit énormément de plaisir, car je pensai que j'étais en train de devenir comme Emile de Girardin et que j'allais avoir une idée par jour.

Au lieu d'écrire *toute l'histoire* du premier arrondissement, je vais me contenter, prenant mon rôle au sérieux, de n'*explorer* que les coins les moins connus de l'arrondissement et, de la sorte, je pourrai condenser le fruit de mes recherches en un seul volume, ne renfermant que les faits les plus ignorés.

Cette longue gestation d'un cadre, d'une campagne, d'un plan remonte tantôt à deux ans; depuis cette époque, vaillamment, sans défaillance, soutenu par le feu sacré qui anime tous les explorateurs de race, jours et nuits, j'ai fouillé en tous sens mon cher premier arrondissement, celui qui m'a vu naître, *mon berceau*. Et voilà comment on devient explorateur !

*
* *

Sans vouloir, comme certains voyageurs,

exagérer les dangers et les périls auxquels j'ai été exposé, je dois cependant à la vérité de déclarer ici que mes pérégrinations n'ont point été dénuées de fortes émotions et de riches souleurs; d'ailleurs ne dit-on pas : a beau mentir qui vient de loin; or, comme je ne viens pas de loin, il me serait donc, en dehors même de mes habitudes de franchise, impossible de mentir.

Je ne voudrais pas vous entretenir par le menu de mon itinéraire qui n'a pas duré moins de deux années consécutives; cependant il me sera bien permis de dire à l'ami Coudreau, que j'ai souvent rencontré sur mon passage, surtout pendant la nuit, en plein premier arrondissement, des tribus infiniment plus sauvages et plus dangereuses que celles avec lesquelles il vivait en si bonne intelligence dans les territoires contestés de la Guyane.

Par une belle nuit froide de décembre 1890, sur les trois heures du matin, aux abords des Halles, je me souviens d'avoir été attaqué par la redoutable tribu des *Béni-Saignent-Pantes* et j'ai bien failli y laisser ma vie.

Ces tribus sauvages de Paris ont cela de bizarre, qu'à l'encontre des noirs de l'Afrique ou des Indiens de l'Amérique, ce sont elles qui représentent à Paris les *Visages-Pâles* — oh! combien pâles — les hommes, blafards et livides, ont à

peine quelques poils de barbe et les femmes sont encore plus repoussantes ; on reconnaît les individus des deux sexes à la pommade particulière qu'ils se mettent sur les cheveux et aux *accroche-cœur* qu'ils se fignolent avec soin de chaque côté des tempes, au-dessus des oreilles.....

Donc j'allais infailliblement périr sous les coups des *Béni-Saignent-Pantes*, au milieu de ces solitudes désolées qui entourent les Halles pendant la nuit, au milieu de la brousse épaisse formée par des amoncellements de choux-fleurs et de carottes et la lune elle-même, impassible, éclairait leur grand chef *Bouffe-Galette* qui allait me plonger son couteau dans le cœur, lorsque son bras retomba net sous un coup de plat de sabre et lâcha l'arme meurtrière : je venais d'être sauvé par une ronde de braves sergents de ville.

Je leur offris naturellement une tournée dans le *Caveau*, dont on verra l'histoire plus loin, pour les remercier et pour me remettre un brin de cette terrible alerte.

Tout en causant, je leur racontai le but de mes explorations nocturnes et l'opiniâtreté de mes recherches. Ces braves gens étaient saisis d'admiration et de respect.

— Alors, vous êtes un explorateur ?

— Parfaitement, et de l'espèce la plus rare encore, un explorateur parisien.

L'un d'eux, qui avait été zéphyr en Afrique et se piquait de connaître son continent noir, voulait absolument donner le nom de Vibert-Ville au chalet-de-nécessité, entouré des montagnes de choux et autres légumes, où j'avais failli trouver la mort.

Je refusai naturellement avec énergie ce procédé par trop expéditif, blessant d'ailleurs profondément ma modestie.

— Bast, me dit-il, rien n'y manque; le chalet représente la case du chef et les légumes empilés la forêt vierge; vos scrupules vous honorent, mais vous êtes vraiment trop naïf; moi, qui vous parle, allez, j'en connais plus d'un qui n'ont jamais mis les pieds en Afrique et qui cependant ont collé sur les cartes leurs noms à des villes imaginaires où il n'y a rien que le désert, l'implacable désert. Vous ne connaissez donc pas la puissance de la réclame? Vibert-Ville, je vous assure que ça ferait très bien dans le tableau.

Et je dus payer une seconde tournée pour noyer à jamais sa trop bienveillante et malencontreuse idée.

*
* *

Telle quelle voilà, chers lecteurs et chères lectrices, aimables compatriotes et concitoyens, la relation fidèle de mon voyage d'exploration dans le premier arrondissement.

Je ne me fais point d'illusion, je sais qu'il n'est pas complet, qu'il est à peine ébauché, qu'il est plein de trous et de lacunes; à d'autres à continuer, à parfaire et à parachever.

Si je puis faire naître l'idée à des compagnons de lettres et de voyage d'en faire autant pour les vingt arrondissements de Paris, j'estime que l'exemple aura été salutaire et que je n'aurai point perdu mon temps.

Je voulais aussi montrer que l'on pouvait devenir explorateur à tout âge; un si joli métier et si facile! Ai-je réussi? A vous de répondre.

Je suis sûr du moins de vous faire aimer un peu plus notre cher Paris, si vous avez la bonté de me suivre jusqu'au bout du volume et, certes, il y a dans cette espérance de quoi satisfaire la plus difficile ambition d'un de ses enfants!

PAUL VIBERT.

DESCRIPTION DE QUELQUES MONUMENTS

DU PREMIER ARRONDISSEMENT

L'HOTEL DE TOULOUSE

LE LOGIS D'UN BATARD — UNE MERVEILLE ARTISTIQUE DU GRAND SIÈCLE — TROMPE CURIEUSE ET CHEMINÉE ÉPIQUE— LA NATURE GRANDE INSPIRATRICE — UNE PROPRIÉTAIRE COSSUE.

Toutes les fois que l'on a besoin de renseignements exacts sur les vieux monuments de Paris, il faut s'adresser à ce grand travailleur et à ce grand naïf Piganiol de la Force, qui a publié en huit volumes, en 1742, « la description de Paris, de Versailles, de Marly, de Meudon, de Saint-Cloud, de Fontainebleau et de toutes les autres belles maisons et châteaux des environs de Paris » ; le titre seul donne une idée du style.

Or, voici comment il débute en parlant de l'Hôtel de Toulouse :

« Cette maison fût bâtie sur les dessins de François Mansard vers l'an 1620 (1) pour

(1) Piganiol se trompe, l'hôtel a été bâti en 1635.

Raymond Philipeaux, sieur d'Herbault, de la Vrillière et du Verger, secrétaire d'Etat. Elle était une des plus curieuses qu'il y eut à Paris par le grand nombre de beaux tableaux, de statues et de bustes antiques qu'elle renfermait.

Quoique, dès l'an 1705, M. de la Vrillière, secrétaire d'Etat, l'eut vendue au sieur Rouillier, maître des requêtes de l'Hôtel et l'un des fermiers des Postes, on l'a toujours appelé l'hôtel de la Vrillière jusqu'en 1713 que S. A. S. Monscigneur le comte de Toulouse l'ayant achetée, elle quitta son ancien nom pour prendre celui du prince à qui elle appartenait. Dès l'an 1713, l'on commença à y travailler sans relâche à la rendre digne de loger son nouveau maître, et l'on y fit des changements si considérables, que la galerie n'a été achevée qu'en l'année 1719. Tous ces changements ont été faits sous la conduite du sieur Robert de Cotte, premier architecte du Roi. »

Et la description détaillée de l'hôtel continue ainsi pendant 32 pages, la plus grande partie étant consacrée à la fameuse *galerie dorée* que Piganiol de la Force décrit avec force détails amusants.

Comme c'est la seule partie qui reste intacte aujourd'hui, je ne vais donc m'occuper que de cette galerie.

Cependant, avant d'aller plus loin, je veux

encore citer ce passage de la description de Piganiol :

« Cette superbe galerie a vingt toises ou cent vingt pieds de longueur sur dix-neuf pieds quatre pouces de largeur.

C'est au génie et à l'habileté de François Mansard que cette galerie doit la régularité de ses proportions; car, comme il se vit gêné à un de ses bouts par la rencontre de la rue Neuve-des-Bons-Enfants, qui en rendait le plan biais et irrégulier, cet architecte s'avisa d'y remédier par une trompe et de la faire avancer en saillie sur cette rue, afin de gagner par ce moyen la largeur qui lui manquait.

Cette trompe fut exécutée par maître Philippe le Grand. »

En effet, à l'heure présente, toutes les personnes qui passent dessous, rue Radziwill (ancienne rue Neuve-des-Bons-Enfants), sont encore émerveillées par l'élégance et la hardiesse architecturale de cette fameuse trompe.

*
* *

L'hôtel de Toulouse a donc été acheté par Louis XIV pour son bâtard le comte de Toulouse, dont il avait fait son grand veneur et il chargea, comme nous venons de le voir, Mansard de construire une galerie des fêtes digne de son fils

naturel et qui reçut de suite le nom de galerie Dorée.

En effet, la galerie est entièrement recouverte de bois sculpté, or mat et brillant, dû à l'incomparable ciseau de Vassé; les fresques du grand plafond-plafonnant qui règne d'un bout à l'autre étaient de François Perrier et les tableaux de Paul Véronèse, du Guerchin, du Guide et des plus grands maîtres du temps

Ces tableaux, qui se trouvent entre chaque fenêtre et entre chaque porte de glaces, faisant face aux fenêtres et qui étaient au nombre de cinq de chaque côté, ont été enlevés pendant la Révolution et mis dans nos musées nationaux, soit du Louvre, soit de province.

Comme en 1866, le palais tout entier menaçait ruine et qu'il fallait conserver à tout prix cette incomparable merveille, supérieure à coup sûr aux plus belles galeries du Louvre ou de Versailles — je dirai tout à l'heure pourquoi — la propriétaire actuelle, dont l'immense fortune est légendaire, résolut patriotiquement de réédifier le monument en entier et voilà comment nous pouvons admirer aujourd'hui cette galerie dorée dans son éclat primitif et incomparable.

Les sculptures sur bois de Vassé furent rangées avec soin et, après la réédification du monument

par M. Questel, architecte de Versailles et de Trianon, remises en place.

De chaque côté de la porte d'entrée et de la cheminée du fond, se trouvent des niches — quatre en tout — qui renfermaient quatre statues en bois rougeâtre, couleur naturelle, avec draperies or, représentant les quatre parties du monde; ces statues manquaient, elles ont été refaites par M. Thomas, qui obtint pour elles, à l'Exposition de 1867, le grand prix de sculpture.

Les fresques ont été réfaites en 1866-67-68 par les frères Balze et Déruelle, d'après François Perrier, qui les avait exécutées primitivement en 1645.

Cette grande galerie que l'on a accusée d'être un peu étroite et un peu obscure, bien à tort suivant moi, ne prend jour que d'un côté sur le jardin intérieur de l'hôtel, ses fenêtres sont au nombre de six et les grandes portes de glaces qui sont en face éclairent puissamment toute la galerie, en réfléchissant la lumière.

Dans tous les panneaux de Vassé, au dessous de chaque tableau, se trouve un médaillon en bois sculpté représentant un sujet mythologique et tout autour se trouvent les attributs de la Chasse, de la Pêche et de la Guerre, par allusion au comte de Toulouse, qui était à la fois amiral et grand veneur du roi, son père de la main gauche.

Le fond des boiseries est en bistre clair et toutes les sculptures de Vassé, admirablement conservées, se détachent en reliefs puissants, or mat ou brillant.

Des torchères en bronze à cinq branches se trouvent de chaque côté des tableaux au nombre de cinq de chaque côté de la salle eux-mêmes, comme nous l'avons déjà dit.

Les fresques nombreuses du plafond-plafonnant sont d'un seul morceau, sans autre séparation que celle de la peinture elle-même, et reposent sur une large corniche qui court tout autour de la salle.

Tous les tableaux, qu'il s'agisse de l'enlèvement d'Hélène d'après le Guide, ou de tout autre sujet, sont d'admirables copies, capables de donner l'illusion des originaux.

*
* *

Au fond de la galerie dorée, voilà la cheminée monumentale, en marbre sarancolin, rouge et gris, qui est certainement une des plus belles choses artistiques que je connaisse, elle est précisément au bout de la salle sur la fameuse trompe imaginée par Mansard.

Les guirlandes de fleurs en bronze courent, circulent, embrassent, épousent le marbre en de divins enlacements de chaque côté de la cheminée,

deux amours en bronze sont abrités eux-mêmes par les torchères tourmentées et fouillées qui s'élèvent, engagées sur le marbre, de chaque côté de la glace immense qui est sur la cheminée.

Au fond de l'âtre, la vaste plaque de fonte aux armes de France, avec la barre de bâtardise en travers. Il n'y a qu'une expression pour résumer son impression : c'est admirablement beau.

Dans les embrasures des fenêtres, des peintures imitent les sculptures sur bois or et reliefs, de façon à ce qu'il n'y ait rien de disparate.

Au dessus de la porte d'entrée, un groupe puissant en bois sculpté, or, quatre déesses avec, au milieu, la renommée que Piganiol de la Force appelle Diane, je le veux bien; il fait remarquer qu'elles ont l'air heureux, souriant et ébloui à la vue de la galerie dorée, c'est ma foi bien possible; de chaque côté des déesses, des plus petis groupes d'amours.

Au dessous des quatre statues de bois dont je parlais plus haut, un médaillon représente l'animal en relief qui personnifie le pays de la partie du monde qui est au dessus, soit un caïman, un éléphant, etc.

Que si l'on veut une description complète de cette salle merveilleuse, comme elle est « conservée et reconstituée » avec une exactitude absolue et scrupuleuse, je renverrai tout uniment

aux 32 pages que Piganiol de la Force lui a consacrées.

*
* *

Aussi bien, avant de finir, je veux ici noter une remarque qui frappe en entrant dans la galerie dorée, c'est le sentiment artistique profond qui a présidé aux sculptures de Vassé et surtout à l'exécution de la cheminée qui, non seulement est belle, mais est d'allure moderne et semble avoir emprunté à la fantaisie japonaise et à notre art contemporain leurs plus pures inspirations.

Je ne veux pas médire du grand siècle, mais il est certain qu'en dehors des lettres, des hommes de génie qui entouraient Louis XIV, il y avait dans ce despote, qui voyait tout plus grand que nature, un peu du parvenu — quoiqu'il fût de race — au point de vue artistique.

Dans les arts, son siècle s'en ressent, les jardins sont restés admirables, les statues, les tableaux, conçus suivant les conventionnelles idées mythologiques de l'époque, ont singulièrement vieilli.

Là, dans la galerie dorée, rien de semblable, un art jeune, vivant, pimpant, mais viril, pourquoi? Parce que Vassé, Robert de Cotte et les autres artistes qui ont collaboré à cette œuvre, avaient beaucoup de talent, sans doute, mais surtout parce qu'il fallait peindre les attributs de

la pêche, de la chasse et de la marine, c'est-à-dire de la nature, de la grande inspiratrice.

Empoignés par la grande initiatrice de toutes poésies, de toutes vérités artistiques, ces gens-là se sont surpassés, ils n'ont point vieilli, bien plus, ils ont laissé dans la galerie dorée plus que l'expression tangible du grand siècle, car la subite inspiration de la nature les a poussés en avant de cent cinquante ans.

Allez voir la cheminée du fond avec ses guirlandes, ses amours, au dessus de la trompe de Mansard, je suis certain que vous éprouverez la même émotion, la même joie des yeux et que votre conclusion sera la mienne.

Mais, au fait, cet hôtel de Toulouse qui n'a conservé comme merveille que la galerie dorée, mais qui l'a bien conservée, grâce au patriotisme éclairé de sa propriétaire actuelle, tout le monde le connaît, le coudoie, le contourne, il fait bien partie un peu de la vie, de l'âme même de la France, il est une de nos forces et de nos espérances au jour des luttes suprêmes, il est plus encore, il est l'image vivante de notre grandeur et de notre prospérité nationale puisqu'il s'appelle... la Banque de France!

L'HOTEL DU DUC D'ORLÉANS

LES ARTS AU SERVICE DU VICE — DÉBAUCHES D'ANTAN — PRINCES ET FINANCIERS — LE PEUPLE MURMURE — PLUS ÇA CHANGE..... — LAW PRÉCURSEUR DE PANAMA.

Au numéro 10 de la rue de Valois, derrière le Palais-Royal, une grille de fer, quelques marches à monter et une façade grecque à colonnes imposantes — au rez-de-chaussée ; de l'autre côté, au numéro 19 de la rue des Bons-Enfants, la même façade donnant sur une cour intérieure d'un joli effet, quoique relativement petite, tel se présente encore à nos yeux aujourd'hui le vieil hôtel historique du duc d'Orléans.

C'est bien un des titres historiques les plus purs du premier arrondissement, non pas certes à cause des défunts habitants qui ne valaient pas cher, mais bien à cause des fresques remarquables que renferment encore — intactes et glorieuses — les grandes salles du rez-de-chaussée.

Procédons avec ordre, nous voilà de plain pied, après avoir franchi les quelques degrés qui donnent rue de Valois, dans le grand salon d'honneur qui occupe le centre de l'hôtel, la grande fresque du plafond-plafonnant est de Coypel, comme toutes

celles de l'hôtel d'ailleurs, mais duquel, du grand, du père Noël ou de ses fils Antoine ou Noël Nicolas ? c'est ce que mon enquête sommaire ne m'a point révélé, cependant, à voir l'éclat incomparable des couleurs, à peine patinées par le temps et la grâce des amours de ces fermes et ravissantes compositions, on doit se trouver en face de grandes pages du père, le célèbre et l'incomparable coloriste.

* * *

Donc la fresque du grand salon représente l'Olympe, avec tous ses dieux et déesses, Jupiter trône au centre, Mars, Vulcain, Vénus, Pallas sont là chacun à leur place, avec les attributs allégoriques et les petits amours qui se trouvent nichés un peu partout, jusque dans le bas de la frise, sont adorables de grâce, de santé et de modelé.

Les boiseries de l'ensemble de la pièce sont rechampies sur les arêtes et les chanfreins or mat ou brillant, selon les besoins de la tonalité générale.

Les trumeaux, au-dessus des portes, en cuivre repoussé et découpé, sont du temps et représentent également des scènes mythologiques, ils sont vraiment tous curieux à étudier, d'autant plus curieux qu'ils représentent un spécimen d'un art peu commun à cette époque. Le salon renferme

trois glaces, une au fond, en face la grand'porte et une de chaque côté; le long de ces dernières, en bas, règnent des balustres de cuivre d'un excellent effet, à droite se trouve la chambre à coucher, au plafond plat et non plus plafonnant, une fresque de Coypel, au fond en face la fenêtre, l'alcôve en forme d'ovoïde engagé et coupé, comme on avait accoutumé de le faire dans tous les palais du moyen-âge et de la Renaissance; les boiseries décorées par les mêmes procédés que dans le grand salon, laissent retomber sur les panneaux des guirlandes de fruits sculptés en reliefs puissants et rechampis également en or, du plus séduisant et je dirai du plus artistique effet.

Sur les deux côtés deux petites niches de statues — absentes — toutes étroites, d'un cachet très personnel, soit quatre niches en tout.

En face des deux portes du grand salon se trouvent deux fausses portes, à l'opposite, au-dessus de ces quatre portes, vraies ou fausses, chaque trumeau est occupé par deux amours entrelacés, en plâtre et sortant de la muraille en relief puissant, presque nature.

Sur la cheminée, une glace, en face, donnant sur le grand salon, une glace dépolie; la cheminée en marbre blanc est correcte, mais sans caractère et pendant que j'y pense j'en dirai autant de tous les parquets qui sont en simples points de

Hongrie et ne doivent même pas être du temps.

* * *

Traversons le salon de nouveau, nous sommes à gauche, dans la salle à manger, ce n'est ni la plus grande, ni la plus imposante des salles, mais c'est certainement la plus coquette, la plus séduisante et celle qui vous aide le plus facilement à évoquer ce passé de débauches, de crimes et de folles orgies, alors qu'une noblesse infâme et qu'un clergé dépravé étaient les maîtres cyniques de la France.

Ces temps-là ne sont plus heureusement. Je continue :

Au centre du plafond, une fresque ovale, plus petite que dans la chambre à coucher, également de Coypel qui avait été l'unique décorateur de l'hôtel et tout autour, épousant exactement toutes les courbes harmonieuses du plafond-plafonnant, des caissons stuc et or qui sont des merveilles de goût.

Toutes les parois de la salle sont revêtues de marbres clairs et gais, comme de l'albâtre, légèrement teinté de rose et de jaune, à l'opposé de la fenêtre et du fond, deux glaces se reflètent mutuellement l'ensemble de la pièce et au-dessus de chacune d'elles se trouve un grand médaillon en onyx, entouré et soutenu tout à la fois par deux

chimères accroupies, en marbre blanc; au-dessous, là même où cessent les caissons du plafond court tout autour de la salle, une énorme corniche à plusieurs étages superposés de feuillages, de volutes, de grecques, de festons et de feuilles d'achante entrelacées.

C'est d'un effet merveilleux, et cette salle à manger est simplement un bijou de grâce et de raffinement élégant du grand siècle.

Derrière, sur la cour intérieure, donne le grand vestibule, la fresque du plafond est malheureusement très détériorée, je n'en parle que pour mémoire; sur les six trumeaux en camaïeu bistre, d'ailleurs d'un intérêt moindre, il en manque un et deux grands vases peints sur la muraille, sont modernes et sans valeur; quatre colonnes d'ordre grec, avec astragale de chaque côté, soit huit en tout, semblent soutenir le plafond et sont à demi engagées elles-mêmes dans la muraille.

A gauche du grand vestibule s'en trouve un plus petit et, à droite, trois petites pièces dont on ne peut plus guère préciser le primitif usage, à l'heure présente.

*
* *

Mais, chose singulière, autant le rez-de-chaussée est véritablement beau avec les peintures de Coypel, autant la cour intérieure de la rue des Bons-Enfants n'est entourée que de minces bâti-

ments sans profondeur, sans terrain, autant les étages mêmes de l'hôtel, qui s'en vont en terrasses dégradantes jusqu'au quatrième, sont composées de petites pièces bizarres, coupées de travers et peu confortables, c'était, paraît-il, les chambres d'amis et celles destinées à la domesticité du prince, tout était donc sacrifié au luxe et au confortable du prince d'Orléans, dans le rez-de-chaussée.

C'est dans le grand salon qu'a été signée la trop fameuse constitution de Law, instituant sa banque; on sait que plus tard, lorsqu'il eut ruiné tant de gens en France, une grave émeute eut précisément lieu à deux pas de là, en plein Palais-Royal, et que sa banque fut enfin abolie en mai 1720, après avoir accumulé bien des ruines dans le pays.

Aujourd'hui cette demeure historique qui rappelle tant de souvenirs douloureux, mais qui garde une grande correction artistique, grâce à la magique maîtrise de Coypel, appartient à M^me^ la baronne Thénard, bru du célèbre chimiste et à laquelle je suis précisément redevable d'une partie de ces renseignements, si dignes d'intérêt pour l'histoire du premier arrondissement.

On se souvient que pendant longues années — mettons 40 ou 50 ans — le *Constitutionnel* demeura dans ce vieux vestige des fastes d'antan.

Un dernier mot : il paraît qu'avec beaucoup de soins et pas mal de risques, hélas, on peut arriver à rentoiler des fresques et que l'Etat, d'accord avec Mme Thénard, ne désespère pas de pouvoir transporter un jour, sans trop de mal, au musée du Louvre, ces œuvres si délicates et si réellement artistiques du grand peintre.

LE PALAIS DE LA PENSÉE

LA SCIENCE MODERNE — SES JOLIES PRÊTRESSES — PARCIMONIE DU CONSEIL MUNICIPAL — CURIEUX RAPPROCHEMENT.

En face l'Hôtel des postes, dans ce petit bout de rue Gutenberg qui n'a que 87 mètres de longueur, entre les rues J.-J.-Rousseau et du Louvre, vient de s'élever rapidement le Palais central des téléphones ; plus modeste que celui des postes, il en est le pendant, l'annexe, le complément indispensable. Malheureusement, ce palais construit avec des détails exquis qui rappellent, dans les escaliers de la cour intérieure, Ninive et Babylone, malgré le grand talent de l'architecte, n'est qu'un placage ridicule comme la rue des Nations, tout en façade, à l'exposition de 1878, parce que le Conseil municipal a commis la faute irréparable de vendre les terrains de la rue du Louvre, au moment de l'expropriation. C'est insensé et c'est navrant, car il faudra doubler ce monument exigu avant dix ans. Une salle à chaque étage et c'est tout ou presque tout.

Où mettera-t-on la direction, les archives, le personnel qui devra y habiter, etc. ? Mystère !

Le Palais de la Poste transporte la pensée

écrite, celui-ci la pensée parlée. *Verba volant, scripta manent*, dit le vieil adage latin, et bientôt, grâce à la toile d'araignée immense et sans fin dont la science est en train de couvrir le monde, grâce aux fils qui courent le long des chemins de fer, fuyant devant les yeux avec la décevante rapidité des horizons mouvants, ou plongent au fond des mers, la pensée parlée, avant courrière de la pensée écrite, circulera à travers les continents et, d'un bond, franchira les océans.

Pour moi, je ne sais rien de plus suggestif, de plus empoignant que cet Hôtel central des téléphones qui est depuis peu de temps l'une des merveilles du premier arrondissement, pour ne pas dire du monde entier.

Je vois déjà cette étonnante machine fonctionnant avec le fouillis inextricable des fils, avec les grands disques de cuivre, rappelant la pierre du soleil des Incas, avec les boutons d'appel, les sonneries impératives et multiples, avec sa population jeune, vivante et active d'*employées* laborieuses et attentives.

— Allo, allo! et tandis que le banquier donne ses ordres, que le ministre parle à un préfet ou que le commerçant traite une affaire importante, la petite main impatiente coupe la communication ; — allo, allo, mademoiselle !

Et des bouffées de rires frais et perlés, nous

arriveront du grand hall sur le fil mystérieux, désarmant ainsi la colère des plus moroses.

Cette science moderne, ainsi modernisée elle-même par la femme, me semble le plus touchant des spectacles et c'est peut-être bien pour cela que le Parisien aime un peu plus le téléphone que la poste.

*
* *

Mais sait-on à combien de communications ce grand établissement pourra servir par jour, sait-on bien ce qu'il pourra transmettre de passion, de haine, d'ordres, d'affaires ou de millions dans une journée sur l'aile invisible de la parole, de la pensée tangible et parlée ?

Là, il n'y aura plus à redouter les explosions subites du gaz, les ruptures foudroyantes de conduites, mais il me semble voir un jour de grande panique à la Bourse ou de grandes agitations électorales, le palais surchargé, surmené, surchauffé sous l'accumulation de millions de pensées, éclatant tout à coup et l'électricité — ce fluide — jetant une gerbe de pensées, de paroles, de passions aux quatre vents du ciel.

La raison s'arrête, hésite et titube en voulant supputer ce que cette étonnante officine de la parole pourra entasser et transmettre de pensées en une seule journée à travers la France, que dis-je, à travers l'Europe.

O science, voilà bien de tes coups, et je te salue chapeau bas, car l'hôtel des téléphones de la rue Gutenberg, tout en étant ta dernière, est peut-être ta plus étonnante création.

Pendant la captivité en Egypte, les Hébreux inventèrent l'alphabet phonétique; trois mille ans plus tard, Gutenberg inventait l'imprimerie; aujourd'hui l'électricité transporte la pensée et la parole à travers le monde : admirable trilogie qui renferme et condense les trois grandes étapes de la pensée humaine et qui est à elle seule comme la colossale et sublime épopée de l'humanité toute entière !

— Allo, allo! mademoiselle...

LES ROMAINS AU PALAIS-ROYAL

INTERVIEW AVEC M. L'ARCHITECTE — SOURCES HISTORIQUES — LA PEUR DES MICROBES REMONTE AUX ROMAINS — LES AMAZONES — CAVE HISTORIQUE.

Deux personnages : l'aimable architecte du Palais-Royal et votre serviteur.

— Je viens, Monsieur, vous demander la permission de visiter les immenses souterrains qui s'étendent sous tout le Palais-Royal ?

— ?

— Mais oui, les souterrains qui s'étendent sous le Palais-Royal, la galerie d'Orléans, le bassin, les jardins.

— ??

— Voyons, Monsieur l'Architecte, vous savez bien qu'au 1er mai, craignant un mouvement, Constans y a enfermé 15.000 hommes de troupe.

— ???

Du coup le malheureux architecte partit d'un tel éclat de rire que je redoutai un instant pour lui une attaque d'apoplexie ; enfin remis :

— Elle est bien bonne, mais il n'y a pas l'ombre de souterrain dans le Palais-Royal ; il y a seulement quelques vulgaires égouts pour les

eaux, l'un va au bassin, il est vrai, mais on ne peut même pas s'y tenir debout, d'ailleurs, tenez voici les plans, voyez et jugez par vous-même.

Et dire que c'est ainsi que s'établissent les légendes ; donc il n'y a point de catacombes sous le Palais-Royal et je suis bien obligé de détruire la légende.

— Vous avez des travaux très curieux au bout du jardin, à la place où l'ancien café de la rotonde plantait sa tente en été ?

— En effet, à deux mètres sous le sol, nous avons retrouvé le fameux réservoir romain, l'épaisseur totale de la construction, composée d'une couche de béton reposant sur un massif de moëllons, est de 1 m. 50 à 2 mètres environ, ce sont les restes de la villa romaine qui occupait l'emplacement actuel du Palais-Royal et dont les jardins allaient jusqu'à la Seine.

Ce réservoir qui occupait très exactement tout le fond actuel du jardin, avait 100 mètres de longueur sur 50 mètres de largeur et naturellement une partie des 50 mètres va sous la pelouse.

Puis, s'interrompant brusquement :

— Mais au fait, Monsieur, avez-vous lu le remarquable travail que M. Edouard Fournier a publié de 1875 à 1882 dans *Paris à travers les âges* ?

— Non.

— Avez-vous lu le curieux mémoire que Jollois a publié en 1843 sur *Les Antiquités Romaines et Gallo-Romaines de Paris ?*

— Non.

— Avez-vous lu Bonamy, l'historiographe de Paris au XVIII^e^ siècle ?

— Non.

— Enfin, avez-vous consulté Sainte-Foix ?

— Non.

* * *

J'étais confus, je pris congé de l'architecte du Palais-Royal et je passai fiévreusement sept jours pleins et onze nuits à m'assimiler les dits auteurs.

Procédons par ordre : Edouard Fournier parlant de la grande Villa Romaine qui occupait l'emplacement primitif du Palais-Royal, s'exprime en ces termes : « Elle se trouvait comme dans un endroit prédestiné sur l'emplacement que le Palais-Royal et son jardin occupent à présent. Des fouilles faites en novembre 1781, pour la plantation de nouveaux arbres, en révélèrent l'existence par la découverte de deux bassins ou réservoirs : l'un d'une longueur de 20 pieds sur une largeur pareille, dans la partie la plus méridionale du jardin; l'autre, beaucoup plus vaste, dont la longueur était la largeur même du jardin actuel, car il allait du café de Foy jusqu'au passage de la rue des Bons-Enfants, qui devint

ensuite jusqu'à sa disparition, il y quelques années, le passage du Lycée.

Des conduits souterrains de fortes dimensions, faits en poteries enveloppées de béton et dont, à plusieurs reprises, en 1734 d'abord, puis en 1766 et en 1836, on retrouva des restes qui permirent de les suivre à travers le jardin des Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Elysées et la rue Saint-Pierre, amenaient des hauteurs boisées de Chaillot l'eau qui alimentait ces bassins. »

Ceci prouve que les Romains n'étaient pas si bêtes que nous et que déjà ils ne voulaient pas boire d'eau de Seine.

En 1781 on a trouvé dans les fouilles pratiquées sur l'emplacement de la Villa Romaine du Palais-Royal des monnaies de Posthume, ce qui est naturel, puisque ce premier des empereurs gaulois agrandit considérablement les faubourgs de Lutèce, surtout vers le Nord, puis on trouva également des monnaies d'Aurélien, de Dioclétien, de Crispe, fils de Constantin, de Magnence et de Valentinien Ier.

Maintenant je passe au savant travail de Jollois; d'après lui, la Villa Romaine aurait été détruite lors de l'invasion des Allemands, en 365, par les Parisiens eux-mêmes ou plutôt les Lutéciens, pris d'une jolie panique.

Bonamy est d'un autre avis et croit savoir

qu'elle n'a été détruite que lors de l'invasion des Normands qui ont passé plusieurs mois sous les murs de la ville et ont tout anéanti sur leur passage.

Mais voilà que Sainte-Foix arrive avec une trouvaille bien curieuse à l'endroit du passage du Perron, celle de neuf cuirasses pour femmes, car il n'y a pas à dire, mon *bon amy*, les deux excavations mignonnes pour placer les seins de ces dames ne laissent aucun doute à cet égard.

Les uns ont vu là des cuirasses pour les amazones de la Croix, partant en 1147 en Palestine, les autres y ont vu des armures pour les compagnes de Victorina, la *mère des camps*, qui régna sur les Gaules pour le compte de son fils Victorin, qui avait lui-même succédé à Posthume.

Si l'on pense que l'on avait d'abord trouvé des monnaies à l'effigie de ce dernier à l'emplacement de la Villa Romaine du Palais-Royal, pour moi c'est à cette dernière hypothèse que l'on doit s'arrêter.

* * *

A partir de la villa jusqu'à Chaillot, le long de la conduite d'eau qui suivait la chaussée, au milieu des marais, s'élevaient de misérables masures (*masuræ*), tandis qu'un autre chemin conduisait à Clichy.

Ça ne fait rien, je n'inscris pas ici sans une profonde émotion le nom de cette bonne impératrice Victorina qui, en donnant des amazones aux seins rebondis à Lutèce, nous a évité la cruelle humiliation d'être devancés par le Dahomey !

Il y a huit ans, en remaniant les jardins, l'architecte avait constaté de nouveau l'existence du grand réservoir découvert en 1781. Aujourd'hui la nature du ciment qui renferme des débris de tuileaux, ce qui lui donne une teinte rosée absolument romaine, ne laisse aucun doute sur la présence des bases mêmes du réservoir romain mis à nu par les fouilles du café de la Rotonde. Du reste ce fond est si solide que la pioche même s'y émousse et que le café a résolu de le conserver tout uniment pour élever dessus ses caves et ses constructions : ça lui fera un plancher de cave inusable et... historique.

Ainsi chaque jour nous révèle la haute antiquité et la grande importance de Paris, dès les temps les plus reculés et cette grande villa romaine, avec ses réservoirs, allant chercher l'eau à Chaillot par de grands travaux d'art, nous montre que le premier arrondissement n'a rien à envier au quartier qui possède les Thermes de l'autre côté de la Seine.

La MAISON de la RUE RADZIWILL

LA PLUS HAUTE MAISON DE PARIS — UNE FAMILLE DE POLONAIS ILLUSTRES — ESCALIER A DOUBLE VIS — FEMMES A VICES RAFINÉS — DERNIERS VESTIGES.

Etre le premier arrondissement de la première ville du monde, voilà de quoi faire battre d'orgueil le *cœur* de Paris qui renferme aussi le *ventre*, si j'en crois Zola et, certes, suivant la volonté et le désir de mes chers concitoyens et concitoyennes, c'est avec joie que je serai le chroniqueur du *premier de la Une*, suivant l'inspiration du moment ou les besoins de l'actualité.

Ceci dit, parlons un peu de la plus haute maison de Paris qui va bientôt disparaître sous la pioche des démolisseurs; eh oui, la plus haute avec ses neuf étages, de hauteurs diverses et bizarres, ce qui pouvait justifier le mot de l'aimable personne qui disait : — Oh, ma chère, j'habite un charmant petit entre-sol... au dessus du quatrième !

La maison en question donne d'un côté sur la rue de Valois, où elle porte le n° 48 et de l'autre côté sur la rue de Radziwill, où elle a deux entrées portant les numéros 33 et 35.

Elle fût bâtie vers la fin du siècle dernier par Charles Radziwill, palatin de Vilna, qui, exilé par Stanislas Poniatowski, le protégé de l'impératrice Catherine, dut venir se réfugier à Paris en 1767, après avoir vu confisquer ses biens qui montaient à plus de 5 millions, jolie somme, pour le temps surtout. La maison en question a donc plus de 100 ans, puisque ledit Charles mourut en 1790, à l'âge de 64 ans ; à cette époque le Palais-Royal était le centre le plus vivant de Paris et la maison du Palatin était une telle merveille, que ce fût par un sentiment de juste reconnaissance que l'on donna son nom à la rue qui était derrière sa haute construction. Et d'ailleurs ces Radziwill n'étaient pas les premiers venus ; l'un d'eux, *l'Hercule Lithuanien*, tint tête longtemps aux Moscovites et fut bien le rempart de la Pologne dans plus de trente combats épiques et la belle Barbe Radziwill, qui devint reine de Pologne et mourut empoisonnée tragiquement, fut bien une des plus curieuses figures de ce pays pour lequel la France en général et Paris en particulier, se sont toujours senti un faible, puisque l'on disait encore il y a quelque dix ans qu'il suffisait d'être Polonais pour devenir conseiller municipal !

Enfin le dernier des Radziwill, Dominique, s'est battu vaillamment dans la grande armée,

sous les trois couleurs, il était à Moscou et périt en 1813, mortellement blessé à la bataille de Hanau; Napoléon, qui se l'était attaché, l'aimait beaucoup.

Voilà bien des titres capables, certes, de nous faire regarder ces braves gens comme étant des nôtres : être Polonais et être mort au service de la France, que demander de plus ?

* * *

Mais je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à Charles et à sa maison, elle a deux entrées sur chaque rue et un étage de plus du côté de la rue de Valois, car du côté de la rue Radziwill elle est en contre-haut pour racheter la différence de niveau qui sépare le Palais-Royal de la Banque de France.

Au milieu, rond, circulaire, immense, lumineux avec sa coupole de verre, affaissé par un long siècle d'usage, mais grandiose encore, se trouve l'escalier légendaire qui, d'un jet, s'élève au neuvième étage, par une double évolution qui permet à deux personnes de monter jusqu'en haut sans se rencontrer,c'est Chambord en petit, mais non sans élégance, c'est un télescope gigantesque braqué sur le ciel, ou si vous voulez, un puits, avec, au fond, une vieille portière au lieu de la vérité.

C'est au bas que se trouve le passage qui mène entre les rues de Valois et Radziwill, au premier du côté de la première, il est de plein pied du côté de la seconde, et ces doubles entrées de chaque côté, et ces escaliers du rez-de-chaussée sont pleins de mouvement, de vie, de passants et de boutiques; la concierge a l'air suspendue au-dessus des dernières marches, et les marchands de vins, les fruitiers et un imprimeur vivaient encore dernièrement en bonne intelligence dans ce petit coin historique de la ville de Paris.

Aujourd'hui, la Banque de France possède l'immeuble, elle a prié poliment les locataires de déguerpir au 15 avril de l'année dernière ; elle va démolir cette respectable maison et construire à la place des bureaux annexes pour son personnel.

C'est ainsi que va disparaître une des deux plus hautes maisons de Paris, l'autre se trouve, comme l'on sait, rue Chabanais, dans le deuxième arrondissement, à côté de chez nous.

Encore un mot — bien délicat — sur ce coin si curieux du Paris qui s'en va; du côté de la rue de Valois, à un étage bas, l'entresol au-dessus du premier, chose unique et vraie pourtant, dans cette maison toute pleine de l'incessante activité des petites industries parisiennes, on pouvait

remarquer des rideaux très blancs, trop blancs, relevés d'une façon provocante ou provocatrice, comme il vous plaira, par des rubans ponceau ou bleu de ciel.

C'est là qu'allaient se reposer un instant les respectables vieillards qui avaient fait les cent pas dans la galerie d'Orléans, en quête d'un minois de bonne composition.

De jeunes nymphes en chemises de soie rose leur rappelaient, par une conversation animée ou par une chanson de gestes, les souvenirs lointains des galeries de bois, disparues depuis longtemps, et lorsque la dernière locataire en était partie, elle était venue se réfugier là, emportant avec elle sa clientèle favorite et voilà comme cette maison de commerce, aussi tolérante que tolérée, s'était transmise de mains en mains jusqu'à nos jours et comment les derniers vestiges des galeries de bois vont enfin disparaître du Palais-Royal.

Comme on sait que la vertu fait de grands progrès en ce moment, personne ne s'en plaindra.

Avec ses doubles escaliers, ses portes basses et dissimulées à mi-flanc des étages, cette diable de maison était parfois cruelle aux octogénaires, coureurs d'aventure, ils se trompaient d'escalier et les appels désespérés se faisaient entendre de l'autre côté de la rampe circulaire, mais il fallait redescendre, puis remonter, quel supplice pour

ces derniers représentants d'une époque disparue.

Tout passe, tout lasse, tout casse, ainsi les vieux souvenirs, l'amour à l'heure ou à la course, les traces de plusieurs générations de travailleurs, tout va disparaître sous les coups redoublés des maçons et la Banque de France remplacera par son travail méthodique et régulier de grande administration moderne tout ce fouillis de vices et de vertus, d'orgies et de labeurs ignorés que j'ai voulu fixer, ici, en cette courte notice nécrologique, pendant qu'il en est temps encore.

LA PLACE VENDOME

SOUVENIRS DE JEUNESSE — LA GRANDE ARMÉE — LES MORTS VONT VITE

Voilà de cela plus de trente ans, j'étais bien jeune alors, mon père venait de publier son premier roman, *Edmond Reille*, en 1856 et mettait la dernière main à son poème épique des *Girondins* qui devait paraître quatre ans plus tard et consacrer sa gloire littéraire naissante.

Nous étions au lendemain du retour de Crimée, à la veille de la guerre d'Italie.

Nous habitions alors rue de l'Ouest, aujourd'hui rue d'Assas, tout en haut, près de la place de l'Observatoire avec, sous nos fenêtres, les petits baraquements bas de la caserne du Luxembourg, disparue depuis si longtemps et remplacée par l'Ecole de pharmacie.

Par une après-midi ensoleillée, les troupes rentrant de Crimée passaient dans la rue, avec des couronnes de laurier au bout de leurs fusils, au milieu d'un peuple en délire, tout le monde aux fenêtres les acclamait et les patriotes, qui se souvenaient, regardaient tout cela passer la mort dans l'âme, se demandant si un peu de vaine gloriole légitimait tant de sang répandu sans

profit et si la roche tarpéienne ne serait pas bientôt au bout du Capitole.

Plus tard nous allâmes habiter sur le boulevard Montparnasse, a deux pas, auprès de Sainte-Beuve, et les gens de lettres de l'époque se souviennent de la modeste, mais cordiale hospitalité, de Théodore Vibert, de celui que bientôt on allait appeler l'*auteur des Girondins*.

On connaissait les idées avancées de mon père, son horreur des conquêtes brutales, et c'est dans ce milieu vibrant et littéraire que devaient se passer mes premières années.

***

Tous les ans, au premier janvier, de bon matin, ma mère et ma jeune sœur, une bambine marchant à peine, prenaient l'omnibus pour aller à la gare Saint-Lazare et, de là à Saint-Germain, pour réciter les beaux compliments au grand-père maternel et mon père et moi nous allions les retrouver pédestrement à la gare Saint-Lazare, vieille et familiale, disparue depuis peu, elle.

Ce n'est pas sans émotion que je transcris ces souvenirs déjà lointains de ma prime jeunesse ; le grand-père est mort, mon père est parti voilà huit ans, emporté subitement par l'excès du travail, au moment où il achevait son troisième volume de l'*Histoire de l'Antiquité*. Partout la trouée

s'élargit et ce n'est plus... qu'au cimetière qu'on retrouve les siens...

Nous allions donc pédestrement gagner le pont de la Concorde et là, toujours à la même heure, chaque année, la foule, compacte, serrée, haletante, emportée par les roulements virils des tambours, nous barrait la route : les débris de la grande armée passaient !...

Les débris de la grande armée passaient. Les grenadiers de la garde, les voltigeurs, ceux qui avaient passé la Bérésina et ceux qui avaient vu Waterloo, droits, raides, maigres, blanchis, ratatinés, desséchés, mais marquant le pas dans leurs costumes légendaires, trop larges, avec une fière allure, passaient tambours battants, musique en tête, comme la Vision surhumaine d'une époque disparue... et la troupe macabre et l'armée fantôme traversait la place de la Concorde et se rendait à la place Vendôme.

Là, massés autour de la colonne, les vieux débris du carré de Waterloo formaient le carré du souvenir autour du fût de bronze poignardant le ciel et, plus d'un cherchant l'image d'une bataille à laquelle il assistait, autrefois, dans cette longue théorie de gloires et de carnages enroulée autour de la colonne géante, essuyait furtivement une larme.

*
* *

Spectacles inoubliables de mes premiers ans, vous êtes là gravés dans mon cœur avec la vivacité et la couleur des faits de la veille...

Et chaque année nous revenions à la même place, retrouver la même troupe, toujours plus clairsemée et, plus tard, pendant les longues soirées d'été, à la campagne, le vieux général Blancart de Bailleul me racontait la retraite de Russie à laquelle il assistait comme sous-lieutenant.

La Grande-Armée! quel mot magique, quelle épopée, quel drame? Ils étaient cent mille, puis cinquante mille, puis la parade du 1er janvier disparut, puis un jour ils ne furent plus que deux mille, qu'une poignée; aujourd'hui ils ne sont plus cent en France, presque centenaires, l'année prochaine le dernier médaillé de Sainte-Hélène aura disparu : ainsi va le monde.

Et, lorsque je passe sur la place Vendôme, involontairement je ferme les yeux et la magique évocation se dresse devant moi et les vieux grognards défilent, tambours battants, un frisson me parcourt le corps et je salue avec un même sentiment d'attendrissement et les héros couchés dans la tombe et ma jeunesse défunte.

Mais à quoi bon pleurer sur le passé? ne doit-on pas tirer un enseignement de ces hécatombes inutiles? Pendant plus de vingt ans, Napoléon a

passé victorieux sur le ventre de l'Europe, qu'en est-il resté? Rien, rien que la mort, le désespoir, la ruine et la haine.

Aujourd'hui la République ouvre des écoles, colonise les pays neufs et pacifiquement civilise le monde, voilà la Vérité et la Justice, voilà l'Avenir. En avant !

LE CAVEAU DES INNOCENTS

LES IN-PACE SINISTRES — LA RELIGION INSTRUMENT DES CRIMES ROYAUX — LA HAUTE NOCE — UN CERBÈRE MODÈLE.

Voilà de cela plus de dix ans, une belle nuit d'hiver, nous sortions de chez des amis qui habitaient le premier arrondissement, nous étions une bande joyeuse d'une dizaine de personnes — dont moitié femmes du meilleur monde en toilette de soirée ; l'une d'elles, emmitouflée dans ses fourrures, me dit :

— Je vous en prie, conduisez-moi au Caveau des Innocents ; on dit cela très curieux.

Et voilà comment je visitai le Caveau.

Ce souvenir lointain me revenait à la mémoire ces jours derniers ; mais au fait, voilà ma prochaine chronique et je retournai, dans le jour cette fois, comme un homme rangé, voir le patron de l'établissement.

— Vous voulez des renseignements pour votre travail d'exploration dans notre quartier, mais prenez donc les pages que M. G. Macé, ancien chef du service de la sûreté, nous a consacrées en 1887 dans son volume intitulé *Un Joli Monde*, je vous assure que c'est très complet.

Donc, pour me conformer au désir du *patron*, voici lesdites pages qui donnent une physionomie fidèle de l'établissement, encore qu'elles soient bien superficielles et conçues seulement au point de vue *policier*.

*
* *

« .....Nous voici au Caveau des Innocents, maison remarquable au point de vue de son style architectural. Elle mérite votre visite, car c'est une des rares curiosités de *Paris la Nuit*.

Pendant près d'un siècle, on y a vendu des légumes et des œufs ; à présent, on y exploite un commerce de vins-restaurant.

Son extérieur n'offre aucune particularité spéciale, et la devanture de la boutique peinte en rouge, est garnie de vitres ordinaires. Cet établissement, fermé à partir de midi, ne fait sa réouverture que vers minuit.

Il est trois heures du matin, nous pouvons y pénétrer pour l'examiner en pleine activité.

Sa clientèle ordinaire se compose de maraîchers, qui viennent de la banlieue de Paris apporter leurs denrées.

Les autres habitués sont des artistes des deux sexes du « monde où l'on s'amuse ».

La disposition de la maison est antique, originale.

Dans la salle commune se trouvent le comptoir

et sept tables ; mais comme la pièce est très étroite, les tables sont placées du même côté.

En face du comptoir, la cuisine, toujours ouverte, permet de voir tout ce qui s'y passe. Près d'elle, le petit escalier en forme de colimaçon, large de cinquante centimètres, conduit à l'entresol dans la salle « aux paillasses » prenant jour sur la rue des Innocents par quatre énormes fenêtres dites « à guillotines ».

Dans ces deux pièces, d'un côté sont placées des tables pour souper, et de l'autre des paillasses pour dormir.

Les salles de l'entresol, de même que celles du rez-de-chaussée, sont voûtées comme les anciens caveaux des monastères, et les murs simplement peints à l'huile.

De la salle commune du rez-de-chaussée et par un escalier mi-tournant en pierre, on descend dans ce qu'on appelle « le caveau ».

Quatre voûtes plein-cintre, soutenues par d'énormes murs ayant un mètre d'épaisseur, forment autant de cloisons séparatives dans cette salle souterraine, unique en son genre.

Les quatre espèces de cabinets sans portes sont garnis de tables et de bancs, ceux-ci scellés au mur et au sol.

Ses voûtes rechampies à la chaux, peu élevées,

sont couvertes d'inscriptions gravées au couteau ou de dessins faits au charbon.

C'est dans ce caveau que se rendent les amateurs du « Vieux Paris » ; et il n'est pas rare d'y rencontrer des hommes lettrés à côté de filles de théâtre buvant du champagne et des maraîchers mangeant leur soupe en attendant l'heure du travail.

Ceci explique le mélange, en face de l'établissement, des voitures de maître avec les lourdes charrettes servant aux approvisionnements.

Au-dessous de ce caveau, il en existe un autre construit de la même manière. C'est dans celui-là que le patron de l'établissement entasse ses marchandises ; mais il y a un endroit tellement humide que le vin ne peut s'y conserver.

Enfin à quinze mètres du niveau de la rue existe une troisième cave, où l'eau est en permanence.

A une heure du matin, la clientèle de cette maison arrive.

Ses consommations y sont bonnes, les portions sont de 75 centimes, et l'on est d'ailleurs bien vite fixé sur la valeur et le genre de mets qu'on y débite par la plaque peinte en noir placée sous le montant de l'escalier et sur laquelle est inscrit le menu du jour.

Comme tranquillité, la maison est certainement

l'une des mieux tenues de Paris ; et les personnes qui la visitent se tromperaient étrangement si, en raison de son aspect caverneux, ils la confondaient avec un repaire de malfaiteurs.

Tous les maraîchers venant y passer une partie de la nuit sont des gens qui possèdent un certain avoir et qui, sous de grossières enveloppes, ont de rares qualités ; ils ne se querellent jamais et vivent en famille.

Il est défendu de fumer, de chanter, et, dès l'ouverture du débit, ce petit homme difforme, surnommé *Tortillard*, se tient constamment devant la porte, une énorme *trique* à la main, pour empêcher les *pochards* ou gens à mine suspecte d'entrer au « caveau ».

A lui seul, il fait la police à l'extérieur et personnifie le type du vrai *cerbère*.

Depuis plus de dix ans, il est le gardien du *caveau*, et pourtant son patron ne lui donne pas de gages, mais il surveille en même temps la porte de son maître et les voitures des consommateurs.

Ceux-ci lui donnent des pourboires, ce qui lui permet de réaliser 6 à 7 francs par nuit, sans compter les *régalades*.

Le fondateur de la maison est M. Sausserousse, actuellement capitaine de sapeurs-pompiers à Vincennes, et son gendre et successeur, M. Gau-

tier, vient de nous montrer en détail l'établissement. C'est un brave garçon, sympathique à tous ses voisins..... »

* * *

Après m'avoir vu copier ces lignes, le patron me dit : — C'est bien cela, seulement M. Macé a commis une petite erreur, je ne suis pas le gendre de mon prédécesseur, j'ai simplement épousé sa belle-sœur.

Puis il ajoute en manière de conclusion :

— Allez donc voir MM. Goron et Rossignol, ils amènent ici tous les rois, empereurs et princes de passage, ils vous donneront leurs noms.

— Ah bien, vous recevez du *Joli Monde*, comme dit Macé.

— On fait ce qu'on peut, et puis des gens plus propres que les rois viennent ici, M. Claretie, MM. Ritt et Gaillard, Alexandre Dumas fils et mille autres célébrités sont venus et m'ont laissé leur carte.

Sausserousse s'appelait Aimable de son petit nom, comment vouliez-vous qu'il ne fît pas fortune avec ces deux noms prédestinés ? Après la sauce rousse il administre la sauce blanche aux incendiés et un de ces jours il recevra les palmes académiques.

Qu'il me soit permis d'ajouter, pour compléter les notes de Macé, que la maison fut construite

en 1470 ; toutes celles du même côté de la rue des Innocents étaient en bordure sur le charnier des Innocents et faisaient partie du couvent du même nom.

Toutes possèdent ces trois étages de caveaux sombres, bas, étouffants, d'*in pace*, qui rappellent d'une façon sinistre la bestiale et lâche cruauté de la noblesse et du clergé avant la Révolution.

Le caveau en tant que débit-restaurant a été ouvert en 1812 ; aujourd'hui les caveaux sont éclairés au gaz et la nuit la jeunesse dorée vient rire et boire, en écoutant dans l'extase béate et idiote particulière aux gommeux et aux cocottes saoûles, les chanteurs ambulants et les joueurs de cithare qui redisent les refrains du jour.

De temps en temps un grand brouhaha de trois minutes de curiosité ; c'est le prince de Galles qui vient prendre un verre en passant, mais qui trouve le milieu trop comme il faut pour lui et trop privé de baccarat, puis tout rentre dans le calme et la jeunesse continue à noyer ses nuits dans le champagne, à côté des braves maraîchers qui, dans leur for intérieur, ont une bien triste idée des classes dirigeantes et de leurs rejetons.

J'ai voulu visiter ce fameux troisième étage d'*in pace* à plus de 15 mètres sous terre ; impossible, non-seulement à cause de l'eau, mais parce que la ville les a fait murer. Pourquoi ? je l'ignore et

quand M. Gautier a succédé à Aimable Sausserousse il y a 15 ans, il en était déjà ainsi.

Ça ne fait rien, allez par une belle nuit au numéro 15 de la rue des Innocents, au caveau, vous verrez que, comme étude de mœurs, la chose en vaut vraiment la peine.

— Allons, Tortillard, haut la trique, voilà un poivrot !

LA FONTAINE DU PALMIER

LES CHEVALIERS DU GUET — LES MONUMENTS QUI MARCHENT — PAYSAGE PARISIEN

Nous voici au milieu de la place du Châtelet, là où s'opéraient autrefois les ventes par autorité de justice. Cette place, qui est séparée du Pont-au-Change par le quai de Gèvres, occupe l'emplacement où s'élevait la sinistre prison du Châtelet.

L'édifice avait été bâti, dit la tradition, par Jules César et, après diverses transformations, avait été reconstruit en 1684.

C'est là que siégeait la juridiction de la prévôté et vicomté de Paris, qui comprenait la Chambre criminelle, la Chambre du Parc civil, le Présidial et la Chambre du conseil.

Ces tribunaux étaient une espèce de succursale du Parlement, mais on y voyait bien d'autres établissements intéressants, entre autres, la prison, la morgue et une compagnie célèbre, appelée le *Guet de l'Etoile;* la fameuse compagnie comprenait le chevalier du guet, quatre lieutenants, un guidon, huit exempts, trente-neuf archers à cheval et cent hommes à pied, sans compter un greffier, un contrôleur et un trésorier, tout l'attirail, en un mot, qui devait faire pendant

si longtemps la joie des dramaturges qui travaillaient pour le boulevard du Crime.

Aussi elle était vénérable et populaire, cette compagnie, créée en 1350 par le roi Jean, supprimée en 1733, rétablie en 1765 et qui ne devait disparaître définitivement qu'en 1789.

C'est donc sur cet emplacement, qui tient tout à la fois de l'histoire et de la légende, que nous retrouvons aujourd'hui la *Fontaine* ou *Colonne du Palmier*. Au milieu de la place du Châtelet, faisant face au Pont-au-Change, elle représente un bassin circulaire, du milieu duquel s'élève une colonne qui a la forme d'un palmier et dont le chapiteau figure les rameaux avec un peu de pierre et... beaucoup de bonne volonté; le fût a 16 mètres 90 centimètres et l'ensemble du monument à peu près 22 mètres.

Cette fontaine a été construite à la fin de 1807 et au commencement de 1808, d'après les dessins de Bralle, pour conserver le souvenir de l'expédition d'Egypte, ce qui explique le palmier; il n'y manque que des chameaux. Si, il y manque encore quelque chose; Bralle a fait comme l'architecte de l'obélisque de Louqsor, il a oublié de mettre un escalier dans son fût; il est vrai, pour son excuse, qu'à cette époque Sarah Bernhardt n'était pas encore au monde!

* * *

Du reste, l'emplacement était tout nouveau alors, car ce n'est qu'en 1803 que les bâtiments de l'ancien Châtelet avaient été vendus à la chambre des notaires qui y est encore, entre le boulevard de Sébastopol et la rue Saint-Denis, et c'est alors que la place fut substituée aux ruelles ignobles qui servaient de refuge à la plus basse prostitution.

C'est le 11 octobre 1806 que la largeur de la place fut fixée définitivement par le ministre de l'Intérieur (elle a été singulièrement modifiée et agrandie depuis, en 1854).

Je reviens à la fontaine : donc, la colonne elle-même est divisée en six parties par cinq colliers ou anneaux de bronze doré, sur lesquels sont inscrits les noms des quinze grandes batailles gagnées par les armées françaises à la fin de la grande République et au commencement du premier empire.

Le piédestal est formé par quatre statues sculptées par M. Bosio — ou Boizot suivant d'autres — qui représentent la Force, la Loi, la Prudence et la Vigilance ; ces quatre aimables personnes forment un cercle peu vicieux autour de la base de la colonne, en se donnant la main; mais les pauvres sont rongées par la vétusté, l'inexorable vétusté, à telle enseigne que celles qui sont du côté du théâtre du Châtelet

n'ont plus de mains; c'est navrant. Allons, messieurs du conseil municipal, c'est à votre porte et si vous n'avez point un habile chirurgien à envoyer à ces jolies filles, envoyez-leur au moins un bon maçon qui leur remettra proprement des phalanges.

On affirme que M. Lozé, le si sympathique préfet de police, l'homme au flair impeccable, exige absolument que tous ses agents, même les simples gardiens de la paix, lorsqu'ils sont nommés, aillent accomplir une neuvaine rigoureuse aux pieds de ces quatre statues qui représentent les quatre vertus nécessaires à cette profession, qui réclame un doigté si délicat; c'est très bien, un bon point à M. le préfet!

La colonne est surmontée de la statue de la Victoire qui, les ailes déployées, tient dans chaque main une couronne, ce qui doit faire bien plaisir aux pauvres diables anonymes qui ont laissé leur carcasse aux pieds des Pyramides.

Cette statue est en bronze doré, ce qui ne l'empêche pas d'avoir l'air un peu *bébête*.

*
* *

A la suite des décrets de 1854 (21 juin et 29 juillet) qui préludaient à l'ouverture du boulevard de Sébastopol et à la transformation du quartier, on résolut de déplacer la fontaine, qui n'était pas dans

l'axe de la rue Saint-Denis, pas plus que du boulevard de Sébastopol, et de la mettre en face le nouveau Pont-au-Change; pour ce faire, on l'avança d'environ dix mètres et on l'exhaussa en même temps d'environ 3 à 4 mètres pour la poser au niveau du nouveau boulevard.

Les difficultés étaient énormes, il s'agissait de déplacer un poids de 24,000 kilogrammes et l'on ne pensait pas pouvoir arriver à avoir raison du soubassement, très dur, construit en roche de Bagneux; cependant la colonne entière fut transportée en vingt minutes sous la direction de M. Ballu, grâce à des appareils, des mouffles et des échafaudages dont la description, pour intéressante qu'elle soit, m'entraînerait trop loin ici.

L'opération eut lieu le 22 avril 1858 et la colonne fut maintenue en l'air tandis que l'on reconstruisait un nouveau soubassement au niveau voulu; l'opération ne fut terminée que le 1er janvier 1859.

Ces travaux passionnèrent très vivement les Parisiens pendant plus de vingt mois et, chaque jour, les gamins et les rentiers venaient voir si cette pauvre Victoire, ainsi suspendue, n'avait pas mal au cœur.

Il faut dire que cette opération hardie, audacieuse et hasardeuse, n'était pas la première tentée par les architectes parisiens; bien longtemps

avant, en 1727, une tour menaçait ruine à l'église Saint-Leu, toujours dans le premier arrondissement, j'y reviendrai un peu plus loin dans la partie spéciale consacré aux églises. On rebâtit une tour à côté, à *plus de huit mètres*, et Guillaume Guérin, fort habile charpentier, transportait toute la charpente du clocher sans la démonter, c'est-à-dire tout le clocher lui-même, d'une tour à l'autre, sans accident, avec un succès complet.

Le tour de force était d'autant plus remarquable que l'on n'avait pas à cette époque les puissants moyens mécaniques que l'on possède aujourd'hui. C'est donc bien le premier arrondissement qui, à deux reprises différentes, a inventé le moyen de *faire marcher les monuments !*

En 1776, les Italiens nous imitaient en opérant le transport du clocher de l'église Notre-Dame du Palais, près de la ville de Crescentino, au confluent du Pô, et bientôt l'exemple fut imité pour plusieurs monuments de la Calabre qui tombaient en ruine. Mais lorsque ce brave Emile de la Bédollière s'extasie devant l'adresse de l'Italien Serra, il aurait dû commencer par un hommage à notre brave compatriote, Guillaume Guérin, le premier initiateur de ce genre de promenades monumentales ou plutôt de promenades de monuments. Inutile d'ajouter que dans ces dernières années

les Yankees ont fait beaucoup plus fort et ont transporté ou avancé sur des rouleaux des hôtels entiers, sans le moindre accroc.

J'allais oublier de dire que des cornes d'abondance, terminées en têtes de dauphins, des chimères énormes, accroupies comme des sphinx, sur les quatre faces, jettent l'eau par la bouche — évidemment — dans le bassin circulaire surmonté de doubles vasques superposées.

*
* *

Au milieu du brouhaha des voyageurs qui se précipitent pour monter dans les omnibus ou les tramways qui passent tout le long, le long des boulevards, des offres des marchands de billets qui crient le titre de la dernière féerie du Châtelet, des hurlements traînards des camelots, de la foule qui grouille, houleuse, et des enfants qui piaillent, au printemps, sur la place du Châtelet, sous les marronniers en fleurs qui vous enivrent, on reste volontiers un instant devant la fontaine des Palmiers, à respirer l'air frais qui vient, tamisé à travers les eaux vives et vous apporte le sifflement joyeux des hirondelles qui passent à deux pas, sur la Seine...

LA COUR DES FONTAINES

RAPACITÉ DES SCHIAPPINI — L'ÉDITEUR DENTU — RÉCRÉATIONS FORAINES

Auguste Lepage vous a parlé tout au long de l'Opéra dans le premier arrondissement, je n'ai donc pas à y revenir, si ce n'est pour rappeler en quoi il touchait à la Cour des Fontaines. Les mémoires du temps nous apprennent que le duc Louis d'Orléans avait cédé, en 1749, le privilège de la salle d'Opéra à la ville de Paris, qui devait des indemnités, à telle enseigne que le prévôt des marchands et des échevins fut obligé de faire rebâtir les constructions aux frais de la ville. Le duc acheta cinq maisons, la ville en acheta trois, afin que la nouvelle salle fut plus vaste que l'ancienne et un peu en dehors de l'aile, dans laquelle se trouvait cette dernière.

Elle occupait l'emplacement de quelques maisons situées aujourd'hui entre la Cour des Fontaines, qu'on appelait alors le plus souvent la *basse-cour* et qui porte à l'heure présente le nom de place de Valois. On y accédait des quatre côtés à la fois ; il y avait deux issues du côté du Palais-Royal, une troisième par la rue des Bons-Enfants et une quatrième par la rue Saint-Honoré.

Les mêmes chroniques ajoutent que le duc

d'Orléans donna cent mille écus pour ses loges et que l'inauguration de la nouvelle salle de l'Opéra eut lieu le 26 janvier 1770.

Ici, je m'arrête pour ne pas entrer dans un domaine et dans des descriptions qui sortiraient du cadre de ces courtes monographies.

*
* *

Je parle plus loin de l'étonnante rapacité de Louis-Philippe qui, sous couleur de rembourser les dettes de son soi-disant père Philippe-Egalité, avait extorqué à la France SOIXANTE-QUATORZE MILLIONS en 1815. A ce propos, et en ce qui touche la Cour des Fontaines, nous retrouvons encore des détails fort curieux dans Saint-Marc : « La Cour des Fontaines, le théâtre avec tous ses accessoires, une portion de l'habitation principale, la totalité des deux ailes sur le jardin, avaient été vendus, nous l'avons dit, par les mandataires, *ainsi que tous les bâtiments de la Cour des Fontaines*, la chancellerie, la trésorerie, les maisons dépendantes du palais sur la rue Saint-Honoré et sur la rue de Richelieu, etc.

« Toutes ces ventes faites par les créanciers ou par l'Etat et qui nécessitaient maintenant le rachat de parties considérables du palais et de quelques maisons, créaient à Louis-Philippe d'énormes difficultés que Napoléon lui aurait

épargnées s'il avait réalisé le projet qu'il eut, en 1810, de soumettre toutes ces ventes à un examen scrupuleux et d'exiger que l'on demandât compte des titres auxquels chaque acquéreur était devenu propriétaire. Le duc jugeant, comme Napoléon, que ces ventes étaient attaquables, commença des procès ; mais ses conseils lui firent prendre des arrangements à l'amiable avec des termes qui lui permissent d'en finir pendant l'espace de dix ans ».

On voit par là que l'italien Louis-Philippe Schiappini était un roublard et que de la sorte il trouvait le moyen, d'un côté, de subtiliser soixante-quatorze millions à l'Etat et, de l'autre côté d'entrer en possession des immenses bâtiments et dépendances du Palais-Royal, à peu près sans bourse délier. Comme entrée en matière dans l'art de dévaliser la France, on voit que ce pifferaro débutait par un coup de maître, qui devait d'ailleurs être assez bien imité plus tard par ses enfants, comme j'ai déjà eu l'occasion de le raconter plus d'une fois.

*
* *

Et maintenant que j'ai déblayé le terrain historique, je m'aperçois que j'ai oublié d'éclairer ma lanterne : Pourquoi la Cour des Fontaines s'appelait-elle ainsi ? Parce qu'elle en renfermait

plusieurs — de fontaines, destinées autrefois au service du Palais-Royal, dont elle formait une des nombreuses dépendances.

En 1781, on ouvrit la rue de Valois sur les terrains dépendants du Palais-Royal, dont on sépara ainsi une partie des bâtiments servant de communs et qui se trouvèrent former de la sorte un groupe de maisons réunies et à peu près isolées, sur trois faces du moins, autour de la Cour des Fontaines.

Inutile, n'est-ce pas, de faire la description de cette vieille Cour des Fontaines : elle est dans l'œil et dans l'esprit de tous les Parisiens.

Elle débouche dans la rue des Bons-Enfants par une voûte « garnie d'étalagistes offrant aux passants de menus objets de bimbeloterie et de curiosité », disait Léo Lespès à la fin de l'empire. Aujourd'hui il y a bien toujours les étalagistes, un marchand de sirop de calabre et un marchand de musique, mais la vogue est ailleurs et ces braves gens ne doivent pas y faire fortune.

En 1824, quelques propriétaires obtinrent la permission de percer un passage entre la même Cour et la même rue des Bons-Enfants, ça devait raccourcir et on l'appela passage Henri IV. Ledit passage ne raccourcit rien du tout ; même ignoré de beaucoup de Parisiens, noir, triste et désert, on n'y rencontre plus que quelques boutiques

lugubres, tenues par des gens complètement moisis eux-mêmes. Ça sent le *mucre* ou le *ramucri*, comme disent les Normands.

* * *

Pendant longtemps un café servait de lieu de rendez-vous aux sourds et muets de Paris qui s'y livraient à des conversations vives et animées, mais absolument silencieuses : à cette époque on ne leur avait pas encore appris à parler, comme aujourd'hui. Les sourds et muets furent remplacés sous le second empire par la pire des bohêmes littéraires, les précurseurs des décadents et des symbolistes et qui, certes, étaient aussi abrutis ; ils n'avaient qu'une excuse peut-être, c'est qu'ils étaient encore de meilleure foi.

Aujourd'hui, depuis la mort d'Edouard Dentu, sa grande maison d'édition, comme je le dis ailleurs, a été transportée dans la Cour des Fontaines par sa veuve, qui n'a pas voulu l'éloigner du Palais-Royal, ni abandonner une tradition plus que séculaire, qui avait porté bonheur si longtemps à son beau-père et à son mari.

On traverse la Cour des Fontaines, on ne s'y arrête pas, si ce n'est pour boire un verre de bière parfois au café du coin, aussi la maison Dentu seule, dans le jour, provoque un peu d'animation, avec le va et vient des auteurs qui

s'en vont, hélas ! souvent la mine déconfite, leurs manuscrits sous le bras, lorsque le trio qui remplace Dentu les a éconduits, ce qui est fréquent, je vous jure, surtout aujourd'hui que la librairie est dans le marasme.

Cependant, il y a là encore de bonnes têtes de gens de lettres qui défilent et sont curieuses à étudier au passage, à retenir...

J'oubliais l'honorable corporation des allumeurs de becs de gaz du quartier qui, le soir, entre chien et loup, se rassemblent au pied de la borne-fontaine qui est dans un coin de la place, entre le glacier et Dentu : lumières de l'esprit et lumières des yeux, en vérité, les habitants de la Cour des Fontaines n'ont pas à se plaindre.

*
* *

Je ne serais pas complet si je ne rappelais que la Cour des Fontaines fut longtemps fréquentée par des saltimbanques sérieux, dont le plus célèbre fut, à coup sûr, Fanfan le Bâtonniste ; il faisait asseoir devant lui sa femme sur un tabouret, lui plaçait une pièce de six liards sur le nez et, dans un moulinet furieux, il enlevait la pièce sans endommager le nez de sa fidèle épouse ; la foule frémissait d'émotion, applaudissait à tout rompre et les gros sous pleuvaient sur le tapis usé qui était aux pieds de ce couple intéressant... pardon,

les gros sous pleuvaient avant l'opération, c'était prudent, le public est si ingrat qu'après il serait parti sans rien donner aux artistes en plein vent.

On se souvient encore d'avoir entendu, en 1848, un original monté sur une table, récitant d'une voix lamentable des vers d'Hégésippe Moreau ; il eut peu de succès.

Aujourd'hui, tout est rentré dans le calme ; on traverse la Cour des Fontaines pour aller au Palais-Royal ou dîner chez Duval et bien des gens ne pensent guère qu'ils sont là, cependant, au milieu des témoins de pierre les plus éloquents de l'histoire du Vieux Paris en général et du premier arrondissement en particulier.

Un jour ou l'autre tout cela disparaîtra, la pioche des démolisseurs fera de la place pour de grandes maisons de rapport et voilà pourquoi j'ai voulu parler de la Cour des Fontaines pendant qu'il en est temps encore.

Cependant, la propriété, là comme au Palais-Royal, est bizarre, ainsi le sol même de la cour appartient ici à l'Etat et là à la ville, etc., et ce sont ces bizarreries administratives qui, pendant longtemps encore, sauveront peut-être la Cour des Fontaines de la destruction finale et... inévitable, parce qu'utilitaire, dans un quartier où il faut couvrir d'or un terrain pour avoir le droit de l'acquérir.

L'ARCHIPEL

DU PREMIER ARRONDISSEMENT

LE PONT-NEUF — MOINES ET BANDITS — PROSTITUTION FÉODALE — LES PATÉS DE CHAIR HUMAINE — LE VERT-GALANT.

Voilà un titre qui est fait pour intriguer plus d'un lecteur, il me semble; c'est que je veux parler du *bon* vieux temps, appelé ainsi par antinomie, n'en doutez point.

Aujourd'hui les Parisiens ne connaissent que la Cité et l'île Saint-Louis, eh bien ! autrefois il y avait un archipel à la place de ces deux îles; la Cité a absorbé petit à petit ses sœurs et couvre précisément la partie actuelle qui s'étend du boulevard du Palais au terre-plein du Pont-Neuf et qui appartient au premier arrondissement. J'ai pensé qu'il serait peut-être intéressant d'y faire à grands traits une promenade rétrospective.

D'abord, sous les Gaulois, alors que nos premiers pères n'étaient que de pauvres pêcheurs, logés dans de misérables huttes de feuillage et de boue, la Cité s'appelait l'île des Corbeaux; puis plus tard elle prit le nom d'*île du Palais*, jusqu'en 508.

Le terre-plein du Pont-Neuf formait une petite île connue sous le nom de la *Gourdaine;* long-

temps solitaire, déserte, stérile, elle ne fut transformée qu'en 1607, époque à laquelle Henri IV la donna au premier président de Harlay.

A côté se trouvaient les îles *aux Juifs* et *aux Treilles;* au nord l'île de Bucy était séparée par un étroit canal de l'île aux Juifs. *La Motte aux Papelards* — désignation suggestive qui se passe de commentaires, n'est-ce pas? — se trouvait à l'extrémité. C'est la réunion de toutes ces îles et de tous ces îlots qui a donné à la Cité sa longueur actuelle de 2,140 mètres sur une largeur moyenne de 500 mètres environ.

Cette île *aux Juifs* ou *aux vaches*, ou *du passeur aux vaches*, se trouvait tout à fait à l'extrémité ouest de la Cité. C'est là que s'est accompli un grand crime historique. C'est là que le 11 mars 1314, on dressa le bûcher de Jacques de Molay, le grand maître des Templiers, et c'est à l'emplacement même du bûcher que se dresse aujourd'hui la statue équestre de Henri IV, le roi sceptique par excellence.

Le Pont-Neuf — autrefois — commencé le 31 mai 1588 par Jacques Androuet du Cerceau, relia l'île du Passeur aux Vaches à la Cité.

Dès 1775 le Pont-Neuf était en ruine et depuis on n'a cessé de réparer ce jeune vieillard.

*
* *

Je ne veux pas refaire ici l'histoire du Pont-Neuf, si connue, si populaire dans l'esprit des Parisiens, parler de la Samaritaine qui était un établissement hydraulique, destiné à alimenter d'eau les gens du quartier, avant d'être la maison de bains célèbre, avec son palmier empanaché de fumée et qui fait la joie des enfants; ni des maisons bâties sur ses parapets, lors de la fameuse restauration de 1775 et qui lui donnaient un si curieux cachet : nos anciens s'en souviennent encore; ni de l'émeute de 1648 qui mit tout à coup en pleine lumière le cardinal de Retz, venant haranguer le peuple, avec ses habits pontificaux, au beau milieu du pont et obtenant la délivrance de l'infortuné Pierre Broussel, le père du peuple; ni de Tabarin et de Gautier-Garguille qui amusèrent tant nos pères, et, en Français malins qu'ils étaient, inventèrent le vaudeville.

A quoi bon? tout cela est connu, tout cela a été popularisé par l'image, par le théâtre, par la plume de plus de mille écrivains, et je veux plutôt faire un saut en arrière dans ce que fut cette partie si curieuse du premier arrondissement de 500 à 1500, pendant une période de 1000 ans environ.

* * *

Quand on cherche, à force de patience, d'étude, de savoir, de divination rétrospective, d'imagina-

tion et de volonté, à revivre la vie si curieuse de nos ancêtres dans notre bonne ville de Paris, dans la Cité, pendant cette longue et atroce période de barbarie, de fanatisme et de cruauté qui s'appelle le Moyen-Age, on peut affimer hautement que l'on est empoigné par un sentiment autre que l'intérêt ou la curiosité, ou même la terreur. C'est tout cela et c'est plus : on est stupéfait.

Sous Saint-Louis, par exemple, il n'y a pas si longtemps que cela relativement, de 1226 à 1270, la Cité, divisée en un certain nombre de quartiers noirs, infects, aux rues tortueuses, innombrables, sordides, étroites, était couverte d'un *nombre incalculable* — je souligne avec intention — d'églises et de couvents, renfermant des prêtres dépravés, des moines pouilleux et des religieuses perverties.

Mais là, bien entendu, je parle de cette débauche sanguinaire dont on n'a plus d'idée aujourd'hui; à côté de tous ces frocards des deux sexes, grouillant dans une promiscuité aussi honteuse qu'impossible à décrire, même en latin, les nobles, les gens d'armes, les reîtres, armée de bandits à la solde d'une noblesse plus criminelle encore; en bas, le peuple crevant de misère et, au milieu de tout cela, la *Cour de France !*

Mais ce n'est pas tout; il fallait bien pourvoir

aux plaisirs de messieurs les moines et prêtres du temps, de messieurs les soudards; aussi, dans le quartier Saint-Denis de la Châtre, en pleine Cité, se trouvait la fameuse rue de Glatigny, connue sous le nom de *Val d'Amour*. Les *dames au corps gent*, *folles de leur corps*, une tasse d'argent accrochée à la ceinture pour offrir à boire aux frocards ou aux soudards qui montaient chez elles — quand leur domicile n'était pas dans un coin bas comme un terrier à lapin — se tenaient assises sur les bornes, un livre de prières à fermoir doré à la main. Jamais, non jamais, on ne vit plus atroce débauche, plus profonde corruption, alliées à plus hypocrites superstitions, à plus lâche fanatisme : ce brave Louis IX, vivant au milieu de cette pourriture, est devenu un saint; il y a évidemment là une grâce d'Etat que je ne veux pas chercher à approfondir, car je n'arriverais pas à comprendre.

Les rues n'étaient pas pavées et formaient des cloaques immondes, quoique l'on ait prétendu que Philippe-Auguste avait commencé à faire paver les rues de la Cité, et les cochons du temps se roulaient avec volupté dans cette fange, sous les yeux hébétés des prostituées, des moines et des soldats qui formaient l'entourage fort malpropre d'une cour fanatique et bête : et c'était ça la monarchie française !

Je comprends maintenant pourquoi les orléanistes la regrettent avec désespoir; c'est ça qui amuserait le prince Gamelle, l'amoureux transi des vieilles grues !

Silvestre a prétendu quelque part que le cochon, animal essentiellement propre, poétique et sentimental, avait été dépravé par le contact de l'homme; quand on a le courage de fouiller nos vieilles annales, de voir ce qu'était la Cité, ce morceau du premier arrondissement, on ne tarde pas à croire qu'il doit avoir raison.

*
* *

C'est encore dans la Cité que se trouvait la rue des *Marmousets*, de *marmon* (marbre) *marmous* (singe) ou simplement *marmot*.

Je cite ces étymologies parce qu'elles ont fait la joie des soi-disants savants, toujours heureux d'épater le public.

Là, un barbier célèbre rasait ses clients, c'était simple : premier mouvement, il vous coupait le cou d'un autre... coup de rasoir; second mouvement, il vous flanquait dans sa cave par une trappe; troisième mouvement, comme sa cave était commune avec celle de son excellent compère et voisin, le pâtissier, il s'empressait, de concert avec lui, de faire avec votre carcasse d'excellents pâtés de chair humaine dont raffolait toute la

population parisienne qui, d'ailleurs, ignorait le procédé, je dois le dire.

Aussi, un bon et doux moine, le père Dubreuil, s'empresse d'ajouter, en racontant cette histoire véridique, qui mit toute la Cité en l'air lorsqu'on la connut, que ces pâtés étaient excellents, « d'autant plus que la chair de l'homme est plus délicate à cause de la nourriture ».

C'est exquis, n'est-ce pas, cette assurance du prêtre en question qui a l'air de parler en connaissance de cause ?

* * *

Aujourd'hui, le premier arrondisssment ne possède plus l'île aux Juifs ou du Passeur aux Vaches, ni l'île de la Gourdaine, ni celle de Buci, ni l'île aux Treilles, ni la Motte aux Papelards.

C'est moins pittoresque, c'est possible, mais la grande Révolution a balayé, assaini et purifié ce coin de terre empoisonné par mille ans de féodalité féroce et de théocratie imbécile, et je trouve que nous devons en avoir une fameuse reconnaissance à nos pères.

Après la guerre, l'ex-jolie petite île du Passeur aux Vaches a vu la foule venir un instant écouter au frais, par les beaux soirs d'été, les chansonnettes du café-concert du Vert-Galant; puis un skating à roulettes lui a succédé, au moment de

la grande fureur de ce sport, qui devait être détrôné par la bicyclette.

Depuis quelques années on a fait de cette île un petit square très propret, très ombragé, charmant et néanmoins peu fréquenté.

C'est bas, il faut descendre tout exprès par un escalier rapide derrière la statue de Henri IV, beaucoup de passants l'ignorent. Cependant, on y fume délicieusement un cigare à l'ombre d'arbres superbes — un surtout est véritablement imposant et étend horizontalement ses branches comme des bras de géant — en évoquant doucement les ombres falotes de ce passé sinistre, fait de boue et de sang.

LE PASSAGE VÉRO-DODAT

CHARCUTIERS CÉLÈBRES — VIVE LE GAZ ! — UNE JOLIE FILLE — FAIBLESSES ADMINISTRATIVES.

Décidément, le métier de chroniqueur est un rude métier ; je voulais écrire aujourd'hui tout bonnement l'histoire heureuse et prosaïque de deux charcutiers et voilà que je trouve en face de moi, à propos de ce passage, deux grandes figures, celle de François de Malherbe, le célèbre poète normand, et celle de son illustre protecteur Roger de Saint-Lary et de Termes, duc de Bellegarde, pair de France, neveu du maréchal de France du même nom. Ce brave duc qui eut une longue vie si bien remplie sous trois règnes, eut l'insigne honneur d'être l'amant heureux et aimé de Gabrielle d'Estrées et d'Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil, et de partager leurs faveurs en même temps que son royal maître, Henri IV.

Il me faudrait donc un volume pour raconter l'œuvre poétique du premier et les aventures galantes du second. Abrégeons, après avoir renvoyé aux mémoires du temps ceux qui désireront étudier de près ces deux grandes figures, qui ont illustré et habité si longtemps le premier arron-

dissement, ici même, à deux pas, en face de l'imprimerie de l'ami Guibert (1).

Là se trouvait autrefois la fameuse auberge de l'*Image de Notre-Dame ;* c'est là où descendait Malherbe au commencement du XVII^e^ siècle, pour se trouver plus près de son protecteur, le duc de Bellegarde, qui avait un hôtel tout à fait princier dans le voisinage, c'est-à-dire dans la cour des Fermes d'aujourd'hui, en souvenir des fermiers-généraux qui y avaient leur logis.

La place même où s'allonge le passage Véro-Dodat et où s'élevait ladite auberge, s'appelait la place de la Croix-des-Petits-Champs, en raison d'une croix en pierre qui était élevée à la jonction de la rue du Bouloi et de la rue Croix-des-Petits-Champs.

Cette rue s'appelait ainsi parce que les rares maisons qui s'y trouvaient vers 1600 — des palais de grands seigneurs ou de fermiers généraux pour la plupart — étaient séparées par des quantités de *petits champs* qui partageaient le terrain sur lequel elle fut percée. La croix placée à son extrémité explique le commencement de l'appellation et l'on trouve à ce sujet des renseignements assez intéressants dans *Paris-Album*,

(1) Imprimerie du journal *Le Premier arrondissement*, 21, rue Croix-des-Petits-Champs.

un petit livre publié voilà bien près de trente ans par un vieux camarade disparu depuis longtemps, par un ancêtre presque oublié des jeunes journalistes, malgré tout son brio et sa *mousse*, par Léo-Lespès.

En admettant que Malherbe descendit à l'auberge de l'Image de Notre-Dame vers 1606, un peu plus tard, vers 1620, elle fut transportée à côté, rue du Bouloi, où elle existe encore.

Un vieux Parisien est véritablement ému, non pas en transcrivant ces souvenirs lointains, mais en constatant combien la tradition de tout ce passé s'est transmise, toujours jeune et toujours vivante, jusqu'à nous, en plein cœur du premier arrondissement.

*
* *

Donc, nous restons toujours sur le même emplacement, mais nous passons du commencement du XVII^e^ au commencement du XIX^e^ siècle, pour arriver au dernier avatar qui nous intéresse : j'ai nommé le passage Véro-Dodat, qui, s'il n'est pas le plus beau, a, du moins, le grand mérite d'être un des premiers passages ouverts à Paris au public, alors très friand de cette nouveauté.

En 1822, un honnête charcutier, Véro, vendait ses produits rue Montesquieu, en face le passage projeté et un autre charcutier, non moins amoureux de son art, le nommé Dodat, débitait ses

saucisses rue du Faubourg-Saint-Denis, devant la porte du même nom. Ces deux hommes intelligents s'entendirent et s'associèrent à cette époque pour faire un passage en face de la rue Montesquieu, dans la rue de Grenelle-Saint-Honoré, juste en face les Messageries générales.

Cela abrégeait singulièrement le trajet pour se rendre aux célèbres Messageries et de la sorte on était certain d'attirer tous les curieux, chalands et flâneurs de Paris.

C'était parler d'or et ces deux charcutiers avaient eu là un trait de génie, qui leur a d'ailleurs parfaitement réussi pendant de longues années ; mais voyez un peu l'ironie, l'amère ironie, comme dirait Dupuis, des évènements, ces braves gens ne pensaient qu'aux Messageries en 1822, et quelques années plus tard, les chemins de fer devaient reléguer tout ce bel attirail dans les souvenirs du passé, comme je le ferai remarquer, lors de mon article spécial sur les diligences.

Les gamins du temps et les petits journaux se mirent de la partie et affirmèrent d'un air doctoral que le nommé Véro vendait d'excellents *verrats* et que ceux de Dodat étaient *dodus*.

*
* *

Sitôt pris, sitôt pendu, comme dit le proverbe ;

aussi, sans s'arrêter aux bagatelles de la porte, ces deux sympathiques industriels en graisse se mirent à l'œuvre résolument et, en moins de deux ans, ils livraient au public *épaté* — le mot remonte à Rabelais, c'est ce qui l'excuse ici — un passage tout battant neuf, où le marbre, les glaces, le gaz et les fresques étaient prodigués.

Oui, des fresques parfaitement troussées, ma foi ; elles ne sont pas plafonnantes, mais on peut encore les admirer aujourd'hui, au-dessus de sa tête, dans les caissons, entre les jours vitrés.

Mais ce qui fit son succès, c'est... le gaz, parbleu ; c'était une nouveauté alors, plus grande que l'électricité ne l'est maintenant et tout le monde allait voir cette lumière étincelante qui laissait loin les *oribus*, les *goberons* et même la chandelle.

Ici je cite textuellement ce brave Léo Lespès, dont le style lui-même a comme un parfum d'archaïsme.

« En 1844, parut une publication ayant pour titre : *Les Belles Femmes de Paris*, qui attira au passage Véro-Dodat une foule immense, parce que l'une d'elles, restée fidèle (et disons-le, la plus belle de cette galerie), habitant le passage en question, attirait un concours de curieux, nous pourrions dire d'adorateurs, que sa chaste beauté sut toujours tenir à l'écart au moyen d'un léger

rideau de soie, à l'abri duquel elle trônait dans son comptoir. N'importe, on ne voyait pas la déesse, mais on stationnait dans le temple qui la renfermait, et beaucoup s'estimaient heureux d'être rencontrés, épiant si quelque léger souffle ne soulèverait pas le soyeux rideau.

« Aujourd'hui la beauté n'a pas changé de place, le rideau protecteur a disparu et tout s'y passe comme partout ailleurs ; seulement, on peut citer le passage Véro-Dodat comme le plus fréquenté de Paris, mais non le plus salubre, car le jour et l'air y sont presque inconnus de ses habitants. »

Sic transit gloria mundi ; aujourd'hui la belle a disparu et doit être bient vieille, si elle est encore de ce monde, le passage lui-même est déserté de plus en plus et, manquant de jolies filles, on ne peut plus s'écrier comme le loustic de 1814, devant le rideau mystérieux : A la bonne heure, il n'y a pas que des têtes de cochon ici !

Hélas ! non, car la vie, le mouvement et l'animation ont disparu avec la beauté, pour me servir des tournures régence de Lespès, J'allais oublier qu'au numéro 30 de la galerie Véro-Dodat, pontifiait le fameux Bontoux, le cuisinier de M. Sébastiani, ministre des affaires étrangères. Barthélemy l'a immortalisé dans *Le Dîner diplomatique*, soit sa septième satire, datée du

22 mai 1831 et dédiée précisément à M. Sébastiani.

Et puis, ce qui a achevé de tuer le passage Véro-Dodat, c'est la percée de la rue du Louvre, avant, il y avait un passage libre, à ciel ouvert, à travers les Messageries générales, qui était la continuation naturelle du passage V. D. et qui, par conséquent, activait la circulation.

On a eu la faiblesse de permettre au propriétaire, M. de Pommereu, de le supprimer, en revendant tous ses terrains en bordure sur la rue du Louvre. Ça été une lourde et irréparable faute de la part de l'administration.

*
* *

Depuis longtemps la propriété des charcutiers-constructeurs a été transformée en société et les titres sont restés, il est vrai, dans les deux familles.

Il y a eu un prêt du Crédit foncier, après un long procès entre les héritiers, car les Véro sont beaucoup moins riches que les Dodat.

Aussi l'on peut dire que les parts, au nombre de 120, ne valent plus guère que 10,000 fr. pièce; sur ces 120, un particulier en possède quelques-unes, la famille Dodat 84 et les Véro le reste.

La maison de charcuterie et comestibles de la rue de Montesquieu, transportée ensuite rue de

Richelieu, n'existe plus, mais la maison Dodat subsiste toujours au coin du faubourg Saint-Denis et du boulevard Saint-Denis, en face de la Porte.

M. Dodat, célibataire, avait laissé toute sa fortune à sa nièce qui fit elle-même un beau mariage, ce qui explique pourquoi les uns sont plus fortunés que les autres.

En tout cas, je suis heureux de rendre en leurs personnes un juste hommage à l'intéressante corporation des charcutiers.

Les Véro comme les Dodat furent d'honnêtes gens, des commerçants avisés, des industriels qui ont fait honneur au premier arrondissement et, du moins, ils peuvent se flatter d'avoir laissé une trace de leur *passage* dans le quartier !

LE MÈTRE

LA MESURE SUGGESTIVE — LES AMÉRICAINS SÉDUITS — MOMERIES OFFICIELLES — L'AMI DES GRISETTES.

Promenez-vous tranquillement dans le premier arrondissement, vous y trouverez tout ce que vous voudrez pour les besoins de la vie, morale ou matérielle; cette constatation banale me revenait à l'esprit dernièrement, sur la place Vendôme, en regardant le mètre-étalon.

En effet, le ministère de la Justice et des Cultes se trouve là, au numéro 13, entre le Crédit mobilier et l'état-major de la Place, dans un vieil hôtel de fière allure; à gauche de la grand'porte, après la petite guérite veuve de factionnaire, sur le mur, à hauteur de votre tête, sous une corniche de marbre presque blanc — pas de carrare cependant — se trouve le Mètre, le mètre-étalon.

Il est là pour l'usage des passants, tracé lui-même par une vigoureuse ligne noire sur une plaque du même marbre blanc, sous la corniche dont je viens de parler, légèrement écornée à droite par un gamin malveillant ou par le temps.

D'abord dix centimètres indiqués un à un, pas très droits, au milieu une petite division supérieure aux cinq centimètres, puis la division

ensuite de décimètres en décimètres, avec, en même temps, au milieu, une petite flèche qui indique la moitié du mètre.

A chaque extrémité de la ligne un coin de bronze marque le commencement et la fin du mètre et prévient le public charitablement qu'il ne peut pas aller plus loin.

C'est simple, c'est de bon goût, c'est commode, ça ne tient pas de place et tous les arrondissements de Paris devraient avoir ainsi un mètre-étalon à la portée de tout un chacun, imitant en cela l'esprit d'initiative bien connu du chef de file.

Cela me rappelle la coutume des Japonais qui vendent des cannes en bambou; chez eux, avec l'indication, entre les nœuds, des jours, des mesures, des lettres, etc., c'est tout un almanach et tout un alphabet portatifs; ce n'est déjà pas si bête et, pour mon compte, j'avoue que le mètre-étalon du premier arrondissement me séduit. C'est une leçon de chose qui est commode, et plus d'une fois je m'arrête devant pour voir un petit trottin se déhancher gentiment, en mesurant à grand'peine le lé de la robe en jaconas qu'elle vient d'acheter sur ses économies pour la fête de Saint-Cloud.

*
* *

Aussi bien cette question du mètre est beaucoup plus importante qu'on ne se le figure en général;

de son adoption universelle dépend en grande partie le développement rapide des rapports commerciaux de peuple à peuple, de continent à continent, et ce n'est point sans une secrète et légitime espérance que je songe, à ce propos, à la prochaine et universelle exhibition de Chicago.

Les Américains du Nord sont pratiques; ils possèdent fort heureusement une unité monétaire, le dollar, qui, change à part, vaut à peu près la même somme que notre pièce de cinq francs. Ils se rendent un compte exact des bienfaits de l'unité de mesure et de monnaie à travers le monde; ils sont moins entêtés que les Anglais et, de ce chef, nous serions à la veille de remporter un grand triomphe moral par delà l'Atlantique, que je n'en serais pas surpris outre mesure; ce jour-là, j'irai déposer pieusement une couronne sur l'humble chapiteau qui abrite depuis de si longues années le mètre de la place Vendôme.

Et qui sait? Ce quartier est le plus riche, le plus visité de Paris; ce simple mètre, s'il n'est pas provocateur, a pu fort bien être suggestif dans sa vie muette, il est à deux pas de l'hôtel Continental, qui est toujours bondé de ministres, de députés et de sénateurs Yankees et Canadiens.

L'un d'eux en passant se sera dit : « Tiens, mais voilà un système pratique, je vais en doter mon pays. »

De l'idée à la réalisation, il n'y a qu'un pas là-bas, et pour moi qui ait l'honneur d'être lié avec un certain nombre d'hommes d'Etat de l'Amérique du Nord, je me crois même autorisé à affirmer que les choses se sont passées de la sorte, et voilà pourquoi je salue en passant, comme un vieil ami, mieux, comme un vieux et dévoué serviteur, le mètre-étalon de la place Vendôme.

*
* *

Ceci dit, je demande maintenant au lecteur la permission d'entrer dans quelques détails techniques, parce qu'ils sont de nature à jeter une vive lumière sur une dernière *gaffe* de nos savants officiels.

Le mètre est, chacun sait ça, la 40 millionième partie du méridien; à la suite des travaux de Lacaille, la commission composée de Brisson, Lagrange, Borda, Laplace, Berthollet et Prony— ce dernier ne pensait guère léguer son nom à une rue d'horizontales de marque — donnait au mètre 443.44 de la toise de Paris, mais bientôt, en 1799, la valeur définitive du mètre — pour le moment — était fixée à 443 lignes 295936.

Plus tard Biot et Arago démontrèrent que la longueur du mètre, calculée par Méchain et Delambre, était un peu trop petite; au lieu de 443 lignes 296, ces savants trouvèrent 443 lignes

31 et plus récemment encore de nouvelles constatations scientifiques donnèrent 443 lignes 39.

Est-ce sérieux, cette fois? je n'en sais rien et d'ailleurs la chose est de peu d'importance, la dimension du méridien est incertaine et conventionnelle, parce que l'on n'a pas encore trouvé le moyen de l'obtenir d'une manière absolument mathématique.

Là n'est pas la question, on a maintenant une mesure commode, universelle, à la veille d'être reconnue par tous les peuples civilisés : conventionnelle ou non, nous nous en moquons un peu.

Le mètre-étalon déposé aux Archives le 4 Messidor an VII donne la longueur totale du mètre quand il est à zéro, il donne de plus le poids légal du kilogramme, quand il est dans le vide. Le pendule qui bat la seconde au 45e degré de latitude, au niveau de la mer, en est les 0,993977, on pourra donc toujours facilement déterminer le mètre au moyen du pendule.

Tout cela vous paraît suffisant, n'est-ce pas? et à moi aussi. Mais voilà, nous ne sommes pas de l'Institut, nous n'avons pas de crânes d'anthropoïdes ou d'anthropomorphes à mesurer pour les comparer à ceux des noirs, comme les anthropologistes, c'est pourquoi nous ne comprenons pas les subtilités des gens habitués à discuter sous la coupole.

Donc ces braves gens ayant besoin d'un mètre exact, sûr, scientifique, inoubliable, étalon et précis, l'ont fait construire avec soin, sous les yeux de plusieurs commissions et sous-commissions, puis l'ont mis dans une boîte, puis ont placé cette boîte dans plusieurs autres boîtes pour échapper à l'humidité, puis ont fait un grand trou au fond d'une cave de l'Observatoire, puis ont mis le tout — le mètre et les boîtes qui le renferment — au fond du trou, puis ont rebouché le tout avec de la terre pour éviter les trépidations, et c'est même pour cela que lesdits savants ne voulaient pas laisser amener le chemin de fer de Sceaux au Luxembourg, c'était pour éviter les trépidations sur le mètre... qui ne peut pas leur servir au fin fond du trou comblé par les terres.

C'était une bien belle cérémonie et touchante...

Ah! ma tête, ma raison, ne m'abandonnez pas. C'est beau la science.

— Et les savants?

— Permettez-moi de ne pas vous répondre.

*
* *

..... J'ai vu bien souvent le mètre de marbre blanc de la place Vendôme par de grands soleils et par de rudes journées de neiges, alors que Napoléon sur sa colonne semblait présider à la retraite de Russie, le mètre, toujours calme, ne

paraissait pas tant que cela redouter le froid, le chaud, l'humidité ou les trépidations, et, en tout cas, j'aime mieux le voir là qu'au fond d'une cave à dix pieds sous terre, il rend plus de services aux jolis trottins qui mesurent en passant la pièce d'organdi achetée tout à l'heure au Louvre parmi les derniers rossignols.

LES ÉGLISES ET LES TEMPLES

SAINT-EUSTACHE

RUINES MENAÇANTES — CRYPTES EMPOISONNÉES — OU SONT LES MILLIONS ? — CURÉ BIEN COIFFÉ.

Voilà que tout à coup l'actualité me force de consacrer une chronique à l'église Saint-Eustache et je ne crois pas en avoir fini, pour le moment du moins, avec les églises du premier arrondissement.

Cette belle église est la plus haute et la plus vaste de Paris, après Notre-Dame et la hauteur colossale de ses voûtes lui donne à l'intérieur un aspect imposant; elle fut élevée, dit-on, sur l'emplacement d'un ancien temple de Cybèle, et nous verrons tout à l'heure comment les bonnes traditions du paganisme y fleurissent toujours, n'ayant seulement que changé de nom.

Eustache lui-même, le patron célèbre des couteaux à 13 sous, ne paraît qu'un saint de fantaisie; Jean de Lannoy, surnommé le *dénicheur de saints*, l'a bien prouvé pour un grand nombre de ses congénères : n'insistons pas.

Longtemps battus en brèche par Saint-Germain-l'Auxerrois, les curés de Saint-Eustache n'étaient pas riches au Moyen-Age, et suivant un dicton populaire : « il fallait être fou pour être curé de Saint-Eustache »; depuis, ces braves gens se sont rattrapés dans les grands prix, la suite de cette histoire va vous le prouver.

Autant l'église est terne au-dehors, autant les grandes colonnes, sans architecture bien définie, d'une construction moderne, mais qui s'élancent hardiment vers le ciel, font de l'intérieur un superbe vaisseau. La croix est droite et l'on ne tenait déjà plus compte, à la fin du XVI^e^ siècle, de l'inclinaison traditionnelle qui se retrouve dans toutes les vieilles églises. Les détails, la partie meublante — révérence parlée — sont bien curieux et bien amusants. Voici d'abord le beau tombeau, dans une chapelle, de Jean-Baptiste Colbert, ministre d'Etat, mort en 1683; puis la modeste plaque en marbre rouge placée dans une autre chapelle, en 1883, par la Société des compositeurs de musique en l'honneur de Rameau.

Mais ceci n'est que le côté artistique; ce qui est vraiment extraordinaire, c'est — comment dirai-je? — le côté folichon et profondément pratique des affiches et des troncs, que l'on retrouve à chaque pas, sur chaque colonne, devant toutes les

chapelles remplies de reliques plus ou moins authentiques, de saints et de saintes plus ou moins authentiques eux-mêmes : mais à quoi bon y regarder de si près, pourvu que ça rapporte !

Voici d'abord de grandes affiches qui nous parlent du *Miracle de la Sainte-Hostie en 1290 !* Je n'y vois pas d'inconvénient; puis voici les troncs devant les restes de *saint Pierre l'exorciste !* celui qui n'a pas les clefs; voici le tronc pour le *vœu national de Montmartre*, concurrence au Chat-Noir, pour *les confréries de la bonne mort*, ce qui est du dernier gai, puis pour les offrandes de Carême : *lait et beurre à la collation*, *abstinences.*

J'ai même remarqué un tronc pour *l'entretien de l'église*, ce qui est un comble dans cette église infortunée que ses curés laissent tomber en ruine depuis cent ans.

Bâtie sur une ancienne chapelle dédiée à sainte Agnès, la crypte qui a son entrée sur la rue Montmartre, a conservé le nom de la dite sainte et remonterait, dit-on, à la première église; par un hasard singulier, Saint-Eustache, oubliée par Veuillot dans ses « Odeurs de Paris », a toujours été plus ou moins empoisonnée par des parfums violents qui lui retirent bon nombre de fidèles au nez délicat.

Pendant la Révolution, les dames de la Halle y

introduisirent une forte odeur de marée; ensuite la fameuse crypte de Sainte-Agnès fut louée par le curé à un marchand de fromages en gros qui asphyxiait les personnes qui étaient dans l'église.

Depuis 23 ans, la crypte est louée à un marchand d'oranges en gros; or, comme cette crypte va sous une partie de l'église, vous flairez d'ici la forte et terrible odeur qui s'en dégage et qui plus d'une fois trouble et incommode les gens qui entrent dans l'édifice, surtout en été.

*
* *

La terrible insurrection des Pastoureaux au XIV^e^ siècle, alors que le maître de Hongrie, leur chef, prêchait, mître en tête, comme un évêque, au beau milieu de l'église, n'est rien à côté de ce que nous voyons de tout à fait lamentable et extraordinaire dans l'église actuelle, depuis le commencement du siècle, et c'est précisément ce que je vais essayer de faire toucher du doigt, à propos de la petite note ci-dessous qui vient de paraître dans les journaux :

« Le préfet de la Seine va soumettre au conseil municipal la demande d'un crédit de 50,000 francs pour des réparations urgentes à l'église Saint-Eustache. La demande du préfet s'appuie sur les considérations suivantes : l'église Saint-Eustache est classée parmi les monuments historiques; elle

est le plus beau spécimen de l'architecture de la Renaissance; il y a un véritable danger pour la sécurité publique à laisser le monument s'effriter et tomber en ruines. Enfin, si la ville fait des sacrifices sérieux, l'Etat accordera une subvention proportionnelle. L'intervention de l'Etat est subordonnée à la participation de la ville dans les frais de restauration des édifices municipaux. Une commission composée de M. Darlot, conseiller municipal, de l'architecte de la ville et de membres de la fabrique, a d'ailleurs reconnu la nécessité d'exécuter sans retard une série de travaux pouvant être évalués à 200,000 francs. Une restauration complète absorberait, au jugement de cette commission, une somme de 430,000 fr. environ. »

Eh bien, ou cela ne sera pas, ou le conseil municipal de Paris ne sera plus le premier conseil républicain de France (1).

Depuis longtemps l'église Saint-Eustache menace ruine dans certaines de ses parties, des pierres sont tombées, des accidents graves se sont produits, des passants ont été blessés et toujours le conseil de fabrique, *fort riche*, s'est refusé à faire les réparations, prétendant que le monument

(1) Hélas, aujourd'hui tout est consommé, et le conseil municipal s'est laissé rouler une fois de plus par les curés.

étant historique, c'était à l'Etat et à la ville de le réparer.

Oui, certainement, si M. le curé de Saint-Eustache ne jouissait pas de revenus énormes, d'une fortune illicite, ni plus ni moins que les couvents du Moyen-Age, et cela en plein Paris, à la fin du XIX^e^ siècle, au nez et à la barbe de nos conseillers municipaux. C'est à n'y pas croire.

Je m'explique en posant très respectueusement une seule question à M. le curé de Saint-Eustache :

— Est-il vrai que sous le nom de : *presbytère*, vous louez pour votre compte ou pour celui de l'église :

1° Les cryptes immenses de Sainte-Agnès à un marchand d'oranges en gros ?

2° Tout le groupe de maisons entre l'église et l'impasse Saint-Eustache et qui porte le n° 1 de la rue Montmartre? Il y a là un quincaillier, un marchand de nouveautés, un épicier, un marchand de parapluies, un autre de comestibles-primeurs, puis il y a les trois et quatre étages des dites maisons que vous appelez par un euphémisme charmant : mon presbytère.

S'il est vrai, Monsieur le curé, que vous ou la fabrique, louiez tous ces immeubles pour le compte de l'église, en remontant seulement au Concordat, en 1801, et en admettant que vous

n'en retiriez que 50,000 francs, mettons même 25,000 fr. par an, à intérêts composés, doublant tous les 14 ans, c'est une somme fort respectable de MILLIONS dont vous devez compte à quelqu'un; car enfin, il n'y a pas à sortir de là, vous n'entretenez pas l'église, vous ne la restaurez point, où est passé l'argent? Il y a ce fameux Concordat : vous êtes payé par le gouvernement et cette constitution d'un fief religieux de cette importance en plein Paris est inadmissible, car vous savez parfaitement que l'église est une propriété nationale qui ne vous appartient pas.

Vous le voyez bien, Monsieur le curé, vous n'avez point besoin des 430,000 fr. de la Ville ou de l'Etat, puisque depuis le commencement du siècle, votre fabrique et vous, avez joui *d'immeubles* qui ont dû vous rapporter des millions et encore des millions.

OU SONT CES MILLIONS? j'attends votre réponse.

Je voudrais encore vous poser, toujours très respectueusement, Monsieur le curé, deux petites questions :

— Est-il vrai que vous gardiez dans les immenses cryptes qui s'étendent sous l'église et même hors l'église, en plus de celle de Sainte-Agnès, dont j'ai parlé tout à l'heure, des ossements qui ont leur place tout indiquée à la grande nécropole parisienne des catacombes? Ces osse-

ments-là, au moins, ne risqueraient pas tout à la fois d'être profanés ou d'empoisonner le quartier.

Est-il vrai — mais ce doit être là une pure calomnie — qu'à la messe de minuit, le jour de Noël, faisant venir quelques cabotins pour chanter avec âme, vous ravaliez votre église au rang d'un simple café-concert, en faisant payer à la porte *un franc*, 20 sous, aux pauvres diables qui viennent pour se réchauffer un peu le cœur et les membres engourdis, dans la naïveté de leur foi ?

Quel est donc l'article, le paragraphe particulier du fameux Concordat qui déclara qu'il faut avoir *20 ronds* en poche pour aller admirer l'Enfant-Jésus dans sa crèche, la nuit de Noël ?

Mais il est évident que tout cela est faux, que vous n'encaissez les loyers d'aucun immeuble rue Montmartre, que vous n'avez aucun million et que vous êtes pauvre comme Job.

Je le souhaite ardemment, car, en vérité, si c'était vrai, ce serait bien écœurant et il faudrait en appeler de nouveau à la cravache du Nazaréen pour chasser les marchands du temple.

* * *

Je veux finir sur un souvenir moins triste : de tout temps les curés de Saint-Eustache ont passé pour des lurons à poigne et pour des despotes dans leur quartier.

Quand on faisait trop de bruit devant l'église, ils ne dédaignaient pas, au bon vieux temps, d'aller faire le coup de poing devant le porche, pour la plus grande joie des dames de la halle, leurs fidèles clientes, ou bien clientes fidèles, comme vous voudrez.

Or donc, un jour Jean de Pont-Alais, acteur et auteur de mystères, ayant fait du bruit avec son tambour sur la place, pendant la messe, le curé quitte son église et vient donner un grand coup de pied dans le derrière du pauvre diable; mais celui-ci ne perd pas la carte et coiffe incontinent le curé de son tambour en le reconduisant dans l'église; on pense si le bon peuple du premier arrondissement d'alors se tordait de rire.

D'autres affirment que l'homme s'appelait simplement Jean Alais et que, vers 1730, on voyait encore à la pointe Saint-Eustache une grande pierre posée sur un égoût, en forme de petit pont et que l'on appelait le Pont-Alais. Il aurait mis là la pierre et, pour se rembourser d'une somme qu'il avait prêtée au roi, il faisait payer un denier sur chaque panier de poisson que l'on apportait aux halles.

Il voulût, dit la légende, être enterré sous cette pierre, dans l'égout du ruisseau des halles.

Quoi qu'il en soit de ce Jean Alais ou du Pont-Alais son combat homérique avec le curé de Saint-

Eustache devait être bien amusant et je comprends que les dames de la halle en aient conservé la tradition. Pensez donc, un si joli coup de tampon!

C'est bien ce qui prouve que l'impartiale histoire sait toujours mettre le petit mot pour rire à côté des souvenirs ou des figures de prêtres les plus sinistres.

L'EGLISE SAINT-ROCH

UNE LETTRE CURIEUSE — GROS BÉNÉFICES DE MM. LES CURÉS — LES PROPRIÉTAIRES CHRÉTIENS — A COUPS DE CANON.

Avec Saint-Eustache,
Quelle tache !
Mais avec Saint-Roch,
Oh, quel bloc !

Ma dernière chronique sur Saint-Eustache m'a valu une grande quantité de lettres de personnes du quartier ; il fallait s'y attendre, mais ce que je suis heureux de constater, c'est qu'elles contiennent toutes des encouragements ou des remercîments plus ou moins accentués, ce dont je suis infiniment reconnaissant aux auteurs desdites missives.

L'une d'elles, par sa forme et sa sincérité, mérite d'être reproduite ici, sans rien changer à sa réelle saveur, la voilà :

« Citoyen Rédacteur,

« Votre article sur Saint-Eustache est très bien, vous avez du cœur et du courage, je suis content.

« Mais, sauf le respect que je vous dois, permettez-moi de vous dire que vous êtes rudement naïf, car ce qui vous indigne si justement à

Saint-Eustache se passe partout, les curés ont partout pris le domaine de la ville ou de l'Etat.

« Et tenez, sans sortir de l'arrondissement, allez seulement voir un peu Saint-Roch, vous m'en direz des nouvelles, partout ils ont des fiefs, comme vous dites, et personne n'ose y toucher.

« J'ai passé quasiment plus de quarante ans dans le sacerdoce, comme sacristain, je peux en causer. Seulement, quand j'ai été vieux, ces messieurs m'ont plaqué (*sic*) comme un pauvre chien sur le pavé.

« Aujourd'hui, je porte des journaux, la vie est dure aux vieux du peuple dont la mort ne veut pas à temps, suffit. Salut et fraternité. »

Suit la signature du pauvre Quasimodo que je ne veux pas rapporter ici pour lui éviter de nouvelles misères.

* * *

J'ai suivi son conseil et je suis allé voir Saint-Roch ; de l'église, je ne parlerai guère, mon rédacteur en chef Paul Robert (1) en a dit deux mots et la besogne est faite.

La première pierre a été posée par Anne d'Autriche, disent les uns, et par Louis XIV, disent les autres ; mettons qu'elle fût posée par les deux et n'en parlons plus.

(1) Au journal le *Premier arrondissement.*

Commencée par Lemercier, l'église fut continuée par le fameux Robert de Cotte, dont on retrouve la main partout à cette époque, dans les monuments de Paris, ce qui ne l'a pas empêché d'accoucher d'un portail diablement lourd et laid, quoi qu'il ait eu recours à plusieurs ordres d'architecture, disent gravement les indicateurs à l'usage des étrangers.

Law donna 100.000 livres — pas en papier — pour achever l'église et y abjura le protestantisme. C'est là aussi où je fus baptisé, étant né sur la Butte-au-Moulin ; là, heureusement pour moi, s'arrête ma ressemblance avec l'illustre financier.

Les cinq parties distinctes de l'église : la nef, le chœur, la chapelle de la Vierge, celle de l'Adoration, et enfin celle du Calvaire, ont été très critiquées ; elles donnent cependant un caractère curieux au monument, avec leurs dômes, aux fresques remarquables pour la plupart.

La chapelle de la Vierge, avec ses piliers énormes, renfermant des escaliers dérobés, est véritablement imposante, et celle du Calvaire, avec ses groupes sculptés démesurés, est bien curieuse.

Quand la grande baie qui donne sur cette dernière est ouverte et que l'on aperçoit le fond du Calvaire, dès la dernière marche du portail, l'effet est très réussi.

*
* *

Saint-Roch, comme l'on sait, se trouve rue Saint-Honoré, au coin de la rue Saint-Roch; eh bien, là comme à Saint-Eustache, l'église, le curé ou la fabrique, peu importe, se sont emparé d'immeubles appartenant à la Ville ou à l'Etat et s'en font tranquillement de fortes rentes. Procédons par ordre : c'est d'abord, en partant de la rue Saint-Honoré, à l'entrée, une petite maison adossée à l'église, portant le n° 18, louée à un coiffeur, puis viennent un cordonnier et un charbonnier, puis un savetier dans une échoppe et puis, au n° 20, un marchand de vins, un horloger, un marchand de meubles et d'antiquités et une blanchisseuse.

Toutes ces maisons, avec leurs boutiques, sont louées fort cher par M. le curé de Saint-Roch à des commerçants qui doivent payer leur loyer rubis sur l'ongle, le 15 au matin; comme la maison qui est au coin du quai, l'église qui est au coin de la rue ne fait pas de crédit aux braves gens qu'elle loge.

Voilà donc encore une série d'immeubles, de propriétés nationales qui appartiennent à l'Etat ou à la Ville, suivant que l'église est classée monument historique ou non, et qu'on laisse bénévolement dans les mains de l'Eglise depuis le trop fameux Concordat de 1801. Celà dépasse tout ce que l'imagination peut rêver de plus

extraordinaire dans une grande ville, dans Paris.

En face d'un pareil scandale, qui se perpétue et s'aggrave chaque jour au nez et à la barbe de nos gouvernants, de notre conseil municipal, il est clair qu'une des trois solutions suivantes s'impose impérieusement.

1° Dire au clergé de ces églises : vous vous faites de grosses rentes avec nos immeubles; nous supprimons purement et simplement tous vos traitements, et l'on sait si les prêtres sont nombreux dans ces grandes églises.

2° Rentrer tout simplement dans la jouissance de ces immeubles, car c'est plus que le droit, c'est le devoir de l'Etat ou de la Ville.

3° Abattre toutes ces maisons et faire de jolis jardinets autour des églises pour les enfants du quartier; ça donnera de l'air, ça sera sain et, en même temps, ça mettra en valeur ces églises qui sont de fort beaux monuments de notre art national; de plus, ça ne coûtera pas un sou d'expropriation, puisque ce sont des propriétés nationales.

Encore une fois, que l'on prenne une de ces trois déterminations, mais qu'on la prenne vite, car il y va de la justice et de la moralité publiques, indignement outragées par ces intolérables usurpations.

Du reste il y a là, de la part du clergé, tout un

plan d'absorption et de reconstitution des fiefs féodaux et monacaux poursuivi avec acharnement depuis le commencement du siècle et qui est un véritable danger pour la France entière, car il est certain que ces mêmes abus se retrouvent partout.

Longtemps ces MM., comme disait mon aimable correspondant de tout à l'heure, ont marché sournoisement, clandestinement; aujourd'hui ils se croient les plus forts, grâce à notre inconcevable faiblesse, et ils jettent hardiment le masque.

De même qu'il y a le syndicat des beurres paroissiaux en Bretagne, qui expédie chaque jour, à Paris et ailleurs, les centaines de milliers de kilogrammes de beurre que les recteurs extorquent à la crédulité et à la peur des malheureux paysans bretons, abrutis par un fanatisme archi-séculaire, et constitue ainsi à ces mêmes recteurs de jolies rentes.

De même les *propriétaires chrétiens* se réunissent en société, en syndicat, en congrès, que sais-je encore, sous la présidence de Mgr Turinaz, évêque de Nancy, le dépositaire, avec Mgr Pagès, des 1,500,000 francs pour le monument de Jeanne d'Arc et, naturellement, le curé de Saint-Roch brille au bureau, parmi les gros propriétaires.

On parle là « des droits et des devoirs de la

propriété d'après les enseignements de l'encyclique *Rerum novarum.* »

C'est simplement un défi jeté à la face de la société civile moderne et c'est un gros danger pour nous.

*
* *

Le 13 Vendémiaire, an IV, Bonaparte braqua brutalement deux pièces de canon contre les marches de Saint-Roch pour foudroyer les sections de Paris, au nom de la Convention, et les sculptures ont été en partie ravagées par la mitraille. Ces mœurs sauvages ne sont plus de notre temps, mais il faut remplacer le canon par une formidable poussée de l'opinion publique pour chasser ces rats d'église de tous les immeubles qui doivent revenir à leur seul et légitime propriétaire : la nation.

Je finirai par le même raisonnement que j'ai déjà eu l'occasion de formuler, en parlant de Saint-Eustache : que l'on demande ainsi aux curés, églises ou fabriques de France, les loyers qu'ils ont *subtilisés* si adroitement au pays depuis 1801, et l'on verra, en faisant le compte, que ces braves gens doivent au pays plusieurs milliards de ce chef seul.

Qu'on les leur laisse, mais au moins, qu'on se décide à prononcer la séparation des Eglises et de l'Etat, si nous ne voulons pas nous voir arra-

cher petit à petit jusqu'à notre dernière chemise par ces hommes aussi âpres au gain qu'onctueux et tenaces.

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

OU LE CALEMBOUR EN PIERRE

MINUTIEUSE DESCRIPTION — L'ARCHE DE NOÉ — COMMENT ON TROUVAIT LE MOYEN DE S'IMMORTALISER AU MOYEN-AGE.

Un brave confrère, mort aveugle et jeune encore, bien oublié aujourd'hui, quoiqu'il ait inauguré le reportage en grand au *Figaro,* Gaston Vassy, était très fier d'avoir inventé le calembour par gestes ; eh bien, longtemps avant lui, le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, âpre au gain, comme tous les gens d'église, avait inventé le calembour en pierre pour s'en faire de fortes rentes : j'expliquerai tout à l'heure pourquoi et comment, et c'est ce qui excuse le sous-titre de cette chronique, qui ressemble ainsi à un mélodrame de 1830.

Aussi bien, suivant ma promesse, je ne veux rappeler ici que le côté cocasse et grotesque de l'église et l'on sait que la chose est ordinairement assez facile à trouver dans ces édifices.

On affirme que l'église remonte à Childebert Ier ou à Chilpéric Ier ; je n'y vois point d'inconvénient, mais comme elle a été rebâtie plusieurs fois depuis ces époques, aussi lointaines que peu

historiques, elle ressemble singulièrement au couteau de Jeannot.

Ainsi, elle possédait un jubé, œuvre incomparable et unique au monde, de Pierre Lescot et de Jean Goujon ; aussi, en 1744, les prêtres du temps s'empressèrent-ils de le faire démolir, sous prétexte qu'on ne les voyait pas officier, puis ils firent disparaître l'admirable architecture des piliers pour la remplacer par des poteaux lourds, de manière à effacer la *barbarie gothique*.

On ne saura jamais ce que l'armée et le clergé — ces vandales — ont ainsi détruit de chefs-d'œuvre en France, par fanatisme ou par ignorance.

C'est là un sujet lamentable sur lequel les artistes gémiront éternellement et sur lequel je ne veux pas m'attarder.

Je ne veux point davantage donner la longue nomenclature des personnages célèbres qui ont été enterrés dans l'église, ni donner la liste des fêtes religieuses auxquelles les rois assistaient en qualité de paroissiens — de sinistres paroissiens pour la plupart — ni faire l'inventaire des richesses artistiques de l'église et qu'on laisse tomber en ruine d'ailleurs, comme les fresques du porche, ni énumérer les massacres qui ont eu lieu sur le parvis.

Cela m'entraînerait beaucoup trop loin et d'ail-

leurs, au cours de ce volume, je compte m'arrêter un instant aux massacres, pensant qu'il y a là un enseignement salutaire pour le peuple et qu'il convient de ne pas l'oublier.

Aujourd'hui, restons dans le domaine du calembour, c'est plus amusant.

*
* *

Dans sa *description archéologique des monuments de Paris*, M. de Guilhermy donne une description très frappante de la décoration extérieure de Saint-Germain-l'Auxerrois et, chose singulière chez un esprit aussi érudit, il ne conclut pas.

A-t-il été retenu par des scrupules de conscience, pour ne pas avoir à donner la *clef*, l'explication d'un petit commerce, aussi lucratif que malpropre, c'est probable.

En tout cas, voici le passage de M. de Guilhermy; j'y ajouterai les explications historiques qu'il comporte et je laisserai au lecteur le soin de conclure sur des faits qui, pour menus qu'ils paraissent à longue distance, n'en jettent pas moins un jour singulier sur cette sinistre période de notre histoire — fermée depuis cent ans à peine.

Donc, voici, le passage :

« A l'extérieur, la nef et ses accessoires sont décorés, suivant le goût du XV^e^ siècle, d'une

quantité de balustrades à jour, pignons, gargouilles, consoles historiées, corniches feuillagées et peuplées de petites bêtes : grandes fenêtres à meneaux avec tympans à compartiments multipliés ; des arcs-boutants contrebutent la maîtresse voûte. Ses contreforts se terminent par des clochetons, auxquels se tiennent suspendus des animaux de toute sorte, oiseaux fantastiques, griffons, singes, loups, chiens de plusieurs variétés, ours muselés et bien d'autres. Aux gargouilles, des montreurs de bêtes annoncent leur spectacle en frappant avec une baguette sur un écriteau et font exécuter des tours à un singe ; un sauvage, armé d'une massue et tout grimaçant sort de la gueule d'un hippopotame ; des monstres s'agitent en mille contorsions ; un homme porte un lion sur ses épaules ; un autre un singe coiffé d'un capuchon. Les consoles représentent, entre autres sujets singuliers, un mendiant accompagné de son chien, des hommes et des animaux qui se battent, un fou dans une position équivoque, une truie qui allaite sa nombreuse famille, la boule du monde rongée par des rats qui se frayent une sortie pour s'échapper à travers les crevasses, tandis qu'un chat les guette au passage. Les rats, ce sont les méchants qui dévastent la terre ; le chat, c'est le démon qui les attend. »

*
* *

Eh bien, n'en déplaise à la timide explication de la fin, M. de Guilhermy s'est trompé du tout au tout et nous nous trouvons tout uniment en face d'une série de calembours figés dans la pierre et qui auraient fait la joie de ce pauvre Gaston Vassy.

Ces singes, ces ours, ces hippopotames, ces loups, ces chiens, ces griffons, cette bonne truie, image de l'amour maternel, représentent des noms d'hommes enterrés primitivement dans l'église, et je demande un moderne Champollion pour retrouver, à l'aide de cet arche de Noë, les noms de tous les bons bourgeois, je ne dirai pas du premier arrondissement, mais du bourg qui entourait alors Saint-Germain-l'Auxerrois qui, dans leur stupide orgueil et pour suivre la mode du temps, dépensaient des sommes folles pour construire des chapelles luxueuses autour de l'église, avec des armes parlantes, quoiqu'en pierre.

La vanité du bourgeois était satisfaite, les prêtres mettaient la *bonne galette* dans leur poche et tout le monde était content.

Je ne voudrais pas fatiguer mes lecteurs par une série d'exemples trop longue, et puis je veux leur laisser le plaisir de résoudre ces rébus ; mais en voici un qui est bien amusant : allez examiner la corniche qui court tout autour du

chevet, c'est-à-dire de la chapelle du fond de Saint-Germain-l'Auxerrois et qui donne sur la rue de l'Arbre-Sec. Vous distinguerez très nettement plusieurs carpes coupées en morceaux. Chaque morceau, la tête, la queue, le corps, alterne avec une rosace et court en bordure au-dessous de la galerie qui couronne la chapelle.

C'est insensé, direz-vous, et c'est cependant bien simple : un bon bourgeois du bourg, très riche, très religieux, très idiot et pas mal poseur, a fait construire à l'abside une chapelle avec ses armes parlantes, soit des tronçons de carpe, parce qu'il s'appelait lui-même Tronçon !

Commencez-vous à comprendre? Ce n'est pas plus malin que cela, et quelle source de revenus immenses pour ces bons prêtres qui savaient exploiter la vanité humaine dans les grands prix.

La famille Cochonnet était immortalisée par une truie avec ses petits, les honorables Terrier passaient à la postérité avec quelques chiens habilement sculptés.

Ça n'était pas plus compliqué.

J'avoue que cette façon d'appliquer le calembour à la mort, inventée par l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, m'a plongé dans une douce gaîté; ils étaient parfois facétieux, ces frocards, surtout lorsque cela amenait de beaux écus de France dans leur escarcelle.

Dans le chapitre suivant, abrités sous le porche, nous verrons l'émeute, nous écouterons le crépitement de la fusillade à travers les siècles, nous entendrons le râle des mourants, la gorge serrée d'épouvante ; ce sera moins gai et les calembours de Saint-Germain-l'Auxerrois, pendant cette longue, lugubre et sinistre période du Moyen-Age, nous feront l'effet du sel qui permet de supporter les aliments les plus répugnants.

LE PARVIS
SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS

LA PLACE SANGLANTE — L'ASSASSINAT DE L'AMIRAL DE COLIGNY — LA SAINT-BARTHÉLEMY — CHARLES IX LE LACHE — RÔLE ODIEUX DU CLERGÉ — VIVE LA LIBERTÉ !

Depuis mon dernier article sur les chapelles et bas-côtés de l'église qui servaient autrefois de charniers aux braves gens du quartier, on a bien voulu me faire remarquer que je devrais parler de la mairie du Louvre ou du premier arrondissement, qui en est la suite naturelle et qui paraît former le complément indispensable de la place.

A quoi bon? quand j'aurai dit qu'en 1860 M. Ballu a élevé une tour ou un campanile entre la mairie et l'église et que la mairie a été construite sur les dessins de M. Hittorff, j'aurai sans doute rendu hommage à des hommes de valeur, qui ont bien *travaillé* pour *régulariser* la place du Louvre, parce que l'on voulait de l'*harmonie quand même*.

— J'emploie à dessein les mots mêmes et les formules officielles qui couraient les journaux de l'époque — mais je crois fermement que je n'aurai rendu aucun service à l'art, qui me paraît assez étranger à l'affaire.

C'est comme si à propos d'art gothique, je tombais en extase devant la superbe gare en brique rouge que les gens de Bruges me faisaient admirer dernièrement; mais oui, c'est gentil, c'est propre, c'est coquet et c'est ingénieux, mais encore une fois, l'art n'y est pour rien ou pour fort peu de chose, si vous voulez.

*
* *

J'aime mieux m'en tenir aux souvenirs lugubres de cette place de Saint-Germain-l'Auxerrois qui a vu tant de crimes horribles et tant d'émeutes, de révolutions, saintes entre toutes.

A cela, rien d'extraordinaire, le clergé n'était-il pas là, sous son porche, pour armer le bras des assassins, pour provoquer les massacres, pour souffler l'émeute, en poussant le peuple à bout, en excitant la royauté et la noblesse contre lui?

Certes, si la responsabilité des révolutions doit remonter à quelqu'un, sur cette place tant de fois historique depuis des siècles, c'est au clergé et aux classes privilégiées qui ont toujours été les agents provocateurs des sentiments et des aspirations les plus légitimes du peuple de Paris.

A ce propos, je trouve dans Larousse un résumé très saisissant de ces événements dramatiques.

Eh oui, dans Larousse, tout uniment, qui aura,

comme Maurice Lachâtre, l'éternel honneur d'avoir eu le courage de faire, dans ces dernières trente années, un dictionnaire vraiment républicain et par dessus tout vraiment juste, intègre et épris de la vérité historique :

« Des événements remarquables eurent pour théâtre l'église ou le cloître de Saint-Germain-l'Auxerrois. Ce fut dans le cloître qu'Etienne Marcel, prévôt des marchands, pendant la captivité du roi Jean, s'éleva hautement contre la mise en circulation des monnaies de titres faux, fabriquées par ordre du dauphin. C'est dans une maison du cloître que l'infâme Mauravert s'embusqua pour assassiner l'amiral Coligny. Ce fut une cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, et non pas, comme on l'a dit, le tocsin du Palais de Justice qui, le 24 août 1572, donna le signal de la Saint-Barthélemy. Le 25 avril 1617, le peuple enfonça les portes de l'église et déterra le corps de Concino Concini, maréchal d'Ancre, assassiné la veille, sur le pont dormant du Louvre, par Vitry, capitaine des gardes. Deux cents ans plus tard, en février 1831, une autre émeute se rua sur la vieille paroisse royale et la saccagea complètement; le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois, connu par ses opinions légitimistes, avait célébré un service funèbre en commémoration de la mort du duc de Berry. Les restaurations accomplies

depuis cette époque n'ont pu effacer la trace de cette échauffourée, connue sous le nom de *sac de Saint-Germain-l'Auxerrois.* »

Je ne voudrais pas reprendre un à un tous les événements qui sont plus que l'histoire du premier arrondissement, qui débordent Paris et qui intéressent la France entière; cependant il me semble qu'il est bon de citer encore quelques lignes de ce brave Larousse à propos des incidents de la Saint-Barthélemy, qui se rapportent plus particulièrement à la place Saint-Germain-l'Auxerrois, beaucoup plus petite autrefois, et aux rues étroites qui existaient entre elle et le Louvre.

Aussi bien, il est impossible de trouver une plus noble figure que celle de cet amiral de France, Gaspard de Coligny. Attiré à Paris, il rentre à la cour — il était las d'ailleurs des discordes intestines — « J'aime mieux mourir, disait-il, et être traîné dans les rues de Paris que de recommencer la guerre civile. »

Admirables paroles qui ne devaient pas être comprises par un roi fanatique et lâche. « Le 22 août 1572, en sortant du Louvre et en retournant chez lui, rue de Béthisy (à l'endroit même de la place Saint-Germain-l'Auxerrois), il est atteint par un coup d'arquebuse qui lui perce le bras gauche et lui enlève l'index de la main droite.

L'assassin était un homme des Guise, nommé Mauravert, qui put s'échapper.

Charles IX feignit ou ressentit réellement une vive indignation de cette odieuse tentative. Il vint avec sa mère visiter l'amiral et l'assurer de son amitié. Deux jours plus tard, dans la nuit du 24 août, le magnanime capitaine, qui avait refusé de céder aux craintes de ses amis, en s'éloignant de Paris, tombait victime du massacre de la Saint-Barthélemy. Des meurtriers, conduits par le duc de Guise, enfoncèrent la porte de son hôtel, et l'un d'eux, l'Allemand Besme, le frappa dans sa chambre. Son cadavre fut jeté par la fenêtre, traîné par les rues et pendu au gibet de Montfaucon où Charles IX alla l'insulter. »

En vérité, on reste stupéfait devant tant de férocité, jointe à tant d'hypocrisie, de la part de ce monstre qui portait la couronne de France sur la tête.

* * *

Comme on le fait remarquer plus haut, c'est bien le tocsin de Saint-Germain-l'Auxerrois qui donna le signal des épouvantables massacres de la nuit de la Saint-Barthélemy, sur l'ordre de ses prêtres, douces brebis du Seigneur, ministres d'une religion de paix, ce qui ne les empêchait pas de se plonger dans le sang de leurs frères avec une volupté sans seconde; oh! les braves

gens, et comme on comprend bien que les réactionnaires d'aujourd'hui regrettent ces époques bénies !

On comptait, dans cette nuit mémorable, sur la petite place et aux abords du Louvre, plus de *trois cents cadavres*, ce qui n'empêchait pas, au matin, les gens du roi et les âmes bien pensantes d'avoir encore soif du sang des mécréants; ces aimables créatures pensaient que la leçon n'était pas suffisamment sérieuse.

* * *

258 ans plus tard, en 1830, pendant les trois glorieuses, la fusillade couche de nouveau sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois les citoyens qui ont commis le crime impardonnable de vouloir échapper aux griffes des Bourbons.

On enterra les morts devant la colonnade du Louvre, à la place du jardin actuel, jusqu'au moment où on les porta sous la colonne de Juillet, sur la place de la Bastille.

« Paris était sanglant et libre : pour ses frères
Le peuple improvisait des couches funéraires,
On respirait partout une odeur d'abattoir,
Parfum que la victoire évapore le soir.
Le vieux Louvre baignait ses pieds dans le carnage;
La tour de l'Auxerrois, cloître du Moyen-Age,
Où Charles IX venait oublier ses remords,
Sur ce tableau de deuil versait le glas des morts,
Chose étonnante à voir ! à Paris ! à cette heure

Où tout pavé frémit sous le choc qui l'effleure,
Rien, rien, ni bruit d'essieux, ni fracas de chevaux ;
Séulement on voyait courir vers les caveaux,
Le char du boulanger qui faisait sa tournée,
Apportait à la mort son horrible fournée. »

Comme ces beaux vers de Barthélemy donnent encore la sensation de la chose vécue, après plus de 60 ans !

* * *

Après ces sanglantes journées où tout un peuple s'était levé dans un élan sublime — il devait être bien trompé ensuite, et je dirai comment, en parlant de l'oratoire du Louvre — après la fuite honteuse du roi à Holy-Rood, au fond de l'Ecosse, on pouvait espérer que Paris allait enfin respirer et qu'on aurait au moins la pudeur de le laisser pleurer ses morts.

Allons donc, c'était compter sans le clergé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui provoqua une nouvelle bagarre sur la place en 1831, en célébrant avec éclat un service funèbre à la mémoire du duc de Berry.

* * *

Aujourd'hui encore, je ne passe pas sans émotion sur cette place, où mes yeux cherchent la trace du sang des nôtres.

O peuple de Paris, héros obscur, sublime enfant, pendant des siècles, pour échapper au fanatisme, à la domination des prêtres ou des

nobles, tu as arrosé de ton sang généreux le sol de cette vieille place de Saint-Germain-l'Auxerrois, ne le regrette pas, car c'est grâce à lui qu'a germé entre les pavés cette fleur auguste : LA LIBERTÉ !

L'ÉGLISE SAINT-LEU
ET SAINT-GILLES

UNE SAINTE DESSÉCHÉE — LE TABLEAU DU SOLDAT MARTYR — DISPARITION DU DIT TABLEAU — ET LE CONCORDAT, M. LE CURÉ?

J'ai promis dans un précédent chapitre, à propos de ses tours avec clochers, de revenir sur l'église Saint-Leu ou plutôt Saint-Loup, en mémoire de l'archevêque patriote de Sens, j'y reviens. Je ne veux pas faire ici un historique que tout le monde peut retrouver dans les ouvrages *ad hoc*, mais raconter simplement les particularités curieuses qui méritent de retenir les Parisiens, amoureux du passé.

Saint-Loup est mort en 623 et l'église a été construite en 1235 sur la rue Saint-Denis ; en voilà assez pour l'édification de mes lecteurs.

On retrouve encore des œuvres d'art ou des souvenirs bien intéressants dans cette vieille église, entre autres dans le bas côté de droite, presqu'à la hauteur du maître-autel, trois petits panneaux en-stuc, imitant le vieux marbre blanc, recouverts d'un grillage protecteur et en parfait état de conservation, sauf la partie supérieure de l'un d'eux.

Ils datent du XIV^e^ siècle, ont naturellement la

naïveté de cette époque, sans manquer de modelé cependant, et représentent le baiser de Judas, la cène et la flagellation.

Toujours du même côté, mais dans une petite chapelle en entrant, après le baptistère, on remarque sur un socle, une très vieille statue en marbre blanc, devenue tout à la fois rouge, foncée et sombre sous les baisers du temps ; elle peut mesurer de 1 m. 10 à 1 m. 20 centimètres de hauteur ; elle a été retrouvée il n'y a pas très longtemps dans les caves de l'église et elle est intacte, sauf un pauvre pied de plâtre qu'on lui a remis tant bien que mal ; j'oubliais de dire qu'elle représente Sainte-Anne et la Vierge enfant, et que c'est en somme d'un travail bien curieux pour le temps.

Assez haut accroché dans le chœur, un tableau de Philippe de Champaigne, dont la fabrique a refusé 50.000 francs, d'une bonne facture, mais sans plus ; il représente saint François de Sales sur son lit de mort.

Plus haut encore, au-dessus du maître-autel, dans un vieux reliquaire, se trouve le tronc tout entier de sainte Hélène, renfermé dans sa robe de soie. Ce pauvre tronc, si j'en crois le sacristain, ne possède plus, depuis longtemps, d'appas enchanteurs, ce que j'imagine sans peine ; quelle drôle d'idée de carabin de l'exhiber là, plutôt que

de l'avoir laissé dormir tranquillement dans son tombeau. Mais voilà, le commerce des reliques rapporte toujours des gros sous et il faut que la maison, pour être bien achalandée, renferme plus de vieilles carcasses de saints et saintes que l'église du coin du quai !

Je ne sais pourquoi beaucoup d'historiographes ont substitué le nom de sainte Geneviève à celui de la mère du grand Constantin.

***

Mais tout cela n'est rien à côté du fameux tableau de la Vierge que l'on y voyait encore il y a quelque temps, affirment les vieux du quartier, et que... l'on n'y voit plus.

A ce propos, Larousse, dans son édition de 1873, dit formellement :

« On y voit encore, dans la première chapelle méridionale, un tableau daté de 1772, représentant le crime, la condamnation et le supplice d'un soldat, qui fut brûlé en 1415, pour avoir frappé de son couteau une image de la Vierge placée au coin de la rue aux Ours, près de l'église Saint-Leu. L'image aurait, suivant la tradition, versé du sang en abondance. Pour conserver la mémoire de ce prétendu miracle, on célébrait encore une fête annuelle dans les derniers temps qui ont précédé la Révolution ».

Naturellement, cela servait de prétexte aux scènes scandaleuses et aux plus ignobles saturnales, toujours au nom de notre très sainte mère l'église, mise en coupe réglée par une bande de polissons malins et peu scrupuleux.

D'autres chroniqueurs donnent la date de 1418 au lieu de 1415 et ces deux dates se trouvaient démenties elles-mêmes par l'inscription que l'on voyait au-dessous du tableau et qui était ainsi libellée :

« Cette image a été faite en 1772, en l'honneur du signalé miracle arrivé à Paris, rue aux Ours, paroisse Saint-Leu-Saint-Gilles, le 3 juillet 1428, en mémoire de quoi les bourgeois de ladite rue, tous les ans, à pareil jour, brûlent l'effigie du malfaiteur qui, malheureusement, frappa l'image de la sainte Vierge, de laquelle sortit du sang, et fut puni par arrêt de la Cour du parlement, comme il est représenté ci-dessus. »

Ce fameux tableau représentait une vierge encadrée de cinq médaillons. Chacun des cinq médaillons rappelait une des scènes de cette histoire de la rue aux Ours et on pouvait voir comment un soldat ivre, après avoir perdu au jeu, avait, dans un mouvement de colère, frappé de son épée une *image* ou une *statue* de la Vierge — la tradition n'est point fixée à cet égard — et comment le sang en sortit.

*
* *

Lorsqu'on interroge le personnel de l'église sur la singulière disparition de ce tableau, qui était là comme un témoin et un remords éternel de l'assassinat d'un pauvre diable, accompli grâce à la connivence d'un parlement fanatique et idiot, on vous répond d'un air fort embarrassé qui donne à penser que ces gens en savent plus long qu'ils ne veulent en dire.

La leçon est faite d'avance :

— Vous cherchez le tableau de la Vierge miraculeuse, monsieur ?

— Parfaitement.

— Ah, voilà, tout le fond de l'église et la chapelle de la Vierge ont été démolies vers 1860, lors de la percée du boulevard de Sébastopol, l'église a donc été raccourcie de beaucoup ; on a rebâti la chapelle de la Vierge, le presbytère et des dépendances sur le côté droit, entre l'église et la rue de la Grande-Truanderie ; or, il est probable que le tableau était à cette époque dans la chapelle de la Vierge ; il aura été transporté dans un musée de l'Etat.

D'ailleurs, il est impossible de vous donner d'autres renseignements, tous les prêtres de ce temps-là sont morts aujourd'hui.

Eh bien, cette belle tirade est absolument controuvée : 1° Parce que le célèbre tableau n'était

pas dans la chapelle de la Vierge, qui était derrière le chœur, au fond de l'église, mais bien dans la *première chapelle méridionale*, en entrant.

2° Parce que beaucoup de témoins se souviennent de l'avoir encore vu longtemps après 1860 et qu'enfin Larousse affirme qu'il s'y trouvait encore en 1873.

Si le conseil de fabrique a fait disparaître le tableau qui rappelait un acte de fanatisme lâche et odieux et un assassinat juridique, par un dernier reste de pudeur, c'est fort bien, mais nous avons le droit de savoir où est le tableau ; il s'agit là d'une œuvre historique. En vertu du concordat, on n'a pas le droit d'enlever ainsi des églises des œuvres qui sont des propriétés nationales ; nous voulons donc savoir, et tout le monde veut savoir dans le quartier, ce qu'est devenu le fameux tableau relatant l'histoire de la rue aux Ours.

Qu'on nous le dise ou qu'on nous rende le tableau à sa place accoutumée. C'est une satisfaction à laquelle nous avons droit.

*
* *

Lorsqu'il y a quelques années on a fait des fouilles, pour établir un calorifère dans les sous-sol de l'église, on a mis à nu des tombereaux

d'ossements — il y avait même un squelette intact — que l'on a portés aux catacombes ; du reste, tout le cœur de Paris, à commencer par le Charnier des Innocents et par les couvents qui couvraient alors cette partie de la capitale, n'était pour ainsi dire qu'un vaste cimetière.

C'est dans l'église Saint-Leu, d'ailleurs, que Marie Deslandes, la femme du président Chrétien Lamoignon, fut enterrée en secret par les pauvres de la paroisse, qui ne voulaient pas que le corps de celle qu'ils appelaient leur bienfaitrice, fût inhumé dans l'église des Récollets.

Un bas-relief du tombeau de la bonne dame représente cet étrange enlèvement.

Drôle d'époque, tout de même, où le clergé, la magistrature et toutes les classes dirigeantes étaient parvenus, suivant leur désir, à abrutir complètement le pauvre peuple et à lui faire accomplir chaque jour des crimes horribles : telle la mort de ce pauvre soldat de la rue aux Ours, brûlé vif, à la grande joie d'une populace, ivre de fanatisme, d'ignorance, de superstition et de misère. C'était le moyen justement de leur faire oublier leur misère, à tous ces manants, que ces spectacles de haut goût, renouvelés des époques les plus sanguinaires de l'Empire romain...

En attendant, M. le curé de l'église Saint-Leu (ou Saint-Loup) et Saint-Gilles, rendez-nous le

tableau de la vierge, soi-disant miraculeuse, relatant l'histoire du soldat martyr.

Nous y tenons absolument, et il faut nous répondre.

L'ORATOIRE DU LOUVRE

LES ORATORIENS — UN RÈGNE NÉFASTE — LA FRANCE VENDUE A L'ANGLETERRE — LES SCANDALES DE L'ENTOURAGE DE LOUIS-PHILIPPE SCHIAPPINI.

C'est au numéro 157 de la rue Saint-Honoré, au coin de la rue de l'Oratoire, que l'on trouve le temple calviniste qui porte actuellement ce nom.

Il le doit à une ancienne église, bâtie par le cardinal de Bérulle, pour la congrégation des Oratoriens.

On avait vu sur le même emplacement l'hôtel du Bouchage, tour à tour à la duchesse de Montpensier et à la belle Gabrielle d'Estrées.

L'église actuelle, commencée le 22 septembre 1621, fut terminée en 1630; toutefois la façade de la rue Saint-Honoré ne fut achevée qu'en 1645, pour être reconstruite en 1774.

Les architectes — ils s'étaient mis trois pour faire ce monument beau, mais triste — étaient Metezeau, Lemercier et Caquier.

Il n'a guère changé depuis et malgré l'admiration de commande pour le plan parfaitement elliptique de son chevet et pour la pureté des lignes de son ordre corinthien, je le trouve parfaitement triste, surtout depuis que l'on a eu la pensée

sauvage, sous Louis-Philippe, de *murer* une partie des tribunes, assez élégantes, qui régnaient tout autour, à la hauteur du premier, au-dessus des colonnades.

Du temps de ses premiers locataires, les Oratoriens, cette église était célèbre, ces braves pères n'étaient pas toujours très évangéliques, ils étaient frondeurs en diable, mais enfin il y avait parmi eux des hommes de valeur, tels que Mascaron, Massillon, Malebranche, Thomassin, qui avaient du moins le mérite d'être les ennemis acharnés des Jésuites.

Disparu à la Révolution en 1792, l'ordre fut reconstitué en 1852, on ne sait trop pourquoi, par une poignée de religieux fantaisistes.

On se souvient encore du bruit que l'un d'eux, mort en 1872, membre de l'Académie française, le père Gratry, fit vers la fin de l'Empire, en tapant avec entrain, fougue et bonne humeur, sur l'infaillibilité du Pape qu'une réunion de vieux bonzes discutaient à Rome, sans rigoler. J'ajouterai que les Oratoriens — seconde manière — ont transporté leurs pénates à Montmartre.

*
* *

Cette église avait été cédée à titre provisoire, sous Napoléon I^er^, au culte protestant, en 1811, et

ce n'est qu'en 1844, sous Louis-Philippe — naturellement — qu'elle a été cédée à titre définitif.

Aujourd'hui, le culte calviniste y est établi solidement; en face, rue de l'Oratoire, il possède un consistoire fort luxueux, où réside le grand prêtre ou président du temple. L'église est toujours la même, sauf le fond, où l'on a supprimé l'autel et où l'on a fait, en élevant un mur, une fort jolie sacristie avec, au milieu, une grande table recouverte d'un tapis vert pour les mariages huppés de la colonie anglaise de Paris.

Aussi bien, puisque j'arrive au règne de Louis-Philippe, il faut que j'en dise un mot, puisque c'est surtout sous ce règne que l'oratoire du Louvre a brillé de tout son éclat.

On peut trouver dans la longue période de l'histoire de France des règnes plus mouvementés, plus dramatiques, on ne saurait en recontrer un seul aussi *canaille*, hypocrite et plat que celui de Louis-Philippe, ce lourdaud qui n'était qu'un vulgaire Schiappini, fils d'un geôlier italien; rien n'est extraordinaire comme de voir la France — ce grand pays — gouvernée pendant 18 ans, de 1830 à 1848, par un vulgaire aventurier étranger.

On sait que les rois et les empereurs ont toujours de grandes pensées : les deux grandes pensées du règne de Philippe Schiappini furent d'abord l'*Embastillement* de Paris, c'est-à-dire la

construction de fortifications inutiles et ruineuses, de manière à pouvoir faire à volonté les petits complots, les émeutes, les bombes, etc., de manière à mitrailler le peuple sans merci; au fond, Louis-Philippe, avec tous ses faux complots, fut bien véritablement le père et le professeur de tous les anarchistes à venir.

La seconde grande pensée du règne fut l'*entente cordiale* avec l'Angleterre. « Sous le règne de Louis-Philippe, disent les historiens du temps, l'oratoire du Louvre vit la foule du beau monde envahir ses portes pour assister à la célébration du culte et entendre les ministres qui y faisaient leurs prédications; c'est qu'alors ce temple avait un haut et puissant patronage qui s'appelait Mme la duchesse d'Orléans, dont la présence amenait chaque dimanche la fine fleur de l'aristocratie protestante au temple de la rue Saint-Honoré. »

Cette duchesse d'Orléans était une princesse Hélène de Mecklembourg, et par conséquent une protestante allemande, toute dévouée à l'Allemagne et à l'Angleterre... il est vrai qu'aujourd'hui une de ses brus, la comtesse de Paris, est une fanatique catholique et l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Toujours est-il que c'est sous son couvert, à l'Oratoire, entre deux oremus, que la duchesse

d'Orléans poussait la France dans la voie de toutes les infamies et de toutes les trahisons qui devaient la ruiner et la déshonorer, en la livrant, pieds et poings liés à l'Angleterre ; les larmes aux yeux, en invoquant la divine Providence, elle travaillait pour l'*entente cordiale* et son beau-père, le bon roi Philippe Schiappini Ier, abandonnait les îles Marquises, les îles de la Société et presque tout notre domaine océanien à l'Angleterre; on couvrait d'or Pritchard, on admettait le droit de visite à propos de la répression de la traite que seule l'Angleterre continuait à faire avec cynisme; puis les affaires de Syrie et des chrétiens du Mont-Liban mettaient le comble à la honte de la France; Louis-Philippe s'en moquait; il vendait tout le chasselas des parcs de Fontainebleau et de Versailles à la reine d'Angleterre et il trouvait excellent le métier de jardinier.

Mais, l'avarice reprenant le dessus, après avoir livré nos possessions et humilié la France, il envoya promener l'Angleterre d'un cœur léger, lors des *mariages espagnols*.

Les scandales épouvantables de Teste, de Cubière, de Choiseul-Praslin, de Palaprat, du prince de Polignac, etc., etc., brochant sur le tout, les patriotes attérés pleuraient sur les *trois glorieuses*, à l'ombre des cachots, car l'homme de 1830 s'était jeté à corps perdu dans la réaction, n'appelant

autour de lui que des *carlistes*, comme l'on disait alors.

Hélas! ce n'est là qu'une partie du bilan navrant de cette époque de deuil et de désespoir national : mais il était bon de rappeler que sous le couvert de Mme la duchesse d'Orléans, entre deux hoquets cagots, l'oratoire du Louvre fut tous les dimanches, pendant ce règne trop long, l'officine où se tramèrent tous les complots, toutes les trahisons, toutes les ventes interlopes, tous les marchés honteux, tous les trafics inavouables qui livrèrent la patrie impuissante et meurtrie aux griffes des léopards.

* * *

Aujourd'hui, derrière les arcades de la rue de Rivoli, au chevet du temple, un marbre blanc : dans un superbe mouvement d'abnégation, de patriotisme et de vertu, le grand amiral Gaspard de Coligny se dresse comme la vivante image de la patrie, *protestant* contre tous les fanatismes.

Deux belles figures de femmes sont à ses pieds; ce monument est simple, il est grand, il arrête le passant ému et troublé.

Que tous les fanatiques de toute confession le contemplent avec respect et qu'ils n'oublient pas que, si le grand amiral revenait sur la terre, il jetterait l'anathème à ce règne néfaste de Louis-

Philippe, à tous ceux qui commettent le crime monstrueux de ne pas voir au dessus de leurs passions religieuses, de leur fanatisme, une figure plus grande, plus haute, plus douce, plus sacrée : la PATRIE !

LE COUVENT DE L'ASSOMPTION

UN VIEUX PARISIEN — DÉBAUCHES DES RELIGIEUSES — LE MINISTÈRE DES COLONIES — UN SOUVENIR DE LA COMMUNE.

En ce temps-là, vers la fin du XIII^e^ siècle, alors que Paris était déjà la grand'ville de par le monde, mais n'était qu'un village comparé au Paris contemporain, un bon bourgeois de la dite ville, Etienne Haudry, était parti en pélerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

Au bout de longues années, sa femme, le croyant mort, en mémoire de lui, installa dans leur demeure de la rue de la Mortellerie un asile pour les veuves pauvres.

Cependant il revint un jour, et trouvant très *honeste et agréable à Dieu* la fondation de son épouse, il y consacra sa fortune et, en 1306, le roi permit à Etienne Haudry de construire une chapelle près de la Grève.

En 1386, nous voyons que l'établissement pieux renfermait 32 veuves que l'on appelait dans Paris *les bonnes femmes*.

Certains historiens affirment que cet Etienne Haudry était le secrétaire de Saint-Louis. Ce doit être une erreur, car ce dernier était mort en vue de Tunis en 1270; en admettant qu'Haudry fut

allé à Compostelle après, il eut été bien vieux en 1306. Ce devait donc être tout simplement un bourgeois de la bonne ville de Paris, comme d'autres le prétendent.

A sa mort l'œuvre subsista; le couvent des Haudriettes était fondé. Ce prologue nécessaire étant fini, je laisse les *bonnes femmes* pleurer tranquillement pendant 300 ans leurs époux, pour arriver au commencement du XVII[e] siècle.

* * *

Les fameuses Haudriettes, qui étaient à leur origine chargées, comme nous venons de le voir, de servir un hôpital de pauvres femmes veuves, s'étaient emparé du bien des pauvres, vivaient oisives, et étaient célèbres par leurs débordements et leurs débauches, ce qui d'ailleurs était la règle commune de tous les couvents.

Le cardinal de La Rochefoucauld, que la possession de Marthe Brossier, prétendue possédée du diable, avait couvert de ridicule, transféra les Haudriettes dans un hôtel qu'il possédait au faubourg Saint-Honoré, qu'il avait vendu aux Jésuites en 1605 et que ceux-ci revendirent aux religieuses Haudriettes le 3 février 1623.

Le nouveau monastère prit le nom d'Assomption; la chapelle étant insuffisante, les nouvelles propriétaires achetèrent l hôtel d'un sieur Des-

noyers et firent construire, en 1670, leur église qui fut terminée en 1676.

Construite sur les dessins d'Errard, peintre du roi, elle représente une tour couverte d'un vaste dôme de 62 pieds de diamètre.

Suivant l'heureuse expression de M. Legrand, dans sa *Description de Paris et de ses édifices*, « l'intérieur a l'air d'un puits profond »; cependant on considère la charpente du dôme comme un chef-d'œuvre, au point de vue de la hardiesse de l'exécution.

On y remarque encore à l'intérieur des caissons et des peintures de Charles Lafosse et divers tableaux de Houasse et de Gautherot, sur lesquels je n'ai point à m'arrêter ici.

Ce couvent, qui occupait les numéros 369 et 371 de la rue Saint-Honoré actuelle, fut réformé en 1790.

En 1802, l'église, sous le nom de Sainte-Madeleine, devint l'église paroissiale du premier arrondissement de Paris, en remplacement de celle qui était à la Ville-l'Evêque, démolie au commencement de la Révolution.

Aujourd'hui elle est une espèce de succursale de la Madeleine, où l'on fait le catéchisme et où l'on dit la messe en polonais, le dimanche.

Après l'église, le couvent qui était à côté, au n° 9 de la rue Cambon actuelle; nous allons

l'examiner rapidement, tel qu'il se présente aujourd'hui à nos yeux.

*
* *

Donc, après la grille qui entoure le petit espace devant l'église, où jouent les enfants de l'école et avant le bureau de poste qui fait le coin de la rue du Mont-Thabor, se trouvent tous les bâtiments qui faisaient partie d'ailleurs de l'ancien couvent des Haudriettes, ou de l'Assomption plutôt, au milieu une grande porte cochère banale au n° 9 de la rue Cambon; une plaque de marbre noir, à demi effacée, au-dessus de la porte, indique, on ne sait pourquoi : *Archives du ministère des finances.*

Les archives n'ont jamais été là, et le grand couvent renferme simplement le magasin central des imprimés du ministère des finances, ce qui n'a aucun rapport avec les archives, puisqu'il n'y a que des registres et des imprimés à employer: du neuf au lieu du vieux.

En franchissant la porte, vous entrez dans un vaste préau qui a encore conservé ses galeries couvertes de deux côtés; en face, la galerie sort du bâtiment principal et est recouverte d'une terrasse; à gauche, elle est sous le bâtiment même; à droite, du côté de l'église, de même que du côté de la rue Cambon, si elle a existé, elle a disparu lorsque cette dernière rue a été percée.

Cette cour carrée, avec son demi-préau, si l'on peut dire, ne manque pas de cachet et intrigue encore bien des Parisiens qui passent devant.

Il y a, dit-on, de vastes souterrains sous cette cour, ce qui permettait aux bonnes Haudriettes de faire leurs farces, parfois lugubres, en paix, mais on n'en connaît plus l'entrée; les éboulements ont été simplement comblés quand ils se sont produits et il n'y a même pas de caves sous les bâtiments.

Au rez-de-chaussée est installé le laboratoire de la régie (contributions indirectes), qui sert surtout pour l'analyse des sucres soumis aux droits.

Les grands escaliers, les salles immenses qui renferment les registres et toutes les impressions destinés à la régie, au domaine, à l'enregistrement, aux contributions indirectes, aux douanes, aux tabacs, aux nouveaux impôts des allumettes, etc., ne renferment plus rien d'intéressant. C'est à peine si l'on pourrait retrouver quelques peintures religieuses, cachées dans les salles par la peinture à la chaux que les soldats ont fourrée partout, exécutant là, comme au château des papes à Avignon, comme dans mille endroits, leur œuvre de vandalisme idiot.

Car si autrefois l'église et le couvent ne faisaient qu'un, ils furent complétement séparés l'un de

l'autre, comme ils le sont encore aujourd'hui, en 1790, et le couvent depuis cette époque jusqu'à 1852 servit de caserne; c'était beaucoup plus de temps qu'il n'en fallait pour massacrer toutes les œuvres d'art qu'il pouvait encore renfermer.

Les étages supérieurs sont coupés par toutes les petites cellules des bonnes religieuses qui n'y couchaient pas toujours seules, dit la légende; aujourd'hui les registres froids ont remplacé les religieuses qui l'étaient moins, froides, et les rats de bibliothèque les rats d'église.

Le magasin central des impressions du ministère des finances n'est donc installé là que depuis 1852.

* * *

En 1890 il avait été question d'établir dans ces vastes bâtiments, entourés de cours et de dépendances très importantes et qui ont des sorties commodes en angle sur les rues Cambon et du Mont-Thabor, le ministère des colonies.

On aurait transféré dans les anciennes écuries impériales du quai de Billy, en face la Manutention, le magasin actuel du ministère des Finances (1); le ministère des Colonies se serait

(1) Il pouvait être intéressant pour le ministère des Finances d'avoir là ses magasins sous la main, alors qu'il donnait lui-même sur la rue du Mont-Thabor, avant qu'il n'ait été brûlé sous la Commune et ensuite transporté au Louvre. Aujourd'hui que ce magasin soit placé un peu plus près, un peu plus loin, la question est de mince importance. Il s'est

trouvé installé admirablement à deux pas de celui de la Marine; c'était une solution pratique et inespérée, malheureusement il fallait 800,000 fr. pour opérer le transfert et l'installation et l'on ne pouvait disposer que de 200,000 francs.

En tout cas, que les Colonies restent avec un sous-secrétariat d'Etat, ou soient érigées en ministère, il importe peu à ce point de vue; ce qu'il importe, c'est de les installer convenablement quelque part, et cette solution me paraît si simple, si pratique et si peu coûteuse, en somme, que j'y insiste particulièrement, pour que l'on se décide enfin à la mettre à exécution.

On remplacera, si l'on veut, les *M* surmontés d'une croix qui se prélassent au milieu de la grille qui court le long de la terrasse du premier, par des ancres, et tout sera pour le mieux à la satisfaction des Finances, de la Marine et des Colonies qui toutes y trouveront leur compte, n'ayant plus d'air ni de place pour leurs services.

*
* *

Un souvenir historique, pour finir, à propos de ce vieux couvent de l'Assomption qui en renferme tant.

---

produit pour le ministère des Finances ce qui s'est produit pour l'Opéra en 1820, lorsqu'il a été démoli à la suite de la mort du duc de Berry; les magasins de décors sont restés place Louvois, dans le deuxième arrondissement, et aujourd'hui les jeunes générations ne s'expliquent plus cela.

Sous la Commune, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, logeait dans la petite maison du temps, qui a un air d'hôtel et qui se trouve derrière l'église, prenant son jour sur un petit jardin qui est lui-même entouré par les dépendances et cours de l'ancien couvent, les magasins d'aujourd'hui.

Un jour on vint pour l'arrêter, un garçon de magasin des Finances lui passant une échelle, le fit évader à travers les toits des remises et hangars des tabacs; mais il eut la mauvaise idée de vouloir le faire fuir par la rue du Mont-Thabor. Les insurgés, qui se doutaient de la chose, gardaient l'entrée, et le malheureux curé tomba dans leurs mains.

Si lui et le garçon avaient eu un peu plus de présence d'esprit et si il s'était caché au milieu des paperasses, dans les nombreuses cellules du haut, au bout de quelques jours, il aurait été sauvé et l'on eut évité une mort bien inutile, car hélas! une cause ne s'impose jamais par le sang et la violence.

Comme conclusion : qu'on installe là au plus vite les Colonies — ministère ou non — c'est le vœu, non seulement des gens du quartier, mais de tous ceux qui ont le souci du développement et de la grandeur de la France au dehors.

THÉATRES, CIRQUES, BALS, ETC.

LA BIBLIOTHÈQUE
DU THÉATRE FRANÇAIS

ENTASSEMENT DE RICHESSES ARTISTIQUES — DÉBUTS MODESTES — BÊTISE MINISTÉRIELLE — LE FEU, VOILA L'ENNEMI — MOLIÈRE EST TOUJOURS VIVANT !

On entend généralement sous le nom de musée de la Comédie-Française toutes les merveilles artistiques et tous les souvenirs littéraires et historiques qu'elle renferme ; mon pauvre ami René Delorme, enlevé si jeune et en plein talent, a même publié sous ce titre un volume bien curieux — un inventaire des richesses des comédiens — en 1878, chez Ollendorff, et ledit bouquin aujourd'hui est introuvable.

Suivant les grandes divisions qui se trouvent indiquées par l'état même de la Comédie, on peut dire qu'il y a le musée des auteurs, celui qui est public et qui comprend toutes les statues, tous les bustes et tableaux que la foule peut admirer dans le grand vestibule, l'escalier et le foyer, puis celui des comédiens, qui est privé, et qui se trouve un peu partout, dans leur foyer, dans leur escalier,

dans le bureau de l'administrateur et dans toutes les autres pièces de la maison de Molière.

Puis, viennent les archives, la bibliothèque, les accessoires, le garde-meuble renfermant des tableaux, aquarelles, dessins, gravures, marbres, plâtres, bronzes, terres cuites, biscuits de Sèvres, etc., qui représentent une valeur inestimable, non seulement au point de vue artistique, mais encore, mais surtout parce qu'ils sont tous les souvenirs vivants et tangibles de la vie intellectuelle de la France dans le passé.

Mais ce malheureux musée ou plutôt cette suite de musées ainsi éparpillés, n'existe pas à proprement parler ; les comédiens n'osent même plus rien accepter en don, il y a des œuvres d'art jusque dans les greniers, enfouies, perdues, oubliées, c'est navrant, et c'est pourquoi je ne veux pas en parler aujourd'hui.

Aussi bien tout ce qui est public est familier aux Parisiens, et pour le surplus je dirai tout à l'heure quelle est la seule solution qui s'impose à un état de chose intolérable et indigne d'un grand pays, car il s'agit bien là au premier chef d'un patrimoine de gloires nationales, dont nous devons nous montrer fiers à juste titre.

***

Je reviens donc tout uniment à la bibliothèque.

Le 11 mai 1763, Palissot envoyait ses ouvrages à MM. les Comédiens ordinaires du roy, accompagnés d'une lettre qui est restée célèbre, car il y marquait son désir de voir son exemple suivi. Il a bien été le premier initiateur de la bibliothèque de la Comédie-Française, aussi reçut-il en réponse une lettre fort courtoise de remercîments, signée de tous les comédiens et de toutes les comédiennes de la maison. Treize ans plus tard, l'espérance de Palissot devenait une réalité, et la bibliothèque était définitivement formée.

Cependant, sous la Révolution, elle n'avait pas encore une bien grande valeur ; mais on pense que les comédiens avaient emporté beaucoup de volumes chez eux pour les préserver de toutes mésaventures, car en l'an VII elle était estimée, à dire d'experts, 25 francs, et comme ils trouvèrent probablement le prix trop modeste, ils le surchargèrent pour le porter à 75 francs, ce qui était encore bien peu de chose.

Durant ce siècle elle s'est enrichie régulièrement, et un jour elle pouvait devenir la première bibliothèque dramatique du monde... si un ministre idiot ne s'y était pas opposé !

Des amateurs aussi intelligents que généreux offrirent de leurs deniers le fonds dramatique de la fameuse vente de Soleinnes, à la condition qu'il serait classé et conservé, ce qui était tout naturel ;

les comédiens, enchantés, ne demandèrent pas mieux que d'accepter ce cadeau précieux, mais les malheureux avaient compté sans le ministre *compétent*, qui opposa son veto formel *pour éviter une dépense de personnel !*

Voilà comme quoi la destinée commet des bévues : elle aurait dû faire de ce ministre un vidangeur.

M. Léon Guillard est le véritable père de la bibliothèque, telle qu'elle existe aujourd'hui, et du reste ses traditions sont suivies avec le même dévoûment et la même érudition à l'heure actuelle par Georges Monval, qui est tout à la fois le bibliothécaire et l'archiviste de la Comédie-Française.

Entre temps, on avait nommé Coppée bibliothécaire ; il venait de temps en temps fumer d'excellents cigares avec des amis, et la Comédie, qui avait tout simplement voulu lui être agréable, n'a point jugé à propos de remplacer ce bibliothécaire par trop décoratif par un autre du même acabit, et voilà pourquoi Monval, — un travailleur, est aussi devenu un cumulard, ce qui prouve que la vertu est parfois récompensée ici-bas.

Parmi les 30.000 volumes que renferment les rayons, on en trouve des plus curieux, il y a par exemple 32 éditions de Molière, depuis la fameuse édition de 1682, une collection complète des *alma-*

nachs des spectacles de Paris et de toute la France, depuis 1752, et, ce que l'on ignore généralement dans le public, ce sont les services énormes et quotidiens que rendent ces 30.000 volumes aux artistes pour l'étude du répertoire, la mise en scène, les traditions, les caractères historiques, couleurs locales, etc. Tout cela est bien vieux jeu, bien rococo, me direz-vous, c'est possible, mais c'est grâce à cette patiente étude de leur métier, qu'ils aiment et *connaissent* — je souligne intentionnellement le mot — que les comédiens du Théâtre-Français arrivent à cette perfection d'exécution impeccable qui en fait la première scène du monde.

Un rayon particulier est réservé aux partitions musicales des pièces jouées à la Comédie.

Les archives sur l'art dramatique ne sont pas moins intéressantes que la bibliothèque et l'on peut affirmer hautement qu'elles sont uniques au monde ; on y retrouve depuis le XVIII^e^ siècle les correspondances échangées entre les comédiens, les auteurs, les journaux, les ministres ; les procès-verbaux du Comité, les affiches, les gravures de modes, les modèles d'ameublement, les mises en scène, les maquettes des décors, de nombreux manuscrits, le fameux registre original de La Grange, le contemporain et l'ami de Molière.

*
* *

Mais voilà, il faut, en historiographe sincère, que je dise la vérité jusqu'au bout : vous voyez bien tout cet entassement de merveilles littéraires et artistiques, dont je viens à peine de vous indiquer les grandes lignes ? oui, n'est-ce pas, eh bien, tout cela est lettre morte, tout cela ne sert presque pas et je vais vous dire pourquoi.

1° La Bibliothèque, les archives et tout le reste sont à la merci du feu; car malgré l'électricité remplaçant le gaz, on sait combien un incendie est à craindre dans un théâtre ;

2° Les livres placés dans d'étroites galeries au quatrième étage sont sur *trois rangées d'épaisseur* sur les rayons, ce qui rend le travail et les recherches presque impossibles ;

3° La bibliothèque et les archives sont privées, mais très galamment les comédiens permettent à un homme de lettres, à un journaliste d'y faire des recherches, or, comme il n'y a pas de place, il travaille à côté de Monval, dans son cabinet, ce qui est fort gênant pour ce dernier, qui a souvent à recevoir des auteurs dramatiques et à traiter des intérêts qui ne regardent pas un tiers.

Tout cela est bas de plafond, trop haut d'étage, étriqué et dangereux et l'on arrive à une série de conclusions absurdes en maintenant ce *statu quo* désastreux, puisque l'on a une bibliothèque et des archives uniques dont on ne peut pas se servir

utilement et puisque l'on possède un musée si bien éparpillé, répandu, émietté, que ce n'est plus un musée.

Et que l'on ne l'oublie pas, ce n'est pas seulement l'intérêt de la Comédie-Française que je défend là, mais bien l'intérêt artistique supérieur de la France, car nulle part on ne saurait retrouver une collection aussi riche, aussi palpitante, témoin vivant et réel de nos mœurs et de nos goûts artistiques d'autrefois.

Une solution s'impose, mais elle s'impose impérieusement ; réunir de suite la bibliothèque, les archives et toutes les œuvres d'art dont la nomenclature serait si longue, de la maison de Molière, et en faire un grand et seul musée-bibliothèque, digne de la Comédie, digne de Paris.

J'entends d'ici les objections, je les connais, elles sont de deux sortes et j'y répond victorieusement.

On me dit : 1° Vous ne pouvez pas séparer tout cela du théâtre ; 2° Il n'y a pas de place. Ce à quoi je réponds : il y a de la place et je ne sépare rien, puisque j'installe mon dit musée-bibliothèque de la Comédie-Française en plein Palais-Royal, dans les bâtiments occupés par la Cour des comptes qui, d'ailleurs, ne peut rester là dans des locaux insuffisants pour elle.

Je le répète, il y a là urgence et il suffit d'un

bon mouvement de M. le Ministre des Beaux-Arts pour obtenir cette heureuse solution, ce sera un bon moyen de faire oublier la folie du ministre qui n'a pas voulu accepter la bibliothèque de Solesmes.

Et maintenant, quand vous irez visiter la bibliothèque du Théâtre-Français, qui n'est pas publique, vous reculerez stupéfait : un gentilhomme, Molière lui-même s'animant, n'étant plus en pierre, avec sa fine moustache et ses grands cheveux bouclés, vous fera les honneurs de sa maison.

Si vous vous hasardez à lui faire des compliments sur son éternelle jeunesse, il sourira discrètement ; si vous lui dites : Mais je vous croyais mort depuis longtemps, cher Maître.

Tranquillement le grand Molière vous répondra : — Pardon, je suis la seconde incarnation, Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française pour vous servir.

Si cet aimable bibliothécaire est le directeur du *Moliériste* et s'il habite la maison de Molière, certes, c'est bien par destination et prédestination, il ne pouvait pas être autre chose !

P. S. — Deux oublis à réparer dans le chapitre sur l'hôtel du Prince d'Orléans (page 30) : 1° Les quatre décors du grand plafond de Coypel représentant l'Olympe, sont le portrait fidèle des quatre

maîtresses du Régent, ce qui peint curieusement les mœurs de débauche raffinée de cette époque ; 2° Le plafond représentant les dieux désarmés par les amours, fait après coup, est de Lebrun et non pas de Coypel.

LE FOYER

DU THÉATRE DU PALAIS-ROYAL ET LE PEINTRE ÉMILE BAYARD

L'HISTOIRE DE LA GAITÉ FRANÇAISE — DÉFILÉ DE JOLIES FEMMES — UNE VIELLE PORTIÈRE — VIVE LA JEUNESSE !

Les morts vont vite, dit la ballade, et parler d'un homme qui est mort depuis plus d'un an peut paraître bien audacieux au milieu de la fièvre parisienne. Et pourquoi pas ? si l'homme disparaît, le talent survit, la pensée, immobilisée par la plume ou le pinceau, reste toujours jeune et vivace : c'est bien le cas de Bayard.

Du reste, il appartient au premier arrondissement par un côté, voilà pourquoi je crois bon d'en parler aujourd'hui.

Si je consulte les biographies, je vois qu'Emile-Antoine Bayard, peintre et dessinateur, surtout dessinateur, est né à La Ferté-sous-Jouarre, en Seine-et-Marne, à deux pas de Paris, le 2 novembre 1837.

Après être sorti du collège, il est entré en 1853 dans l'atelier de Léon Cogniet, qui jouissait, à cette époque, et à juste titre, d'une universelle réputation.

Peu de temps après, il devenait un grand et un illustre illustrateur, le qualificatif n'est pas de trop et la *Bibliothèque rose*, le *Tour du Monde*, les ouvrages destinés à la jeunesse, édités par Mame et Hetzel, lui devaient en grande partie leur succès.

Malgré ce labeur incessant, absorbant et tuant de l'illustration, de l'actualité au jour le jour, Bayard trouvait encore le moyen d'illustrer une édition de Molière et de faire des tableaux, dont la plupart sont devenus rapidement populaires et ont été reproduits à des millions d'exemplaires.

Ce diable d'homme avait beaucoup d'esprit, de flair, il connaissait le goût du jour et il savait en tirer parti avec une admirable finesse de touche.

Son *Waterloo*, qui remonte à 1875, fut acheté par la loterie nationale, *Une affaire d'honneur*, le *Passeur*, la *Bande joyeuse*, etc., sont encore dans l'œil de toute la génération présente.

Dans ces dernières années, il s'était mis à illustrer les romans à la mode, *Numa Roumestan* et bien d'autres ; dans cet ordre d'idées, on peut citer l'*Immortel* comme un chef-d'œuvre du genre.

Son crayon avait acquis une grande popularité à l'*Illustration* depuis de longues années aussi ; cependant, voilà deux ans qu'il était miné par une maladie de cœur ; il était allé demander à la

température clémente de l'Egypte un adoucissement à ses souffrances, mais l'excès de travail l'avait condamné et il devait mourir le 10 décembre 1891 au Caire, à 54 ans, dans tout l'éclat de son talent.

Dans un discours touchant, M. Lucien Marc, le directeur de l'*Illustration*, a rendu un dernier et suprême hommage à la mémoire de son vaillant collaborateur et, faisant allusion aux plus séduisantes créations du maître, c'est avec beaucoup de justesse, qu'il a dit que Bayard avait souvent retrouvé les traditions et l'élégance du siècle dernier.

Impossible de faire un éloge plus fin et plus mérité du dessinateur populaire, aussi je n'y veux rien ajouter.

* * *

Mais Emile Bayard appartient aussi au premier arrondissement et voici comment : En 1878, il avait été chargé de la décoration du foyer du théâtre du Palais-Royal et son tableau, que je viens de revoir pour la centième fois, porte à côté de sa signature la date de 1880.

Cet écart de deux ans, pour lui qui travaillait si vite, s'explique par la somme énorme de documents — costumes et portraits authentiques — qu'il avait dû rassembler avant de se mettre à l'œuvre.

Aussi bien, la tâche n'était pas facile. On connaît ce foyer minuscule du Palais-Royal : une salle étroite, peu longue en somme, au niveau des fauteuils d'orchestre ; tout un côté est pris par la galerie qui donne sur les loges de l'étage supérieur, en face une cheminée avec, dessus, en même temps, une grande glace ; il ne restait donc qu'un panneau courant le long de la muraille, en haut, de chaque côté de la glace.

C'est là qu'il a dû faire défiler dans une ronde folle, étincelante de vie, de gaîté, d'humour, de jeunesse et de grâce, tous ceux qui ont fait la grandeur et la fortune du théâtre du Palais-Royal depuis plus de 60 ans, par leur talent et par leur jeu inimitable.

La difficulté était grande, comme je le disais tout à l'heure, car il s'agissait de représenter chaque artiste, mâle ou féminin, mort ou vivant, avec une ressemblance absolue, dans le costume de son rôle le plus célèbre, le plus populaire.

Ainsi compris, le tableau de Bayard est plus qu'une œuvre d'art, plus qu'un document, c'est l'histoire palpitante et souriante du rire et de l'esprit parisiens depuis 1830.

* * *

En entrant, les plus anciens frappent le regard : Aline Duval, Charlotte Dupuis, M^lle^ Pernon,

renversée dans un fou rire, Nathalie, Samson, le « Médaillon de Mlle Mars », présenté gentiment par un amour, et bien d'autres et des meilleurs, que j'oublie.

Je saute également à pieds joints par-dessus la cheminée et les jolis motifs allégoriques qui l'entourent, pour citer au vol Brasseur, Delannoy, la mère Thierry en noir, avec un parapluie noir, au port d'arme, étonnante, Céline Montaland, toute jeune, étincelante de grâce provocante et de beauté incomparable, avec son fin profil de camée et ses yeux d'Andalouse lascive, en danseuse espagnole.

Geoffroy est là, bien campé au premier plan, très entouré, en bon bourgeois, avec un gilet blanc qui s'épanouit largement.

Puis viennent Hyacinthe avec son nez pyramidal, dont plus tard la tour Eiffel ne devait être qu'une pâle copie ; Berthelier, au sourire si fin et si bon enfant ; Daubray qui, jeune encore et moins empâté, a déjà l'air d'un vrai soleil, comme disent les gens de la campagne ; Calvin, Grassot, Ravel, qui a Lassouche accroupi à ses pieds, brandissant d'un air victorieux une bouteille de champagne.

Plet, Arnal, Montbard suivent ; Schneider apparaît dans tout l'éclat de sa radieuse beauté. Gil Pérès, dont la gaieté épileptique a fait la joie

de toute une génération, Lhéritier, Pradeau, à la face réjouie, plus large encore que celle de Daubray, répondent à l'appel et tout au bout, près de la fenêtre, assise tranquillement en écoutant tous les cancans de ces gais lurons, une vieille portière, bonnet blanc tuyauté, tire le cordon d'un air distrait; un gros chat noir sous la table, joue à ses pieds. Cette pipelette étonnante c'est... Henry Monnier !

*
* *

Tous ces personnages sont nombreux, toutes les gloires du Palais-Royal défilent là, je n'en ai pas cité le quart; ça grouille, ça provoque le rire, c'est vivant et cependant ça ne papillotte pas, tant Emile Bayard a su grouper tout son monde avec art.

Le soir, lorsque sous l'éclat des lustres, à une première, comme celle qui a eu lieu presqu'au lendemain de la mort du pauvre grand peintre, en janvier 1892, par exemple, à *Doit-on le dire?* on se promène au milieu des fraîches toilettes et des épaules nues, dans ce foyer-joujou et qu'on lève les yeux involontairement vers ces actrices, ces femmes charmantes plantées là par Bayard, on voit étinceler leurs yeux, éclater leur sourire fin, leur large gaîté, et l'on entend comme dans un concert lointain tout un bruit de valse, de champagne qui part et de folles déclarations d'amour...

Un frisson vous saisit, vous avez reconnu tout cela... c'est l'écho de votre jeunesse, ce qu'il y a encore de meilleur en ce monde.

*
* *

Malheureusement, comme tous les cabots, ceux du Palais-Royal sont insipides, affairés et poseurs; aujourd'hui, correspondance; demain, répétition générale; après-demain, première; puis après, lecture, etc.; vous voyez cela d'ici et ces messieurs n'ont pas trouvé le moment de me donner les cinq minutes de renseignements précis dont j'avais besoin pour vous, chers lecteurs.

Je voulais encore vous entretenir de l'*Histoire du siècle*, le panorama du jardin des Tuileries, qui fait aussi défiler des centaines de personnalités bien amusantes ou curieuses à étudier, mais là aussi, messieurs les directeurs refusent tous documents ou indications et, comme je ne puis retenir 600 noms par cœur, force m'est de m'abstenir de vous en parler... à moins qu'ils ne reviennent à de meilleurs sentiments, après avoir lu le traité de la civilité puérile et honnête.

C'est triste à dire, mais décidément, dans notre beau pays, il y a bien des grincheux, même dans le premier arrondissement, ce qui est impardonnable! On verra plus loin comment je suis arrivé à me passer de ces braves gens!

LE NOUVEAU-CIRQUE

RUE SAINT-HONORÉ — LES CAPUCINS — LE BAL VALENTINO — UN GRAND CHEF D'ORCHESTRE — PANORAMA DE REISCHOFFEN — LA PISCINE ACTUELLE — SOUVENIRS PERSONNELS D'UN VIEUX PARISIEN.

Si vous croyez que je vais dire... ce que l'on fait aujourd'hui au Nouveau-Cirque, vous vous trompez profondément ; tout le monde peut aller, chaque soir, applaudir les ébats, plus ou moins nautiques, de la troupe si brillamment conduite par l'ex-mari de Thérésa ; les journaux sont remplis de leurs exploits et, en vérité, je ne vous apprendrais rien de nouveau, ni rien de bien inédit.

Je me souviens qu'un jour de l'année dernière, à l'intention des lecteurs du *Premier Arrondissement*, j'allais précisément demander des renseignements sur le passé de l'établissement à l'aimable secrétaire-général du Nouveau-Cirque, qui fut, dans sa jeunesse, lui aussi, un intrépide voyageur.

— Des faits, des documents, des souvenirs ? mais c'est bien simple, je n'en sais rien.

Et là-dessus, je suis sorti tout à fait réconforté. Je vais donc me contenter de vous donner quel-

ques indications bien insuffisantes, évidemment, mais qu'il vous sera loisible de compléter avec un peu de patience, de recherches et de bonne volonté.

En 1574, le Père Pierre Deschamps, capucin venant d'Italie, ouvrait un petit couvent de son ordre sur le chemin de Vincennes, qui devait devenir plus tard la rue Picpus ; peu de temps après, il faisait venir, de Venise, un de ses copains, le Père Pacifique, et lui octroyait le titre de commissaire général de l'ordre en France. Le bon Père arrivait accompagné de douze autres copains et de deux nègres, non, pardon, de deux frères lais.

Peu de temps après leur arrivée au couvent de la rue Picpus, la reine Catherine de Médecis, en bonne italienne qu'elle était, installa ses compatriotes, sous la conduite de Pierre Deschamps, au faubourg Saint-Honoré, et Henri III, par lettres patentes du mois de juillet 1576, les prit sous sa protection et sauvegarde spéciales... eux et leurs locataires, car chacun sait qu'un bon moine italien ne voyage jamais sans une copieuse collection de vermines.

Ces aimables animaux étaient, paraît-il, tout à fait indispensables pour le maintien de leur santé, en faisant l'effet de révulsif et même, si je suis bien renseigné, ce sont eux qui auraient donné à

un pharmacien de génie l'idée d'inventer ces petits carrés de papier agaçants auxquels il a laissé son nom de *Rigollot*, destiné à passer à la postérité la plus reculée.

Ce couvent était situé sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la partie de la rue Saint-Honoré qui se trouve à l'ouest de la place Vendôme, c'est-à-dire sur l'emplacement même du Nouveau-Cirque. La construction de l'église, commencée en 1601, fut achevée en 1610 ; on y remarquait un beau tableau de La Hire, représentant l'Assomption de la Vierge, et au-dessus les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse prosternés devant le trône de l'Agneau, de Dumont.

C'était donc très touchant et de réminiscence très payenne, en somme, dans le chœur, un Christ mourant, de Lesueur, retenait l'attention, et dans la nef on s'arrêtait devant le tombeau du père Ange de Joyeuse.

J'ai déjà, dans un chapitre spécial, parlé des bonnes Haudriettes, qui avaient rebâti leur chapelle en 1670 — l'église de l'Assomption actuelle — auprès, de l'autre côté de la rue Cambon, qui n'existait pas alors, car les deux couvents se touchaient ; on sait que les Haudriettes sont restées légendaires pour leurs débordements et leurs débauches.

La légende affirme que les bons capucins ne

demandaient pas mieux que de vivre en bonne et intime amitié avec leurs voisines, les bonnes sœurs, mais de temps en temps l'harmonie était troublée par des souvenirs et des pratiques remontant à la Grèce antique, ce qui serait une preuve de plus de la puissance de l'atavisme ; alors l'archevêque de Paris intervenait pour ramener ses brebis des deux sexes à la simple observance des lois de la nature, heureux temps !

*
* *

Cahin-caha, tout cela devait durer jusqu'à la Révolution, à cette époque, le bruit des disputes ardentes qui sortait du club des Jacobins, à deux pas de là, sur l'emplacement actuel du marché Saint-Honoré, ne nous permet guère de suivre la chronique scandaleuse de ces deux couvents, de triste mémoire, des capucins et des Haudriettes.

Pendant plus d'un demi-siècle, une lacune se produit, on avait, paraît-il, établi une succession de salles, d'établissements de bains connus sous le nom de *bains Mondovi*, de cirques mêmes, sur l'emplacement du couvent des capucins, mais toutes ces tentatives auraient été peu fructeuses et j'avoue que, les éléments d'informations me faisant en partie défaut, je préfère ne pas en tenir compte.

Mais, nous voici à la veille d'un nouvel avatar :

Valentino qui, dès l'âge de quatorze ans, conduisait un orchestre, Valentino, le chef d'orchestre au talent incomparable, le brave et excellent homme estimé de tous ses camarades, l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra, de l'Opéra-Comique en un mot, sur la proposition de Chabron, se décide à inaugurer, en 1837, les concerts de musique classique de la rue Saint-Honoré, sur l'emplacement qui nous retient en ce moment ; pendant trois ans, avec un orchestre de premier ordre, il s'efforça de faire connaître à Paris, Haydn, Mozart et Beethoven. Ce fut un four noir et il dut fermer en 1841. Rien d'étonnant à cela, car la moyenne intellectuelle du *tout Paris*, sous Louis-Philippe, n'était pas brillante, mais je tiens à rendre ici un public hommage à la grande mémoire de ce pauvre et vaillant artiste qui s'appelait Valentino et devait mourir oublié à Versailles en 1865, car il fut véritablement un novateur et fut l'inspirateur direct de Pasdeloup qui, lui, devait enfin connaître le succès.

Voilà ce que c'est que d'arriver trop tôt, sous une monarchie d'épiciers et de marchands de chandelles !

* * *

Ce n'est que quatorze ans plus tard, en 1855, dans les premiers jours de l'année, que le bal Valentino, gardant le nom de l'excellent musicien,

ouvrait ses portes au public ; transformée ou plutôt refaite à neuf, la salle était une des plus belles de Paris. Au milieu, un orchestre de 50 musiciens, conduits par Arban, Olivier Métra ou des hommes de cet acabit, entraînait les danseurs qui répercutaient les rondes folles de la valse dans des glaces entourant toute la salle. Plus loin, une grande diablesse de Vénus en bronze doré, faisait l'office de fontaine et distribuait des parfums à toutes les demi-mondaines, à toutes les grisettes, à toutes les étoiles de la danse de l'époque, à commencer par la Rigolboche.

La salle n'était pas très haute de plafond ; garnie, là où il n'y avait pas de glaces, de papier rouge foncé à ramages, elle donnait l'impression de la vie et de l'atmosphère chaude et cependant tout autour, le long des murailles, courait une galerie où l'on accédait par des escaliers dérobés à moitié. Là, dans ces galeries, on pouvait à peine se tenir debout, le gaz vous brûlait les yeux, l'*odor di femina* vous montait au cerveau en effluves énivrants et, dans la demi-obscurité, la jeunesse parisienne payait à boire aux belles filles du temps ; souvent la conversation devenait trop éloquente, les moyens de persuation un peu vifs... tirons les rideaux sur ces souvenirs de la vingtième année.

Cela se passait encore ainsi au lendemain de la

guerre et je me souviens d'avoir conduit là, comme à Mabille, comme à Bullier, plus d'un jeune ménage de mes amis, de Bordeaux, de Toulouse, de Marseille, qui voulait absolument connaître les bals publics de Paris.

Aujourd'hui, tout cela a disparu, le bal est sorti de nos mœurs et c'est à peine si les nouvelles étoiles, la Môme-Fromage, Grille-d'Egout, Rayon-d'Or, la Goulue ou Nini Patte-en-l'Air peuvent attirer les provinciaux, les vieux messieurs ou les collégiens, malgré les transparences provocatrices de leur pantalon, qui laissent bien loin derrière elles les timides et légendaires ébats de ces demoiselles du corps de ballet de l'Opéra.

Après une fermeture plus ou moins longue, le 26 novembre 1881, nous étions conviés à aller admirer sur l'emplacement de la feue salle Valentino le panorama représentant les cuirassiers de Reischoffen.

Poilpot et Stéphen Jacob avaient condensé là tout leur talent et tout leur cœur et plus d'un, qui avait flirté plus que de raison dans les galeries de Valentino quelques années auparavant, essuyait une larme en contemplant la charge immortelle de 1870.

C'est peut-être pour cela aussi que le bal public est mort ou à peu près depuis environ 20 ans, c'est que le *sursum corda* n'est pas toujours une

plaisanterie pour les peuples qui veulent vivre et se relever : n'est-ce pas le cas de la France ?

* * *

Au commencement de 1886, la salle était encore une fois autant dire démolie et refaite pour permettre à MM. Oller d'offrir aux Parisiens cette merveille : les Arènes nautiques ou le Nouveau-Cirque.

Pour parler convenablement de la manœuvre du tapis, de l'ascenseur portant le plancher de la piste, de l'alimentation de la piscine, de l'éclairage électrique, etc., de la salle, il me faudrait encore vingt pages, aussi je m'abstiens et, comme je le disais en commençant cette chronique, tout le monde à Paris connaît les surprenantes dispositions du Nouveau-Cirque, il est donc inutile d'en jaser ici ; quant à ceux qui ne les connaissent pas encore, par impossible, je n'ai qu'un conseil à leur donner : allez tout de suite les admirer et si vous n'êtes pas des ingrats, vous vous empresserez le lendemain de remercier votre fidèle chroniqueur du *Premier Arrondissement* du bon conseil qu'il vous a donné.

LA SALLE MONTESQUIEU

LES GRANDES CHAHUTEUSES — LES ATTENDRISSEMENTS D'UN VIEUX BEAU — LE BOUILLON REMPLACE LE GRAND ÉCART !

Après le bal de la Redoute, le bal Montesquieu, c'est indiqué; ce dernier se tenait au numéro 6 de la rue du même nom, ouverte sur l'emplacement du cloître Saint-Honoré, le 7 prairial an X, de par la volonté de M. le ministre Chaptal qui, lui aussi, devait donner son nom à une rue parisienne.

On sait que dès Louis XVI, Paris avait vu des bals s'ouvrir un peu partout, dans tous ses quartiers, mais celui qui nous occupe ne remonte guère qu'à la fin de la Restauration, et c'est seulement sous Louis-Philippe qu'il devait briller de tout son éclat, non seulement comme salle de danse, mais encore comme lieu de rendez-vous des plus célèbres lutteurs de l'époque.

Nous pouvons donc dire, sauf erreur insignifiante de date, que la salle Montesquieu a été très à la mode de 1830 à 1855.

Tous ceux qui ont le triste privilège de l'âge, se souviennent du fouillis de petites rues, d'impasses inextricables qui entourait le Palais-Royal, le

Théâtre-Français et même les Tuileries, sous le gouvernement des Trois Glorieuses.

C'est dire que le quartier était aussi malsain au moral qu'au physique et qu'il était fort mal habité. Il y avait là beaucoup de filles de bas étage — triste queue, infect résidu de ce qui jadis avait rendu si célèbres les fameuses galeries de bois du Palais-Royal. La couleur et les folles équipées des temps héroïques avaient disparu; seule la prostitution du trottoir avait surnagé après les grands événements qui avaient marqué le commencement du siècle.

Aussi le bal Montesquieu s'en ressentait-il; il était mal fréquenté ou plutôt beaucoup moins amusant que la Grande Chaumière qui, du moins, là-bas, en haut de la rive gauche, donnait asile à toute la franche et vivante jeunesse des écoles; beaucoup moins chic surtout que Mabille où le *cancan* — une récente invention — faisait florès et dont Chicard, l'immortel Chicard, était le dieu.

Il trônait là, entouré de ses houris qui s'appelaient Céleste Mogador, qui plus tard devait s'appeler M^me^ la comtesse de Chabrillan — un nom prédestiné — Clara Fontaine, M^me^ Panache, Rose Pompon, et enfin plus tard la Rigolboche, l'incomparable virtuose du chahut.

Grille d'Egout, Rayon d'Or, la Môme Fromage, la Goulue, pleurez, car vous n'avez pas encore

effacé l'image de la Rigolboche dans le souvenir des vieux messieurs.

* * *

Dernièrement, très tard, après avoir corrigé un article qui m'avait retenu outre mesure, j'entrais dîner dans la salle Montesquieu, convertie en bouillon Duval, comme l'on sait, et, machinalement je me mis à une petite table de côté, dans les boxes du premier étage qui courent tout autour de la salle et qui avaient été construites tout exprès pour le flirt des amoureux, à l'époque du bal.

Un vieux monsieur en face de moi finissait lentement de dîner, d'où je conclus que son ratelier fonctionnait mal.

Décoré, très correctement mis, avec un transparent irréprochable à son gilet, un cabochon étincelant à sa cravate et un autre plus gros au petit doigt, il avait bien l'air d'une vieille ruine ambulante, dont les lézardes étaient artistement dissimulées par les cosmétiques; il sentait bon et son 1830 d'une lieue de loin.

Très chauve, une couronne minuscule de cheveux entourait sa tête et ces pauvres oubliés étaient passés au petit fer, la moustache était coupée courte au-dessus de la lèvre; inutile d'ajouter que cheveux et barbe étaient d'un noir

d'ébène, tant il est vrai qu'il y a des grâces d'état.

Le type était curieux, il fallait entamer la conversation.

— Comme cette salle est belle, quel coup d'œil, quel mouvement, vus ainsi du premier ?

— Oui, monsieur, près de huit cents mètres superficiels; mais ce n'est rien maintenant, il fallait voir ça autrefois, quand les jambes se trémoussaient à la place des fourchettes.

Le bonhomme était allumé, je n'avais plus qu'à l'écouter et à alimenter le feu par quelques interjections admiratives, savamment jetées à propos.

— Comme j'avais l'honneur de vous le dire, moi qui vous parle, j'ai passé le meilleur de ma jeunesse ici. Ah! on s'amusait mieux qu'à présent. Ça n'était pas aussi grand genre qu'à l'avenue Montaigne, vous m'entendez? Mais ça avait plus de piquant.

Et pour me montrer qu'il était de son temps présent, aussi bien que du passé, l'œil allumé, reniflant l'air fortement, le cou tendu vers le fond de la salle, en me désignant par une mimique expressive les cuisines et la bonne odeur qui s'en échappait, brusquement :

— Au fait, ça n'a pas changé, ce sont toujours des *marmites*, mais ça ne fait rien, j'aimais mieux celles d'autrefois, c'était plus frétillant et puis,

elles faisaient moins bouillir de poissons qu'aujourd'hui...

Je fus tiré de mon attention par le bruit cristallin d'une boîte à musique; c'était le vieux monsieur qui riait tout seul de sa belle tirade.

Par politesse je ris moi-même fortement et il parut très flatté, cet antique débris commençait à m'amuser.

— Vous croyez ?

— Si je le crois, j'en suis sûr, monsieur! tenez, ici même, ce n'était pourtant pas l'asile de la vertu et de la chasteté, eh bien, tenez, j'ai connu Mimi Pinson, ou plutôt vingt de ses sœurs; il y en avait une qui habitait dans la cour des Fontaines, en face ma petite blanchisseuse, elle avait pour bon ami un jeune peintre de beaucoup de talent et tous deux ne s'entretenaient mutuellement que... de leurs illusions, aussi elle est morte de la poitrine...

Une larme tomba discrètement de l'œil du vieillard, filtra à travers sa moustache et fit une tache noire sur la nappe.

Décidément, me disais-je, avec ces sous-produits de la houille, le cosmétique maintenant est de mauvaise qualité, on ne peut plus croire à rien. J'étais très ému et répondant à ma secrète pensée.

— Vous avez raison, on ne croit plus à l'amour,

on ne croit plus qu'au veau d'or, en fait de veau, j'aimais mieux les... de mon temps.

— Chut !

— Vous avez raison.

Et le vieux me salua très poliment en ajoutant en manière de conclusion :

— Ça ne fait rien, on s'est rudement amusé dans cette salle pendant vingt-cinq ans !

*
* *

Les jours où il n'y avait pas bal, on donnait à la salle Montesquieu des séances de lutte qui ont fait courir tout Paris de 1843 à 1850 environ. La boxe française, introduisant la savate dans son jeu, ne devait pas tarder à enfoncer la boxe anglaise, et le célèbre lutteur Leboucher tenait haut et ferme le drapeau de la boxe nationale, rue Montesquieu, à la grande joie des badauds du temps. Il avait bien aussi les trois couleurs, ce drapeau de la boxe, car après avoir reçu beaucoup de *bleus*, les vaincus s'en allaient pâles, très *blancs* et couverts d'un beau sang *rouge!* Seuls les Anglais riaient *jaune* et en étaient *verts* de rage, ce qui leur faisait tout voir en *noir!*

Bals, concerts et luttes se succédaient avec entrain jusque dans les premières années de l'Empire, dans cette jolie salle qui d'ailleurs n'a guère été modifiée depuis, lorsqu'en 1855, pour la

première exposition universelle, M. Duval y installa son fameux bouillon.

La salle a été reconstruite il y a sept ou huit ans avec une belle façade et une entrée, où le marbre le dispute aux motifs en bronze doré; mais l'économie générale de la salle a éte religieusement conservée et l'on sait combien elle est élégante, avec sa galerie circulaire du premier étage.

L'immeuble appartenait à M. Larivière-Renouard, un ancien capitaine de la garde nationale, directeur et propriétaire du magasin du *Coin de Rue* qui faisait suite, en allant sur la rue des Bons-Enfants.

Depuis que le magasin a disparu, en 1878, à la troisième exposition universelle, M^me^ veuve Duval acheta au nom de sa Société la fameuse salle, dont elle n'était que locataire depuis 1855, à l'ancien guerrier.

* * *

Voilà l'histoire de la salle Montesquieu. On connaît son présent, inutile d'insister. Mais j'ai voulu fixer en ce court croquis le souvenir de vingt-cinq ans de bonnes soirées, où plusieurs générations se sont tant amusées, suivant l'expression si sincère de mon respectable compagnon de table.

LE PANORAMA

DE L'HISTOIRE DU SIÈCLE — 1789-1889

LA RÉVOLUTION — ÉVOCATION DES GRANDS JOURS — TOUTES LES GLOIRES — LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE.

Cette page magistrale se trouve au jardin des Tuileries, au pied de l'Orangerie, devant le bassin qui fait face à la place de la Concorde ; elle est l'œuvre de deux hommes de talent : MM. Stevens et Gervex. On peut la résumer d'un mot : c'est l'œuvre consciencieuse de deux grands artistes livrés aux mains de paysans du Danube, féroces et mal élevés.

Comme je l'ai déjà dit, il m'a été impossible de me procurer les renseignements nécessaires auprès de MM. les administrateurs qui ont, paraît-il, la haine des journalistes au cœur.

J'ai dû me faire raser, me déguiser en planteur américain, acheter le catalogue et prendre un fort accent exotique, pour avoir le droit d'examiner à mon aise l'œuvre des deux maîtres et prendre des notes indispensables à cette présente chronique.

Les Champs-Elysées mêmes, la place de la Concorde et le jardin des Tuileries avec ses terrasses, forment le cadre où se coudoient les personnages de marque qui ont honoré la France,

ou plutôt qui ont laissé une trace de leur passage, depuis la grande révolution.

Plus de 600 personnages, portraits vivants et ressemblants, de grandeur naturelle, grouillent et circulent dans cette immense toile circulaire ; je ne puis guère les citer tous, aussi je vais me contenter de noter au passage ceux qui se sont fait le plus remarquer par leurs vices, leurs vertus ou leurs talents, suivant la formule consacrée.

*
* *

Voici d'abord cet ignoble Philippe d'Orléans, traître à sa famille, à sa patrie, à la révolution, et qui avait empoisonné la France par l'introduction des Schiappini qui, depuis cent ans, nous grugent et nous ruinent.

L'aurore de la révolution est là groupée, depuis Siéyès jusqu'à Mirabeau, avec son masque puissant de grand remueur de foules.

En haut d'un escalier, nous voyons toute la famille royale : Marie-Antoinette, la princesse de Lamballe, Louis XVI, dans tout l'éclat de leur toilette claire et soyeuse. Camille Desmoulins, au second plan, le chapeau en l'air, salue le peuple qui se lève.

Théroigne de Méricourt et Cécile Renaud sont les ombres nécessaires à ce régime de boue et de honte — l'ancien — qui s'effondre.

Paris est là, vaporeux à travers les colonnades. Encore un escalier ; sur les marches une vision blanche : c'est Charlotte Corday. Tous les héros immortels et surhumains de la grande époque sont là, Vergniaud, Valazé, Gensonné, Danton, Santerre, tous ceux dans le commerce desquels j'ai été élevé par le souvenir, alors que mon père écrivait son *Poème épique des Girondins* ; grandes et nobles figures, martyrs de la liberté, qui me font encore pleurer et frémir.

Dans le coin, à gauche, Barra bat sur son tambour le rappel des idées qui vont sanctifier le monde et le rendre meilleur, au nom du droit moderne ; chapeau bas, c'est la glorieuse Révolution de 1789 qui passe !

* * *

Le Directoire, les grands généraux, acteurs inconscients d'un lamentable drame de sang : l'orgie après les temps héroïques, Pauline Bonaparte à côté de Talma, M^lle^ Lange à côté de Hoche et de Masséna, les cabotins et les soudards : passons.

Ici une éclaircie merveilleuse, les Champs-Elysées, avec leurs lointains doux, apparaissant estompés dans la brume dorée du soleil levant.

A droite, sous un dais, l'impératrice Joséphine, la seule douce figure de ce temps, debout, regarde

défiler l'empereur, suivi de son état-major, les maréchaux de l'Empire, Junot, Berthier, Lannes, Duroc, Ney; Tamerlan, salue ton frère, c'est le fléau de Dieu qui passe, fauchant les bataillons, remplissant de morts les sillons de l'Europe, faisant pleurer toutes les femmes qui ont un cœur de mère ou d'épouse.

Au pied de la terrasse des Tuileries, Charles X est là, à cheval, avec un chapeau ridicule à la Wellington, entouré de sa cour — pauvre cour. Sur un banc, au pied d'une statue de fleuve, Cuvier, Lacépède, Béranger, donnent seuls un peu d'éclat à cette triste époque.

Puis voici encore l'avenue des Champs-Elysées, avec l'Arc-de-Triomphe au fond, qui semblent livrer passage au soleil; des gens du peuple et des polytechniciens agitent un drapeau. Les grands savants sont là : Ampère, Arago, Fresnel, les philosophes, les écrivains; hardi! Armand Carrel, le peuple commence à sortir de sa torpeur.

* * *

Voici la terrasse; le groupe est admirable de vie, beaucoup de grands hommes au milieu de l'époque la plus terne de notre histoire. Au centre, en haut, la reine Marie-Amélie arbore un chapeau insensé, pour faire plaisir aux Anglais, à côté de

son auguste époux, le petit Schiappini, bien empâté maintenant.

Mais tout autour, quels noms ! George Sand, assise aux pieds d'une statue, reçoit les hommages de Jules Sandeau. Puis voici, pêle-mêle, Delavigne, Süe, Balzac, Lamennais, Lacordaire, Ingres, Delacroix, Berlioz, Vernet, Rude, Lamartine, Louis Blanc, Halévy, Hérold, Auber, Raspail, Rachel, Alexandre Dumas et cent autres qu'il faudrait citer.

Abd-el-Kader, drapé dans son burnou blanc, accoté contre un arbre, en haut de la terrasse, est superbe.

Comme les rois et les princesses paraissent peu de chose, n'est-ce pas ? vus ainsi à distance, à côté de tous ces génies de l'esprit humain, toujours plus jeunes et plus vivants, à mesure que le temps passe, tandis que les grands tombent dans le mépris ou l'oubli ; juste retour des choses d'ici-bas, et preuve indiscutable de la justice immanente à laquelle personne d'entre nous ne saurait échapper.

* * *

L'empire troisième, — toutes les femmes qui devaient plaire sont là, princesse Mathilde, marquise de la Tour-Maubourg, duchesse de Mouchy, c'est l'ère du flirt, et Gounod lui-même semble bien absorbé avec la duchesse de Montebello.

Théophile Gautier, Mérimée, Cabanel, Offenbach, Murger, et bien d'autres, illustrent ce règne de plaisir qui devait si mal finir ; à gauche le groupe des républicains, Jules Favre, Pelletan, Dorian, sont là pour ponctuer le présent, indiquer l'avenir et répéter : frères, il faut mourir !

La troisième république nous montre deux groupes compacts, ici c'est Thiers, le sinistre vieillard, l'égorgeur de trente-cinq mille Parisiens sans défense au lendemain de la Commune — crime unique dans l'histoire, — là, c'est Gambetta, le grand tribun, entouré des généraux de la défense nationale.

Peu d'hommes de lettres, la patrie en danger a mis un crêpe de deuil au front des muses et les plus doux, comme Henri Regnault, ont déposé le pinceau ou la plume, pour prendre le fusil et tomber en criant : Vive la France !

*
* *

Parlerons-nous d'hier, d'aujourd'hui, de Meissonier à la barbe onduleuse, qui lutte avec les vieux fleuves endormis du jardin des Tuileries, de Sarah Bernhardt la détraquée, de Sarcey, de Dumas fils, des hommes politiques du jour, de Floquet, d'Yves Guyot, de Rouvier, de ce brave Chevreul qui a fini par être vaincu dans son duel avec le temps ? A quoi bon ? tous ces contempo-

rains nous sont familiers, la plupart sont nos amis, nous leur serrons la main chaque jour dans les couloirs de la Chambre ou les coulisses des Français, ou ailleurs ; la seule chose que je puisse faire ici, c'est vous conseiller d'aller contempler leur portrait ; vous verrez combien Stevens et Gervex y ont mis de feu, de vérité, d'observation, de talent et de brio.

Aux pieds de la France qui apprend à lire à ses enfants, appuyé au socle immense, les bras croisés, la barbe blanche, entre Philippe d'Orléans qui commence le siècle à gauche, dans le crime, et Chevreul qui le finit à droite, dans la science et le travail, un homme et c'est tout, c'est assez puisqu'il s'appelle : Victor Hugo !

AU HASARD DES SOUVENIRS

LES DILIGENCES

LENTEURS DU PASSÉ — LES BAPTÊMES POPULAIRES — TUÉES PAR LES CHEMINS DE FER — TOUJOURS EN AVANT !

La grève des omnibus est terminée, heureusement terminée et, à ce propos, je pense qu'il n'est peut-être pas inutile de sacrifier ici même un peu à l'*actualité rétrospective*, si ces deux mots ne hurlent pas trop de se trouver accouplés, en parlant des diligences.

Aussi bien, la diligence de toute éternité a eu son berceau, a crû, est devenue grande fille et est morte dans le premier arrondissement ; c'est une enfant du quartier et je lui dois bien, à travers les récits charmants et déjà lointains de mes grands parents, ce souvenir attendri que l'on accorde à tous ceux qui ne sont plus.

Je relisais dernièrement quelques lettres de l'immortelle marquise, suivant le cliché consacré, et cette phrase m'a parue délicieuse d'archaïsme :

« J'ai vu passer les diligences ; je suis persuadée plus que jamais qu'on ne peut point languir dans une telle voiture » .

Eh! la pauvre, que dirait-elle maintenant si on l'emmenait dîner à Bordeaux après avoir tranquillement déjeuné en train-restaurant? et Napoléon Ier lui-même qui affirmait qu' « on peut mesurer les progrès de la prospérité publique aux comptes des diligences », nous paraît bien rococo; en voilà un qui n'est plus dans le train !

Je ne veux pas faire ici l'histoire des diligences, il y aurait longtemps que la direction des ballons serait trouvée avant que je n'ai fini, mais simplement rappeler les noms des plus célèbres de celles dont les syllabes chantantes, sonores et pittoresques évoquent encore dans notre esprit les images d'antan, avec, en même temps, un bon et doux parfum de sympathiques vieilleries.

Les Turgotines, lourdes, lentes, laides, furent remplacées en 1794 par les diligences, lorsqu'une loi se décida enfin à déclarer libre l'industrie des messageries. Alors, pendant cette période tourmentée, beaucoup d'entreprises surgirent comme des champignons; grandes et petites étaient les bienvenues, elles n'avaient qu'un faible inconvénient, celui de tuer les voyageurs dans de larges proportions et sur les routes.

Aussi le décret impérial du 20 mars 1805 — saluez le marronnier — soumet toutes les entreprises de diligences à une autorisation préalable, avec une indemnité aux maîtres de poste.

Il n'y allait pas de main morte, le Corse aux cheveux plats ; cette fameuse indemnité aux maîtres de poste atteignait 12 millions en 1840 et toutes les compagnies tombèrent comme des capucins de carte.

Une seule, fondée avant la Révolution, put résister aux exigences du nouveau décret, ce qui constitua pour elle une espèce de monopole de fait qu'elle garda longtemps. Elle était établie dans le deuxième arrondissement, rue Notre-Dame-des-Victoires, sous le nom de Messageries royales et, dans les villes de province, on l'appelait simplement : *le grand bureau*.

*
* *

Vers ce temps, c'est-à-dire entre 1810 et 1845, un seul voyageur périssait sur 350,000 et l'on trouvait cela idéal ; aujourd'hui en chemin de fer il en périt un sur 16 millions et l'on se plaint.

Mais à part cette grande compagnie des Messageries de la rue Notre-Dame-des-Victoires ; toutes les entreprises similaires avaient leurs bureaux, leurs remises, leurs écuries, leurs points d'arrivée et de départ dans des cours immenses que nous avons tous connues, disparues depuis peu de temps, emportées en partie par la rue du Louvre et qui se trouvaient dans le premier arrondissement, c'est-à-dire rues Saint-Honoré, J.-J. Rous-

seau, du Bouloi, etc. Dans cette dernière rue la Ville de Paris avait même installé un bureau central pour la visite des bagages, et que l'on descendit des Messageries, des Laffitte et Caillard, des Françaises ou des Gondoles, il fallait bien passer par là.

Toutes ces allées et venues des voyageurs inquiets, affairés, pressés, jetaient une animation extraordinaire dans ces rues étroites, où les postillons faisaient claquer leurs fouets et les chevaux sonner leurs grelots ; l'un attendait avec impatience la *poule noire* et celui-là venait assister au départ de la *poule grise*... Depuis les chemins de fer ont tué tout cela, les cours elles-mêmes ont disparu sous la pioche des démolisseurs et ont fait place à des maisons de rapport, mais cependant le premier arrondissement n'a point à se plaindre : il a les Halles Centrales, la Bourse du Commerce, la Poste et mille autres choses et les chemins de fer, en centuplant l'importance de Paris, en ont fait le premier arrondissement de la première ville du monde!... Je l'ai déjà dit, mais c'est une constatation utile qu'il est bon de refaire de temps en temps.

En 1870 l'ancienne Compagnie des Messageries royales avait encore son bureau dans l'immense local de la rue Notre-Dame-des-Victoires, occupé en majeure partie par les Messageries maritimes,

et de là quelques employés géraient les derniers vestiges de diligences de la Compagnie qui existaient en Auvergne ou au Mont-Cenis... Aujourd'hui la dernière diligence est morte, aussi bien en province qu'à Paris, et les pataches que je suis allé voir l'année dernière au cœur même de la Bretagne ne méritent plus ce nom; le chemin de fer passe partout et nous en sommes fort heureux.

*
* *

Mais autrefois, à Paris, naissant toujours dans les rues du premier arrondissement, il y avait les voitures, moitié omnibus, moitié diligences, faisant le service de Paris et des environs, dont je dois dire aussi un mot; si j'en crois les bouquins du temps, voici quelles étaient les principales entreprises de ce genre en 1835 : les Favorites, les Tricycles, les Dames Blanches, les Orléanaises, les Béarnaises, les Citadines, les Batignollaises et les Ecossaises; puis plus tard viennent les Hirondelles, les Gazelles, les Excellentes, les Constantines, les diligences proprement dites, etc., etc.

Parmi ces entreprises, beaucoup existaient depuis longtemps et un beau matin, dans un coup de joie, de folie ou d'enthousiasme, la population parisienne procédait au baptême de l'une d'elles; c'est ainsi que les Constantines furent appelées

de la sorte au lendemain de la victoire de 1837, et les Dames Blanches au lendemain d'un triomphe de Boëldieu; ces dernières, toutes blanches, avec leurs chevaux blancs, étaient coquettes et fringantes au possible.

Du reste, toutes avaient leur livrée, leurs couleurs, si l'on peut dire, comme les jockeys d'aujourd'hui, les Parisiennes étaient vertes, les Béarnaises couleur chocolat, les Ecossaises étaient rayées et bariolées comme le tartan d'une vieille anglaise, les Hirondelles étaient semées d'hirondelles sur un fond jaune, etc.

La correspondance entre les lignes de Paris fut inventée en 1836, ce fut un trait de génie.

Les impériales à 15 centimes furent créées en 1853.

La fusion des compagnies en une seule, telle qu'elle existe maintenant, s'est faite en 1855.

En voilà assez. Voulez-vous des renseignements sur les omnibus, les tramways, nord ou sud, d'aujourd'hui, allez trouver notre ami Mesureur; c'est un homme charmant, tout à fait dans le... tram, comme disent les Belges.

Pour moi, j'ai constaté que l'histoire des diligences en France et celle du premier arrondissement sont intimement liées et ne forment qu'une seule et même histoire, j'en suis fier, comme étant né natif du quartier et ça me suffit.

LES ANGLAIS AU PALAIS-ROYAL

LA RAPACITÉ DES ANGLAIS — TRAHISON DE LOUIS XV — TOUJOURS L'ENNEMI HÉRÉDITAIRE.

C'est le sort inévitable de toutes les nations qui grandissent au nom de la liberté et qui marchent de l'avant au nom du progrès, de la démocratie et de l'émancipation des peuples.

Il ne faut pas nous en plaindre, si c'est un péril de plus, c'est aussi une gloire incomparable entre toutes ; autrefois, nous avions un ennemi héréditaire : l'Anglais, aujourd'hui nous en avons trois : l'Anglais, l'Allemand et l'Italien ; demain nous aurons contre nous toutes les monarchies coalisées, car, ne nous y trompons pas, les peuples, las de souffrir, sont avec nous et tournent tous leurs regards du côté de la République Française.

Pour aujourd'hui, tenons-nous en à l'Angleterre et voyons un peu le rôle singulier qu'elle a joué au Palais-Royal dans deux circonstances mémorables.

Voici d'abord ce que deux riches Hollandais écrivaient dans leur *voyage*, au sujet du premier incident, à la date du 17 février 1657 :

« Le 17 février, nous fusmes voir le Palais-

Cardinal, qu'on nomme à présent le Palais-Royal. C'est une assez belle maison qui a été bastie par le fû cardinal de Richelieu, qui, en mourant, la laissa par testament au Roy. Il y a sur le derrière un iardin qui n'est pas fort grand mais fort ioli et proportionné au bastiment. On y entre par une grande basse-court qui est fermée d'un treilly de fer, entre lequel et le iardin il y a une cloison de hayes vertes, au long desquelles il y a une carrière pour courre la bague : on y voit deux beaux bassins, l'un en entrant, dont le iect est au milieu du parterre, et l'autre en un rond entouré d'arbres.

« Le ieu de mail va tout autour des murailles et a deux tambours, mais assez commodes. On n'y treuve pas les belles allées du Luxembourg, mais quelque assemblage d'arbres qui font un espèce de petit bois.

« La reine d'Angleterre y demeure avec tout son train qui a fait un fort grand dégast en la demeure et aux reliefs de toutes les chambres et de cette fameuse galerie où les grands hommes de France et leurs belles actions sont représentés avec leurs devises et leurs hiérogliphiques ; c'est une pitié de voir que, pour avoir quelques sols, ils ayent enlevé des pièces qui ont coûté de bonnes sommes...

« Leur avidité et leur avarice les ont poussés à

un tel point que, ne se contentant pas de ce qu'ils enlevaient les dorures relevées en bosse, ILS ONT CASSÉ LES VITRES POUR AVOIR LE PLOMB ».

Voilà comment se conduisaient les larbins de la reine Henriette-Marie d'Angleterre, femme de Charles Ier et ce n'est pas moi qui le dit, ce sont des étrangers désintéressés et témoins oculaires, de la rapacité de ces bandits.

Quel admirable portrait de cette race d'ailleurs, comme c'est toujours bien la même chose et comme ça résume d'une manière saisissante toute la *politique coloniale* et autre de ces insulaires, qui se trouvent partout en pays conquis.

Ces gens-là n'ont jamais été égalés que par les Allemands, qui ont remplacé le *plomb* par les *pendules* en 1870.

Ce qu'il y a de très joli, c'est que le cardinal de Retz fût assez naïf pour faire voter à cette aimable princesse « 40.000 livres » par le gouvernement, somme énorme pour le temps. Aussi sa reconnaissance s'est manifestée d'une manière *touchante* et surtout *prenante*, en mettant à sac notre malheureux Palais-Royal.

On dira tout ce que l'on voudra, ça s'est passé en 1657, il y a longtemps, c'est possible, eh bien ! j'ai la rage au cœur en écrivant ces lignes.

— Comment, vous en voulez à ces Anglais ? mais c'est dans leurs mœurs.

— Moi, je ne leur en veux pas du tout ; j'en veux tout uniment à l'éternelle bêtise des Français.

* * *

Cent ans plus tard — presque — le 11 décembre 1748, nous allons encore retrouver au Palais-Royal la trace maudite des Anglais et cette fois la chose est encore plus triste pour nous, car si les Anglais n'ont pas abandonné leur manière d'agir, nous, nous sommes devenus encore plus lâches, gouvernés que nous étions par un roi sans cœur et sans honneur.

Je cite ici les propres lignes du marquis de Boubonne :

« Il se passa au Palais-Royal un fait honteux pour le roi de France, qui eut la faiblesse d'obéir à l'Angleterre en faisant arrêter, en violation des droits sacrés de l'hospitalité, Charles-Edouard, fils du prétendant. Ce prince, sachant la décision prise, vint à l'Opéra (1), témérairement résolu à se défendre jusqu'à la mort. Mais on avait doublé les postes, une armée de soldats campait dans le palais.

« Entre cinq et six heures, le carrosse du prince est signalé. Charles-Edouard, accompagné

(1) On sait que l'Opéra était dans le Palais-Royal même à cette époque.

de trois Ecossais, ses amis, entre par un passage qui faisait pénétrer de la rue des Bons-Enfants dans la cour des Cuisines. Aussitôt toutes les portes sont fermées. Il est séparé de ses amis. Il n'a pas plutôt mis la main à son épée, que des agents l'ont saisi. On lui lie les bras et les jambes avec des cordons de soie. On le désarme de deux poignards et de deux pistolets qu'il portait cachés, et on le conduit à Vincennes, au milieu de détachements de troupes échelonnés jusqu'à la porte Saint-Antoine ».

Ce déploiement de force pour arrêter un pauvre jeune homme inoffensif, un hôte de la France, était tout à la fois odieux, puéril et lâche, et il fallait bien s'appeler Louis XV le Bien-Aimé, pour être capable de commettre une pareille infamie, contraire au droit des gens au premier chef.

* * *

Je pense en avoir assez dit pour avoir démontré combien l'influence anglaise a toujours été désastreuse à notre pays.

Quittons un instant le Palais-Royal et voyons encore ce qu'ils font cent ans plus tard sous Louis-Philippe... et maintenant, leur action contre la France change de théâtre, mais elle reste toujours aussi meurtrière pour nous. Allez aux Nouvelles-Hébrides, aux Salomons, à Mada-

gascar, à Terre-Neuve, au pays des Egbas, en Afrique, en Asie, en Océanie, n'importe où et vous retrouverez l'Anglais ; autrefois il mettait à sac notre pauvre Palais-Royal, qui n'en pouvait mais, aujourd'hui il nous vole nos colonies ; petit voleur deviendra grand, c'est fait et l'ennemi héréditaire, allez, c'est toujours la cour d'Angleterre.

— Je n'ai pas dit : le peuple irlandais qui meurt de faim, ni même le peuple anglais qui souffre et gémit, en attendant sa grande révolution émancipatrice.

P. S. — Une erreur typographique a fait sauter, dans un précédent chapitre, le nom de l'île *Louvier* qui, d'ailleurs, se trouvait à l'opposé du premier arrondissement, à l'extrémité de l'île Saint-Louis, et a été réunie à la terre ferme, dans le quartier de l'Arsenal, au commencement du second empire.

LES PROPRIÉTAIRES
AU PALAIS-ROYAL

CONSTRUCTION DES ARCADES — SOPHIE ARNOULD — UN ARBRE LÉGENDAIRE — LES EMPIÉTEMENTS DES BOUTIQUIERS — FERMETURE DE LA PLUPART DES PASSAGES.

J'ai reçu à différentes reprises, depuis plusieurs mois, des lettres très pressantes qui me demandaient quelques éclaircissements sur les origines de la propriété au Palais-Royal. J'avoue que rien au monde n'est plus obscur; ce ne sont guère que des indications que je puis fournir ici et je serai fort heureux si elles peuvent servir de point de départ à une enquête plus approfondie sur la question.

Il est bien entendu que je laisse le Palais-Royal lui-même de côté et que je ne m'occupe que des trois rangées de maisons qui ferment le jardin, sur le derrière dudit Palais.

Dès l'année 1780, le duc de Chartres, à qui son père avait cédé le Palais-Royal, avait eu l'idée de l'agrandir. C'est pour cela que son architecte Louis conçut pour le Palais-Royal un projet vaste, ingénieux, qui fut généralement admiré et que le prince eut raison d'approuver. Je rapporte là les paroles du temps, mais il est bon d'ajouter

que le prince l'approuva surtout parce qu'il espérait en retirer d'immenses bénéfices.

D'un autre côté, Vatout et Fontaine disaient : « La forme désagréable, l'irrégularité des habitations qui bordaient le jardin en trois sens, les inconvénients continuels auxquels donnaient lieu les concessions et les privilèges dont chaque propriétaire jouissait, firent naître l'idée d'isoler la promenade et de l'entourer de portiques surmontés de bâtiments dont la décoration et l'ordonnance devaient s'accorder avec celle de la grande façade du palais. »

Les propriétaires faisaient percer des portes et des fenêtres sur le jardin et chaque maison y avait un escalier particulier. Les *Mémoires secrets* sont explicites à cet égard, à la date de juillet 1775 : « Les concerts et fêtes que donnent alternativement des particuliers demeurant sur le jardin du Palais-Royal attirent beaucoup de monde du voisinage; » les braves propriétaires s'y livraient à tous leurs ébats et y faisaient même tirer des feux d'artifice, comme Sophie Arnould, en octobre 1773, à l'occasion de la naissance du duc de Valois, qui n'était qu'une fille, comme l'on sait, et qui ne devait pas tarder à être troquée en Italie par son père contre un petit Schiappini, devenu depuis Louis-Philippe Ier.

Saint-Marc lui-même, dans son volume si

intéressant sur le Palais-Royal, s'exprime en ces termes à ce propos, toujours d'après Vatout et Fontaine : « Les critiques furent nombreuses, les oppositions ne le furent pas moins. Les propriétaires des maisons qui environnaient le jardin crièrent à la violation des droits acquis et se réunirent pour contester au duc de Chartres le droit de faire des rues et de construire dans sa propriété. Ils le citèrent devant le Parlement de Paris, qui jugea le procès contre eux. Le duc de Chartres obtint des lettres patentes enregistrées le 26 août 1784, qui lui permettaient d'accenser les terrains des maisons bâties et de bâtir au pourtour du jardin, à raison de vingt sous par toise, formant trois mille cinq cents toises.

Les clauses et conditions sont, outre la redevance de l'accensement, de rembourser les prix de construction à ceux qui les auraient avancés, d'entretenir à perpétuité et de reconstruire les bâtiments dans le même état de solidité, forme, dimensions et décoration; enfin de réserver pour le service du palais les galeries de circuit autour du jardin. »

L'exécution du plan de l'architecte Louis fut approuvée par le prince le 12 juin 1781 et entraîna la disparition de la *grande allée* de marronniers légendaires, parmi lesquels était l'arbre de Cracovie, sous lequel venait pérorer M. Métra, dont

je ne tarderai pas à avoir l'occasion de dire deux mots, à propos des originaux du premier arrondissement.

Les habitants des maisons voisines du Palais-Royal crièrent fort contre les lettres patentes du roi qui autorisaient la construction des galeries et des trois rues qui se trouvent derrière les maisons mêmes du Palais-Royal.

Sophie Arnould menait la campagne avec rage, parce qu'auparavant son appartement avait accès sur le jardin et dans un langage un peu vif, faisant allusion à un jeu à la mode, elle appelait l'enfilade des galeries « le plus beau troumadame de l'univers ».

L'*Arbre de Cracovie* fut pleuré et bientôt on n'y pensa plus, tant il est vrai que tout passe vite sur la terre, surtout à ces époques troublées.

* * *

Après la mort du trop fameux Philippe Egalité, le palais, mutilé par les ventes des mandataires, fut réuni au domaine de l'Etat et c'est encore Saint-Marc qui va nous donner des renseignements précis : « Ce qui était resté au duc des arcades sur le jardin et l'hôtel de Châtillon, qui avait échappé à ces mandataires, furent vendus nationalement. Des aliénations même partielles furent faites dans le corps du palais à des restau-

rateurs, aliénations dont plusieurs se trouvèrent bientôt annulées par des banqueroutes. Un entrepreneur principal, le sieur Provost, y établit des locations de toutes espèces et les locataires commirent partout des dégradations. Ceux-là agrandissaient des fenêtres ou perçaient des portes; ceux-là coupaient des arcs pour y établir des tuyaux de cheminées. Ici on établissait des cuisines, là on démolissait pour agrandir les pièces.

Les galeries étaient encombrées de caisses, de marchandises, d'enseignes, de supports qui débordaient et gênaient le passage. Il y eut même plus tard des dépôts où se trouvèrent entassés quantité d'objets d'ameublement commandés aux fabricants de Paris qui manquaient d'ouvrage pendant la campagne de 1806. Etat de choses qui dure trop longtemps, jusqu'au jour, en 1831, où M. de Belleyme, préfet de police, en vertu d'un ancien droit accordé au duc d'Orléans par les lettres patentes du roi du 26 août 1784, les débarrassa des devantures saillantes, des étalages et de toutes les superfétations qui obstruaient la voie publique et offusquaient les yeux. »

*
* *

Tout cela est fort bien dit et jette évidemment une certaine lumière sur les origines de la propriété au Palais-Royal; mais ce sur quoi Saint-

Marc n'insiste pas suffisamment, ce sont précisément sur toutes les charges et servitudes qui étaient imposées aux propriétaires, en vertu de ces fameuses lettres patentes.

Ainsi, en dehors de ce que l'on pourrait appeler la propreté et le respect des galeries, les propriétaires étaient forcés rigoureusement de tenir ouverts entre les trois rues avoisinantes et les galeries un certain nombre de passages pour la libre circulation des piétons, du public, en un mot.

Il serait encore facile d'en donner la nomenclature nommément, malheureusement M. de Belleyme se contenta de son œuvre de salubrité et de déblaîment et ne tint pas la main à ce que tous ces passages primitivement ouverts restassent tels ou le fussent de nouveau.

C'est ainsi que peu à peu les propriétaires remplacèrent les passages par des boutiques — c'était infiniment plus lucratif pour eux — et qu'aujourd'hui le provincial, l'étranger, ne trouvent plus de portes pour entrer dans le Palais-Royal et que si d'aventure ils en dénichent une, ils n'en trouvent plus pour en sortir et qu'ils ont l'air d'âmes en peine enfermées dans une fosse aux lions.

Pour les commerçants, pour les propriétaires eux-mêmes, c'est un fort mauvais calcul, car c'est

le meilleur moyen d'éloigner cette fameuse clientèle, la foule en un mot, que l'on se plaint de ne plus rencontrer sous les arcades : à qui la faute ?

Il est vrai que l'on ne raisonne guère avec la rapacité humaine. Il est vrai aussi que le malheureux Palais-Royal a pour architecte depuis de trop longues années l'étonnant M. Chabrol, qui s'en moque un peu et qui ne veut pas que la lumière se fasse au Palais-Royal; il sait bien le prouver, surtout le 14 Juillet !

LES D'ORLÉANS AU PALAIS-ROYAL

INFLUENCE NÉFASTE DES ITALIENS — SOIXANTE-QUATORZE MILLIONS EXTORQUÉS A LA FRANCE — UNE FAMILLE DE BANDITS ROYAUX — SCHIAPPINI LA SANGSUE!

Dernièrement, je parlais ici même du rôle des Anglais au Palais-Royal; il est bon aujourd'hui de dire quelques mots du rôle odieux que les Italiens y jouèrent dans la personne d'un de leurs compatriotes les plus connus, j'ai nommé le jeune Schiappini, qui régna sur la France de 1830 à 1848, sous le nom de Louis-Philippe Ier.

La Bourse, le théâtre et quantité de locataires occupaient plus du quart du Palais en 1814; aussi lorsque Louis-Philippe arrive, le 18 mai, il ne trouve pas un appartement logeable, le domaine en avait fait depuis 1807 des dépôts et des magasins.

Le marquis de Boubonne en trace le tableau suivant à cette époque :

« Divers logements étaient occupés par des gens favorisés qu'il n'avait pas été facile de faire sortir une fois entrés.

L'expulsion des occupants, l'aménagement et l'appropriation de quelques pièces demandent quelques jours, qu'il passe (Schiappini) dans un

hôtel garni, rue Grange-Batelière. L'architecte Fontaine prépare à la hâte une installation provisoire. Le duc fait alors un court voyage en Angleterre, d'où il part pour aller chercher sa famille à Palerme. »

On sait en effet que le fils du geôlier Schiappini s'était marié à Palerme, le 25 novembre 1809, avec la princesse Amélie de Naples et qu'il vivait fort luxueusement dans une superbe maison de campagne, aux portes de cette ville. Naturellement, il se gardait bien de parler de ses origines et, grâce au troc de Philippe-Egalité, qui l'avait échangé contre sa fille, il se faisait passer impudemment pour Louis-Philippe, duc d'Orléans, comme si ce dernier existait réellement en sa personne; il faut avouer que ce *troc* avait été un *truc* audacieux.

Tout à coup on apprend l'évasion de l'île d'Elbe et, comme la bravoure était chose inconnue à cet aventurier, le premier soin de Louis-Philippe fut de déguerpir au plus vite du Palais-Royal avec toute sa famille : mademoiselle sa sœur, la princesse d'Orléans, les princesses Louise et Marie, le duc de Chartres et le duc de Nemours, qui venait de naître le 25 octobre 1814, toute la nichée des petits Schiappini en un mot.

***

Quand le danger fut passé, le 18 juin, après Waterloo, le duc revint naturellement au Palais-Royal; le marquis continue en ces termes : « Son premier souci est l'achèvement de la liquidation de la succession de son père (Philippe-Egalité, son père adoptif par subterfuge), commencée de son vivant et continuée par l'Etat, et le payement des dettes contractées qui s'élevaient à SOIXANTE-QUATORZE MILLIONS.

De plus, il faut restaurer le palais ou l'abandonner. « Le Palais, avant de revêtir cette grandeur et cet éclat qui en font aujourd'hui une des plus belles résidences souveraines, écrit le courtisan Vatout en 1838, a nécessité d'immenses travaux. »

Ainsi, on voit que le procédé des pseudo-d'Orléans est toujours le même; quand la France est agonisante, au lendemain de grandes infortunes, ils se jettent sur elle comme une nuée de vautours et lui arrachent une centaine de millions, ou quelque chose d'approchant.

En 1814, au lendemain de Waterloo, alors que l'Europe tout entière se rue sur la France, l'Italien Louis-Philippe Schiappini accourt et en profite pour lui extorquer SOIXANTE-QUATORZE MILLIONS.

Du reste ce fut là, paraît-il, le commencement de son immense fortune, car il lui resta quelques

millions dans les mains de la liquidation habilement majorée.

De même firent ses fils au lendemain de Sedan, en 1871, en arrachant à la France le plus de millions possible. Ceci dépasse tout ce que l'entendement peut concevoir et si la grandeur des crimes de ces étrangers est sans mesure, il y a quelque chose de plus extraordinaire encore, c'est la bêtise du peuple français qui a pu en tolérer l'exécution.

On affirme que dans l'intimité de la famille, Louis-Philippe expliquait comment il avait cru devoir par reconnaissance faire payer à l'Etat ces soixante-quatorze millions de dettes de Philippe-Egalité. « Pensez donc que sans lui, disait-il à ses enfants, vous seriez toujours des petits Schiappini, des petits mendiants pouilleux de la noble Italie, ma patrie; aussi je devais bien à la mémoire de cette vieille canaille de Philippe-Egalité de faire payer ses dettes à la France, car il a eu une riche idée de me substituer à sa fille. »

Du reste, tout révélait chez Louis-Philippe et sa basse extraction et son origine italienne; on sait quelle vie il avait menée en Italie et en Angleterre, avant de rentrer en France et il y aurait là des détails qui ne peuvent s'imprimer décemment dans un volume, même en latin; on sait quelles étaient ses allures grossières et tri-

viales, ses instincts pervers, son avarice légendaire qui en aurait remontré à Harpagon lui-même. Enfin son accent et son extrême difficulté à prononcer notre *u* autrement que *ou*, tout en lui révélait l'Italien sorti du bas peuple.

Le fameux acteur Brunet, qui avait joué devant toutes les têtes couronnées de son temps, aimait à répéter que : « Napoléon riait peu, que Louis XVIII riait d'un rire gros comme son ventre, que Charles X souriait et que Louis-Philippe riait aux éclats comme un porte-faix pris de boisson ».

Cela peint son homme, il est inutile de rien ajouter.

* * *

Avec un tel hôte au Palais-Royal, au lendemain de la Restauration, à peine est-il besoin de dire que les beaux jours de la plus épouvantable dépravation ne tardèrent pas à refleurir au Palais-Royal. Louis-Philippe y mettait d'autant plus de coquetterie qu'il se disait, avec un raffinement de roûrie italienne, qui correspondait d'ailleurs parfaitement à ses goûts et à ses instincts : « Plus le Palais-Royal redeviendra immonde, plus il sera le centre de la prostitution et de la débauche de l'Europe entière et plus le peuple, qui a du flair, se dira : bon sang ne peut mentir; Louis-

Philippe est bien véritablement le fils de Philippe-Egalité. »

Aussi il faut lire les mémoires du temps, les journaux mêmes, pourtant assez muselés, pour se faire une idée du débordement de débauches sans nom qui signala la venue de Louis-Philippe Schiappini et de son auguste famille au Palais-Royal, sous la Restauration.

Dans un mouvement de lyrisme comique, Chavette s'écrie :

« Que sont devenus ces beaux jours d'orgie et de prodigalité de la Restauration, où les rentrants, affamés de toutes les manières après un long exil, se faisaient servir des filles nues sur le lit de persil d'une planche à poisson! »

Car il est à remarquer que, comme toujours du reste, ce n'est pas le peuple de Paris, ces braves gens calmes, travailleurs et ne demandant qu'à réparer par un tenace labeur les ruines accumulées par vingt ans de guerres, qui se livrèrent à ces saturnales, mais bien la haute noblesse qui formait comme la garde d'honneur de Louis-Philippe.

On a véritablement des nausées en remuant toute cette boue; cependant, dans le chapitre suivant, autant que la chose est possible et permise, je dirai quelques mots sur la prostitution au Palais-Royal depuis deux siècles et l'on verra que les

anciens d'Orléans — les vrais — n'avaient sous ce rapport rien à envier aux faux, aux nouveaux, aux Schiappini, en un mot, qui se sont trouvés implantés en France par le crime historique le plus extraordinaire qu'il ait jamais été donné à l'Histoire d'enregistrer.

— —

LA PROSTITUTION

AU PALAIS-ROYAL

UN PRINCE DU SANG INSULTÉ! — UN AUTEUR AMOUREUX DE SES SUJETS — LES COURTISANS D'AUTREFOIS — DÉBAUCHE OFFICIELLE.

Sous la monarchie, le Palais-Royal, ses alentours et surtout le groupe de maisons, de rues, ou plutôt de ruelles ignobles, qui occupaient l'emplacement actuel des magasins du Louvre, de l'hôtel de même nom et la place du Palais-Royal, furent le rendez-vous légendaire de toutes les débauches, cosmopolites ou non.

La situation centrale du Palais-Royal, ses jardins et surtout les débordements sans nom du Régent, tout avait concouru à ce qu'il en soit ainsi : l'exemple venait de haut.

Je n'ai point l'intention de m'arrêter longtemps sur ce sujet, d'abord parce qu'il est difficile à traiter, même en grec, ensuite parce qu'il faudrait des volumes pour écrire l'histoire complète de la prostitution au Palais-Royal, depuis Richelieu, jusqu'à la guerre de 1870.

Je ne veux donc que noter au passage les faits qui ont une couleur bien personnelle et qu'il est permis de publier dans un ouvrage qui se respecte.

Bachaumont, qui a inventé le mot de *raccrocheuses*, nous apprend que ces demoiselles exerçaient leur métier en plein jour au Palais-Royal pendant l'hiver de 1771, ce qui ne changeait rien, d'ailleurs, aux mœurs du temps.

On finit par les chasser cependant, à la suite de l'incident suivant; je laisse la parole au narrateur :

« M. le duc de Chartres se promenait dans son jardin ; en passant auprès d'une de ces filles, il s'écria : « Oh ! f... ! que celle-là est laide ! » L'amour-propre de l'offensée ne lui permit pas de rester court à ce propos, qu'elle entendit très bien.

« Ah ! f... ! répliqua-t-elle, vous en avez de plus laides dans votre sérail ». Un manque de respect aussi impudent n'est pas resté impuni, et le châtiment a rejailli sur l'espèce entière ; en sorte qu'il n'y a plus que les filles d'Opéra, les filles entretenues, celles qu'on appelle du haut style, qui puissent se montrer dans ce lieu, ce qui ne laisse pas de l'attrister beaucoup, car dans le nombre de ces raccrocheuses, il y en avait de très jolies, de très bien vêtues, qui ornaient la promenade, réjouissaient les yeux et attiraient les hommes... Aujourd'hui (18 juillet 1772), le Palais-Royal, excepté les jours d'Opéra, n'est plus qu'une vaste solitude. »

Comme cette constatation attristée et mélancolique de Bachaumont est amusante ; on sent que le pauvre homme regrettait les minois provoquants qui *ornaient la promenade !*

*
* *

En parlant du Palais-Royal pendant la Révolution, Fournier, de son côté, a laissé tomber de sa plume les curieuses lignes suivantes :

« Pendant le Directoire, la politique fut morte ou muette. Une autre fièvre s'empara du Palais-Royal et on fit ce dont Chaumette semblait avoir flairé les horreurs, lorsqu'un jour du mois de juillet 1793, dans un de ses moments de bon sens et de morale, il faillit en ordonner la fermeture, devançant ainsi une idée de Merlin, qui voulait en faire une caserne et un projet du ministre Benesech, en l'an v, qui prétendait pouvoir l'assainir de toutes les façons, en le faisant traverser par quatre rues. »

Heureusement que ces projets de vandalisme bête n'ont pas été mis à exécution. Si l'on veut se faire une idée des mœurs étranges du Palais-Royal à cette époque, il faut lire Mercier et Rétif de la Bretonne, qui donnent une série de tableaux très vécus que je ne puis rapporter ici.

Mercier allait jusqu'à dire que le Palais-Royal

était miné par les eaux souterraines et que cloaque, il allait disparaître en cloaque.

Cependant on a vu comment le cloaque a assez bien résisté jusqu'à ce jour aux fameuses infiltrations.

Ce qui surtout est amusant, c'est de voir que le vertueux Mercier lui-même trouvera un jour son chemin de Damas, en faisant du Palais-Royal ce portrait presqu'aimable :

« Le Palais-Royal est le point unique du globe; c'est *la capitale de Paris* ; c'est un séjour enchanté, une petite ville luxueuse enfermée dans une grande, le temple de la volupté, d'où les vices brillants ont banni jusqu'au fantôme de la pudeur. Tout y est réuni : jeux, spectacles, cafés, traiteurs, cabinets de lecture ; femmes très douces et très accommodantes à tout prix. Libertinage éternel. »

Néanmoins, on sent que Mercier ne se complaît guère dans ces études, tandis que Rétif de la Bretonne, dans *les filles du Palais-Royal*, parle d'elles avec complaisance et volupté, s'enivre de leur parfum... *odor di fimina*, et se compare modestement à Pétrone, pour avoir écrit scrupuleusement et avec un véritable amour, leur histoire.

Sous le nom de M. Aquilin des Escopettes, on le voit suivre tout le vilain gibier dont il aime tant

le ragoût et que nous lui abandonnerons volontiers, sans même excepter la célèbre..., celle pour laquelle on traduisit l'un des plus fameux livres de l'Arétin, avec cette annonce : « Nouvelle édi-« tion, revue, corrigée, augmentée aux dépens « de Mlle Théroigne de Méricourt, présidente du « club du Palais-Royal et spécialement chargée « du plaisir des ganaches de notre illustre Sénat ; « 1791, petit in-12. »

On n'y allait pas de main-morte à cette époque!

* * *

En 1799, il y avait quatre maisons de filles au Palais-Royal et plus tard il y en aura huit, mais ces dames ne se contentaient pas des maisons et des centaines circulaient librement dans le jardin et les galeries. Saint-Marc dit à ce propos : « Leur démarche est éhontée, mais leur tournure est ravissante. Leur langage est ordinairement grossier, quelquefois mêlé d'argot. Leur voix a déjà perdu sa fraîcheur, la douceur du timbre, le velouté du ton ; elle est souvent éraillée, rauque ; une voix de rogomme, une voix cassée ou une voix syphilitique. On en voit du jardin, danser demi-nues dans leurs entresols, ouverts à dessein ou court vêtues, les jambes croisées, montrer aux fenêtres à peu près toutes les beautés dont les a gratifiées la nature. On lit, je ne sais plus où, ces

espèces de vers mis dans la bouche d'une impure de bas étage :

Hélas ! pour la beauté, quel séjour est égal
A celui des remparts et du Palais-Royal ?
C'est là qu'en espaliers les Grâces arrangées
Aux regards des passants font briller leurs appas,
Semblables à des fleurs qui naissent sous leurs pas
Et dont la quantité *rend les voix partagées*.

Les chroniques du temps sont pleines de détails sur la beauté, les charmes et les talents secrets de la Montansier, de la belle Zulima, de la blonde Sophie Beau-Corps, de l'incomparable Elisa, qui était chez la Destaing, de la belle Romain, de cent autres, sans compter les bouquetières, les modistes et toutes les Circès vagabondes, comme on les appelait alors, qui avaient valu aux fameuses galeries de bois, remplacées par la galerie d'Orléans de 1828 à 1829, le surnom pittoresque de *Pince-Fesse*.

* * *

En voilà assez, n'est-ce pas, sur ce sujet, et si l'on veut des détails, ils abondent dans les chroniques galantes depuis Louis XIV, on peut dire, jusqu'à Louis-Philippe, sans compter cet aimable Rétif de la Bretonne, qui a conté ces histoires du Palais-Royal en homme convaincu, en ancêtre direct d'Armand Sylvestre.

Le Palais-Royal se meurt, dit-on, c'est exagéré ;

mais ça ne fait rien, je suis heureux tout de même de constater que sous la troisième République, sans être plus morose qu'il ne convient, nous avons des mœurs un peu plus propres que nos aimables grands-parents, ce qui prouve que lorsque les nobles et les prêtres sont au pouvoir, la débauche crapuleuse et la prostitution éhontée ne sont pas loin.

Le poisson vit dans l'eau, chacun vit dans son élément et l'histoire de la monarchie française est là pour démontrer que son élément, à elle, n'était pas précisément très vertueux, ni très ragoûtant.

L'HIRONDELLE

D'HORACE VERNET

LE CAFÉ DE FOY — LA JEUNESSE D'UN GRAND HOMME — TROIS LÉGENDES — AUTHENTICITÉ DOUTEUSE.

Si vous voulez voir cette hirondelle simple, modeste, aux lignes arrêtées comme une esquisse de Puvis, mais célèbre dans le monde entier, indiquée dans tous les guides et faisant courir les anglais de loin, allez galerie Montpensier, entrez dans le magasin de bijouterie qui porte l'*Hirondelle* pour enseigne et vous pourrez la contempler tout à loisir.

Mais ceci demande une explication, aussi bien puisque le bijoutier a remplacé le célèbre café de Foy, la cage est aussi célèbre, aussi historique que l'oiseau et c'est pourquoi je veux parler des deux, à seule fin d'instruire sur ce grave sujet mes concitoyens du premier arrondissement qui ne sont pas si ferrés sur la matière que Messieurs les Anglais.

Le café de Foy, fondé dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, n'a disparu qu'en 1863 ; c'est surtout à la fin du siècle dernier, au lendemain presque de sa fondation, alors que Camille Desmoulins en sortait, entraînant à sa suite ses

compagnons, grâce à ses paroles enflammées, que le café de Foy jouit d'une réputation européenne.

Cependant, à côté de cette grande figure, c'est par milliers qu'il faudrait compter les hommes célèbres, ou simplement originaux, qui y ont passé et ont laissé des traces dans le souvenir des vieux du quartier.

C'est le marquis de Ximénès toujours en gestation d'une tragédie ; Baculard d'Arnaud, toujours sans le sou ; Lebrun le nouveau Pindare, sobriquet qui n'a guère été confirmé par l'ingrate postérité ; Martin le Cynique, un toqué qui ne manquait ni d'esprit ni de courage ; Carle Vernet, le père d'Horace ; l'architecte Célérier ; le directeur du Vaudeville Barré ; le peintre Thévenin ; le fameux fabricant de bronze, Ravrio ; l'écuyer de l'empereur de Lourgès ; de Gontaut, et enfin Horace Vernet qui, tout enfant, y passait une partie de son existence au milieu de ses grands amis et était déjà la gloire et l'étonnement du cénacle.

C'est également du café de Foy que partit la première souscription en faveur de la tentative aérostatique de Montgolfier ; comme ami de la famille de Montgolfier et comme président des Aérostiers civils de la Seine, je ne saurais vraiment passer sous silence un fait aussi capital.

Donc, dans cette boutique carrée de la galerie Montpensier, pas bien grande, qui était autrefois le café de Foy et qui est aujourd'hui le magasin ouvert à tout venant d'un bijoutier, se trouve au plafond la fameuse Hirondelle d'Horace Vernet ; mais comment y est-elle venue et comment y est-elle restée ? voilà le problème posé et il ne semble pas facile à résoudre.

*
* *

Mon premier soin a été de courir l'arrondissement en tous sens, à la recherche d'un médaillé de Sainte-Hélène ; celui-là, du moins, serait un témoin vivant, mais partout on m'a répondu : Il n'y en a plus, le dernier des vieux de la Grande-Armée, qui habitait le quartier, est mort il y a dix ans, il y a cinq ans, moins ici, plus là ; mais de témoins, pas l'ombre d'un. J'ai bien été obligé de me contenter des trois versions qui circulent discrètement sous les arcades du palais.

La première affirme qu'un beau matin, pendant que les deux ouvriers qui repeignaient le plafond étaient allés déjeûner, le jeune Horace, pour leur faire une bonne farce, s'était emparé de leurs pinceaux et avait jeté là, avec toute la fougue de ses vingt ans, l'Hirondelle qui devait faire bientôt un si joli chemin dans le monde, grâce aux ailes de la Renommée qui remplaçaient les siennes.

Naturellement, les malheureux barbouilleurs et le patron de l'établissement, ravis et esbrouffés, la conservèrent avec la vénération due au génie naissant.

Et d'une.

Si j'en crois la seconde, le dit plafond venait bien d'être remis à neuf, mais il était terminé et la fresque représentait un paysage plein de fraîcheur et de charme que le cafetier estimait en raison des pièces de cent sous qu'il lui avait coûté.

Un jour on déjeûnait gaîment, tout le monde était émoustillé par la verve de Carle Vernet et par quelques bonnes bouteilles de champagne quand, tout à coup, Horace en débouche une maladroitement et crac ! le beau plafond tout battant neuf est maculé par le bouchon profanateur ; là-dessus pleurs, cris, lamentations du propriétaire, qu'Horace calme séance tenante en peignant dans l'azur du ciel une mignonne hirondelle à la place de la trace indécente, laissée par le bouchon mal appris.

Toujours d'après la tradition, le propriétaire passa du désespoir le plus sombre à la plus folle des joies et l'Hirondelle fut pour lui un coup de fortune.

Et de deux.

Enfin la troisième — apocryphe sans nul doute — veut qu'Horace ait simplement payé ainsi un

bon déjeûner avec des camarades un jour de *dèche* noire.

Maintenant, lecteur, à toi de choisir entre les trois hypothèses, si tu l'oses.

Ce qu'il est bien curieux de constater, en tout cas, c'est que l'histoire du café de Foy et celle d'Horace Vernet, l'une contenant l'autre, sont intimement liées ensemble.

Ils naquirent, grandirent, connurent la gloire et moururent à peu près aux mêmes heures.

En effet, le café de Foy venait d'ouvrir ses portes quand Horace Vernet naquit au Louvre, le 30 juin 1789, et lorsque le grand peintre mourut, le 17 janvier 1863, le café de Foy ne devait pas tarder à plier bagage.

* * *

Tout cela est très joli, me dira peut-être un lecteur méticuleux, mais dites-nous en quelle année a été peinte l'Hirondelle.

Je répondrai à cela tout uniment :

1° Que la question est indiscrète ;

2° Que je n'en sais rien ;

3° Que d'après les souvenirs du quartier on peut estimer qu'elle a été perpétrée de 1810 à 1820 environ.

L'hirondelle, toujours jeune, vivante et pimpante, que l'on admire encore aujourd'hui au dit

plafond, est-elle authentique, est-elle la vraie, la seule, l'incomparable, peinte dans un coup de folie, de joie ou de misère d'Horace Vernet ?

Ah ! pour le coup, voilà encore une question bien plus indiscrète. On sait que M. Lenoir, le dernier propriétaire du café de Foy, a laissé toute sa collection — merveilleuse — au Louvre et qu'il aurait bien eu soin d'y comprendre l'Hirondelle d'Horace, détachée de la fresque avec un morceau du plafond.

Est-elle au Louvre ? Il doit être facile de le savoir ; en tous cas, qu'elle y soit ou non, il est certain que l'Hirondelle actuelle occupe exactement l'emplacement de celle de Vernet — c'est déjà quelque chose — et en admettant qu'elle soit bien la primitive, elle a dû être tant de fois retouchée et repeinte qu'il serait bien malaisé d'y reconnaître l'œuvre du maître.

— Mais, sapristi, me disait hier le propriétaire actuel du magasin, le bijoutier, n'allez pas raconter tout cela surtout, vous enlèverez la foi aux Anglais qui viennent ici par milliers chaque année et vous savez, après avoir admiré l'oiseau, ils achètent un petit souvenir, ce n'est pas à dédaigner.

— Baste, la discussion est ouverte, le doute est permis, les Anglais peuvent conserver la foi et continuer à venir chez vous acheter le petit

souvenir de l'Hirondelle et puis, vous savez, la conscience de l'historien avant tout.

— Tiens ! ça existe donc encore ?

— Impertinent !

LE BON VIEUX TEMPS

DANS LE PREMIER ARRONDISSEMENT

MISÈRE DES AUTEURS DRAMATIQUES — UNE PROCLAMATION CURIEUSE — LE MOT DE LA FIN.

On nous parle toujours du passé avec des larmes d'attendrissement et de... crocodile dans la voix; voilà assez longtemps que dure cette amère plaisanterie; qui nous délivrera non seulement des Grecs et des Romains, mais encore de l'obsession d'un passé moins lointain, curieux sans doute à fouiller, et qui nous ferait dresser les cheveux d'horreur, s'il fallait seulement le revivre 24 heures pour de bon ?

Ainsi les auteurs dramatiques, les malheureux auteurs qui ne sont guère riches aujourd'hui, l'étaient encore beaucoup moins autrefois et étaient livrés sans merci aux fantaisies et aux caprices des gens de théâtre de l'époque, qui étaient déjà aussi poseurs que ceux d'aujourd'hui.

Bertrand nous montre en excellents termes, dans son *Paris-Album*, comment et par quelle circonstance toute gratuite, les auteurs sont arrivés à être payés d'une manière, je ne dirai pas lucrative, mais au moins honorable, ce qui n'avait pas lieu lors du marchandage.

« Avant que les droits des auteurs des pièces

jouées sur le Théâtre-Français fussent réglés par un tarif uniforme, basé sur celui des recettes, le prix d'une pièce se débattait amiablement entre les comédiens et l'auteur.

En 1655, Tristan, l'auteur ordinaire des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dans la louable intention d'obliger un de ses confrères qui ne pouvait réussir à faire représenter ses œuvres, bien qu'elles en fussent dignes, présenta aux comédiens une pièce de celui-ci en la donnant signée de son nom. Les comédiens trouvèrent la pièce charmante et se disposèrent immédiatement à la jouer, ce que voyant, Tristan avoua sa ruse en annonçant que la pièce n'était nullement de lui, mais bien de Quinault, son ami et son confrère. Tristan se réjouissait déjà du succès de l'affaire, lorsqu'à son grand étonnement les comédiens ne voulurent plus payer la pièce que la moitié du prix ordinaire.

Tristan s'indigna de cette conduite; les comédiens tinrent bon, alors il leur proposa cet expédient qui conciliait tout :

— Vous prétendez, leur dit-il, que la pièce est inférieure à celle que vous jouez, et que, par conséquent, vous devez la payer moins cher. Faites ceci : jouez la pièce, et abandonnez un neuvième de la recette à Quinault; de cette façon, si les représentations vous rapportent peu, il

touchera moins que vous lui offrez, mais si, comme je l'espère, le monde s'empresse à venir pour le voir, il sera amplement récompensé de son talent.

Cet arrangement, qui satisfaisait les deux parties, fut accepté; comme l'avait jugé Tristan, la pièce eut un succès des plus complets, et à partir de ce jour les droits d'auteur demeurèrent fixés au neuvième de la recette. »

Ce n'est pas autant le fait lui-même, qui touche cependant de près les gens de lettres, qui me semble merveilleux en cette affaire, que le désintéressement de ce brave Tristan qui pousse son ami. Non, voyez-vous d'ici Sardou poussant un jeune? on lui prend ses idées et l'on cherche à l'étrangler ensuite, c'est bien plus pratique. Voilà pourquoi cette bonne pâte de Tristan m'est si sympathique.

* * *

Mais ce n'est pas tout, si les auteurs crevaient de faim, comme le reste du peuple, la monarchie avait fait de Paris en général et les d'Orléans du Palais-Royal en particulier, un véritable coupe-gorge.

Aussi, en 1792, les administrateurs de la police parisienne qui avaient voulu apporter un peu d'ordre au milieu de cette pourriture, étaient obligés de lancer une proclamation aux provin-

ciaux qui venaient à Paris pour la fête de la Fédération, de manière à les mettre en garde contre les périls qui les menaçaient de toutes parts.

« Au Palais-Royal, dans ce lieu qui fut le berceau de la Révolution, le rendez-vous constant des patriotes pendant longtemps; dans ce lieu charmant où le plaisir va vous attirer, il existe des repaires affreux où, sous l'espoir d'une fortune incertaine et balancée par la ruse, des brigands vous attirent ou des femmes... vous entraînent sous les verrous de trois épaisses grilles de fer, au milieu des poignards; à chaque porte de ces tripots, où les malheureux étrangers, heureux encore de ne pas y perdre la vie, laissent sur une table, à la merci des fripons qui l'entourent, leur fortune, des hommes gagnés pour ce métier infâme se promènent et vous invitent à monter pour une bonne société. On vous distribuera des cartes pour des concerts, pour des clubs ou des festins agréables. Rejetez, repoussez loin de vous ces appels dangereux.

Vos parents, vos épouses vous ont envoyés au milieu de nous pour célébrer la fête de la liberté conquise et vous préparer encore à la défendre; que ces jours ne soient pas empoisonnés par des regrets. Si les magistrats du peuple ne peuvent détruire complétement ces cavernes affreuses, au

moins ils auront rempli un devoir en vous les indiquant. »

Le style de ladite proclamation est bien amusant et rappelle bien la foi des grands jours de la Révolution. Cependant, je soupçonne fort les administrateurs en question d'avoir un peu exagéré et, comme ils le disaient fort justement eux-mêmes, ils étaient impuissants à détruire du jour au lendemain un virus que de longs siècles de féodalité bestiale avaient inoculé dans le sang du peuple.

* * *

Aujourd'hui, ce brave M. Lozé se contente de faire tenir en laisse les chiens et bouledogues (on sait que la préfecture de police affirme depuis longtemps que ces derniers ne sont pas des chiens) et de museler les plumes de paon, c'est moins tragique et il faut avouer que nous avons fait quelques petits progrès tout de même depuis cent ans.

Il ne faut pas oublier, comme je l'ai déjà dit, que les deux grands bâtiments des magasins et de l'hôtel du Louvre n'existent que depuis moins d'un demi-siècle et que tout l'espace qui séparait les Tuileries et le palais du Louvre du Palais-Royal, était occupé par un dédale de rues immondes, sur lesquelles précisément on a laissé des volumes entiers de souvenirs, des mémoires qui

en révèlent de toutes les couleurs sur ces repaires affreux, comme disaient nos aïeux.

C'est pour cela que Napoléon Ier voulait aussi faire démolir tout ce groupe et réunir les Tuileries au Palais-Royal par des galeries, des arcs et des colonnades. Malheureusement, ce projet grandiose entre tous n'a jamais été réalisé et naturellement aujourd'hui, avec les constructions modernes, il n'y a plus à y penser.

— Non, là, vraiment, la main sur la conscience, sans pose indécente à l'érudition de pacotille ou au raffinement de petit maître débauché, est-ce qu'il faut tant que ça regretter le bon vieux temps ?

— Cela dépend, vous savez le mot d'un vieux curé du commencement de ce siècle : Sous l'ancien régime, c'était de fameux cochons, mais il faut avouer que l'on s'amusait ferme.

— A ce point de vue, vous avez raison !

LE PREMIER ARRONDISSEMENT

INITIATEUR

LES LIBRAIRES ET LES ÉDITEURS — CABINETS DE LECTURE — LES MAGASINS DE CONFECTIONS — GRANDE COLÈRE DES TAILLEURS — PREMIERS RESTAURANTS A PRIX FIXE.

Tous les peuples sont chauvins, c'est entendu ; c'est l'exagération d'une vertu qui devient un défaut et je suis de ceux qui s'élèvent avec énergie contre cette aggravation inutile du légitime et respectable patriotisme — respectable quand il revêt les formes scientifiques et pratiques des temps modernes : autrement ce n'est plus qu'une vantardise enfantine, indigne des habitants de Tarascon eux-mêmes.

C'est ainsi que depuis des siècles, il est convenu que la France est le flambeau du monde — ce qui fut vrai aux grands jours de la Révolution émancipatrice — et que Paris est le lumignon étincelant de ce flambeau.

Je le veux bien et pour rester dans les traditions absolues, non seulement de la légende, mais de la vérité, cette fois, je veux aller plus loin, renchérir sur les lieux communs en circulation, et affirmer hautement que le premier arrondissement est bien le centre, le cœur, l'âme de Paris

depuis des temps immémoriaux et que dans ce premier arrondissement même, le Palais-Royal est la quintessence, la cellule, suivant un mot à la mode dans le jargon soi-disant scientifique, le point de départ de presque toutes les transformations contemporaines.

Je le prouve.

Et n'attendez pas de moi de grandes démonstrations philosophiques, je le prouve par les petits côtés de la vie moderne; car, n'en doutez pas, c'est encore le meilleur moyen de saisir la vérité et de la présenter toute nue à mes lecteurs.

*
* *

On sait que pendant longtemps ce fut le quartier latin, ou des écoles, qui ne portait pas encore ce nom, et surtout la rue Saint-Jacques, qui possédèrent le monopole presqu'exclusif des libraires-éditeurs, mais combien fut plus grand leur développement lorsqu'ils s'installèrent au siècle dernier au Palais-Royal; les galeries de bois et tout l'édifice en étaient remplis, sans compter les libraires étalagistes et les cabinets de lecture; ces derniers, tant sous verre qu'en plein vent, qu'en espalier suivant la formule du temps, étaient au nombre de plus de trente, où l'on s'arrachait les journaux.

Constatons en passant que cette industrie du

cabinet de lecture, qui est née au Palais-Royal et s'étendait jusqu'au jardin des Tuileries qui en possédait un, fort achalandé, qui a résisté longtemps et dont nos pères se souviennent parfaitement, est complétement morte aujourd'hui; c'est à peine s'il reste quelques loueurs de volumes, de romans à emporter chez soi, mais le cabinet de lecture proprement dit, tel que nous l'avons connu jusqu'à la guerre, a été tué par la presse quotidienne à bon marché, à un sou. Cela prouve que la lecture est à la portée de tout le monde aujourd'hui : ne nous en plaignons pas.

*
* *

Sous la Révolution, les cabinets de lecture du Palais-Royal firent fureur avec les pamphlets, les romans et les publications à scandale.

Edouard Fournier, dans *Paris à travers les âges*, a donné une curieuse description des librairies du Palais-Royal, en en laissant cependant les trois quarts dans l'oubli et en ne parlant que des plus célèbres. Gattey publiait les actes des Apôtres de Riverolles (*sic*) et de Champcenetz, il fut remplacé par le girondin Louvet qui avait écrit lui-même *Faublas* et qui fut très aidé dans son métier par sa courageuse femme Lodoïska.

Joseph Pain tenait, au n° 45 des galeries, la librairie des *Trois bossus;* il publia un journal

sous ce nom en 1789, il n'eut que trois numéros, le dernier parut sous le titre : *Les trois bossus à l'agonie*, qui rendaient l'argent aux deux abonnés réunis à Paris, en France et à l'étranger. On voit que cet éditeur ne manquait pas d'esprit.

Desaine avait fait de son magasin un club où venaient bavarder les hommes de la Révolution, depuis les deux Mirabeau jusqu'à Barras.

Les débris de l'ancien Parlement se réunissaient chez Petit, dont la boutique était dans une des galeries de bois, et chez Mlle Brigitte, appelée Gorsas, en sa qualité de parente de l'une des victimes de la Gironde.

Les soldats et les étrangers affluaient chez Girardin.

C'est sous les galeries de bois que vint s'installer vers 1796 un jeune homme de 25 ans, qui avait son double brevet d'imprimeur et de libraire; il s'appelait Jean-Gabriel Dentu.

Son fils Edouard fut le premier éditeur de mon père qui publia chez lui, en 1856, son premier roman : *Edmond Reille*. J'ai déjà eu l'occasion, dans un chapitre précédent, d'indiquer comment la maison était aujourd'hui transportée dans la Cour des Fontaines.

Puis, il y avait encore C. Painparé dans les galeries de bois et Delaunay qui édita, en 1821, le *Neveu de Rameau* et bien d'autres qui éditaient

de tout, des œuvres classiques, des gravures cyniques, des romans licencieux et des pères de l'Eglise.

Il n'y a pas à dire, si le Palais-Royal a donné naissance aux cabinets de lecture, il a fait mieux, depuis le milieu du siècle dernier jusqu'au milieu de celui-ci, pendant cent ans, avec ses libraires-éditeurs, il a véritablement été le centre littéraire et intellectuel de Paris, de la France entière; tous les grands noms du monde de l'esprit y ont vu leurs œuvres éditées, y ont passé une bonne partie de leur vie à flâner ou à discourir dans la boutique de leur éditeur, qui était parfois un ami et, certes, cela valait bien la peine d'être constaté, car ce n'est pas un mince honneur pour le Palais-Royal et ça le lave en partie des souillures ignobles que lui ont fait subir trop longtemps les d'Orléans.

Aujourd'hui il ne reste plus un seul éditeur au Palais-Royal et la maison Dentu elle-même, la dernière, a fui dans la Cour des Fontaines, il y a quelques années, comme je viens de le dire.

*
* *

Mais ce n'est pas tout, et il était dit que dans la plupart des métiers ou des industries parisiennes, le premier arrondissement continûrait son rôle d'initiateur.

C'est au Palais-Royal, en 1787, voilà 105 ans bien sonnés, que s'est ouvert le premier magasin de confections à prix fixe. Cet ancêtre de la Belle Jardinière ne tarda pas être suivi de beaucoup d'autres sous les arcades, qui imitèrent son exemple et que l'on ne s'y trompe pas, ce fut une véritable petite révolution deux ans avant la grande.

Maintenant, si j'ai un conseil à vous donner, ne racontez jamais cela à un tailleur, car suivant son tempérament, il vous tombera dessus à bras allongés ou tombera lui-même, frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante, ce qui constitûra pour vous deux alternatives également fort désagréables.

Les principaux hôtels garnis du Palais-Royal, mais hôtels dans le sens que l'on y attache aujourd'hui aussi, et où les étrangers, les Anglais, descendaient au jour le jour ou au mois, pour la somme souvent importante de 5 à 600 francs, surtout pour l'époque, comme à l'hôtel du Parc-Saint-James, formaient avec leurs hôtes la clientèle ordinaire de ces maisons de confections à prix fixe, qui ne tardèrent pas à faire fureur et par conséquent à s'enrichir.

Citons encore au Palais-Royal, sous la Révolution et dans le même ordre d'idées, les hôtels

d'Orléans, de Beaujolais, de la Reine, etc., parmi les plus célèbres.

On allait acheter un gilet flamboyant — le gilet était important alors — et ensuite on se rendait au café de Foy.

* * *

Je ne voudrais pas fatiguer mes lecteurs avec des exemples que je pourrais multiplier, cependant je veux encore dire un mot du restaurant Véry — rien des anarchistes, croyez-le bien — et c'est le marquis de Boubonne qui, avec sa sûreté ordinaire, va nous éclairer sur ce sujet :

Véry fut second en date, selon Fournier. Longtemps il s'en était tenu à la terrasse des Feuillants, près de Legeacque, qu'on appelait la Tente des Tuileries, et que le maréchal Duroc lui avait fait obtenir à cette place. Il installa, en 1808, au Palais-Royal, un second établissement qu'il agrandit en 1817. La Tente des Tuileries ayant été démolie, il ne lui resta plus que ce seul restaurant. C'est la première illustration culinaire *qui ait servi à prix fixe.*

Je pourrais encore citer Véfour, qui vint après Véry, Corcelet, Chevet, etc., et qui tous furent des initiateurs dans leur genre. Mais je pense que cela suffit et qu'il était intéressant de rappeler aux Parisiens d'aujourd'hui que les cabinets de lecture

— morts d'hier il est vrai — et la grande réforme du *prix fixe* étaient sortis du Palais-Royal.

Un passé si brillant ne doit pas nous permettre de désespérer de l'avenir.

LES ORIGINAUX

DU PREMIER ARRONDISSEMENT

UN GRAND ANCÊTRE — LE NOUVELLISTE MÉTRA — CHODRUC-DUCLOS — ENCORE UN MARTYR DE LA MONARCHIE !

Il y a des traditions comme cela, que l'on constate, sans chercher à les expliquer ; or, il est connu et reconnu de tout le monde que les grotesques et les originaux se sont toujours plu dans le premier arrondissement, comme les poissons dans l'eau ou la vermine sur le cuir d'un capucin.

A propos du café de Foy, j'ai cité ici même, en courant, les types les plus cocasses de l'établissement : le marquis de Ximénès, qui racontait à tout le monde les innombrables sujets de ses tragédies, mais qui n'en accouchait jamais ; Baculard d'Arnaud, écrivain sans talent, qui devait, affirmaient ses camarades, plus de 300.000 livres en pièces de 6 sous.

Lebrun-Ecouchard, plus connu sous le nom de Lebrun-Pindare ; puis Martin le cynique, qui fit mourir de rire toute une génération de consommateurs.

Mais tous ces bonshommes ont été les figures curieuses de derrière la vitrine et je veux dire un mot aujoud'hui de celles qui ont surtout pratiqué

le plein air et ont constitué ainsi le spectacle animé et vivant de la rue, dans le quartier.

A tout seigneur tout honneur ; parlons d'abord d'un confrère, d'un brave journaliste, qui portait un nom célèbre alors et célèbre encore aujourd'hui, grâce au fameux fabricant de valses, qui n'était pas son descendant que je sache ; n'importe, si le nom de Métra est populaire à Paris, c'est à juste titre et je n'en demande pas davantage.

Dans son histoire de Paris, Dulaure dit : « Je ne dois pas oublier le sieur Métra, le plus célèbre nouvelliste de Paris ; il tenait ses séances journalières au jardin des Tuileries, sur la terrasse des Feuillants.

Au centre d'un groupe immense d'amateurs, on le reconnaissait à son chapeau sulpicien, bordé d'or, à son nez rubicond et très saillant, à des papiers qu'il tenait en main et qu'il lisait à tous venants. Lorsque des nouvelles importantes de la guerre étaient arrivées, Louis XVI demandait ordinairement : « *Que dit Métra ?* »

A la même époque, les allées du Palais-Royal étaient égayées par un autre original, sur le compte duquel Dulaure s'exprime en ces termes : « Un chevalier de Saint-Louis acquit un sobriquet fameux à Paris : celui de *chevalier Tape-Cul*. Son occupation journalière était de parcourir les rues, places et jardins de Paris et de frapper

furtivement le derrière de chaque femme qu'il rencontrait. Sa rouge trogne, ses cheveux blancs, sa gibbosité, sa croix de Saint-Louis qui se dessinait sur son habit blanc couvert de taches, le faisaient reconnaître de loin. Une de ses mains était armée d'une canne qu'il agitait ; et l'autre, placée derrière son dos, était destinée à l'exécution de ses coups inattendus.

Au milieu de la grande allée du jardin du Palais-Royal, vous eussiez vu les femmes, dont il était fort connu, se ranger, s'éloigner au-devant du chevalier Tape-Cul, et laisser un espace de plusieurs toises entre elles et lui. C'est ainsi que fuit la timide volatile à l'approche de l'oiseau de proie. »

Cette dernière réflexion de l'historien de Paris est adorable, mais il poursuit imperturbablement :

« La femme frappée par ce chevalier ne manquait pas de se plaindre ou de lui adresser des injures. Quelquefois, sur ses larges épaules tombaient des coups de canne lancés par l'homme qui accompagnait la femme insultée ; le chevalier recevait les injures et les coups avec une résignation exemplaire, et s'éloignait paisiblement sans détourner la tête. »

N'est-ce pas, comme c'est amusant et comme devait amuser les gens du quartier, ce brave homme qui avait imaginé un moyen aussi ingénieux que *touchant* de montrer son admiration

pour le beau sexe, comme l'on disait encore à cette époque. On était à la veille de la Révolution et la décadence se manifestait aussi bien dans les individus que dans les mœurs dissolues du temps.

* * *

Mais celui qui est resté le plus légendaire au Palais-Royal, c'est évidemment Chodruc-Duclos, le *Diogène moderne*, comme disent les biographies ; né à Bordeaux approximativement, entre le règne de Louis XIV et celui de Louis XVI, cet excentrique est mort à Paris seulement en 1842 : c'est presque un contemporain.

Je ne retracerai pas sa vie ici, tout le monde l'a lue dans les recueils d'anas ou dans les almanachs.

Après avoir été *Duclos le superbe* à Bordeaux et y avoir mené grand train, grâce à l'argent de ses maîtresses, ce qui dénotait une grande largeur de vue et une absence absolue de préjugés ; après avoir eu toutes les aventures politiques que l'on sait et n'avoir pas été récompensé suivant ses mérites, à son idée, cet homme étrange vint passer les dernières années de sa vie sous les galeries du Palais-Royal.

En haillons, sordide, sale, immonde, graisseux, crasseux, puant, ses vêtements n'étant qu'une écumoire qui laissait voir partout sa peau, Cho-

druc-Duclos, grave, noble, mais triste et découragé aussi, sombre et taciturne parfois, avec *un air à porter le diable en terre*, comme disaient les boutiquiers des galeries qui le voyaient passer, devait se promener pendant seize ans sous les galeries du Palais-Royal, de 4 heures à 6 heures en hiver et de 2 heures à minuit en été.

Le soir il sortait par la Cour du Palais, prenait la rue Saint-Honoré et allait se coucher dans un bouge ignoble de la rue Pierre-Lescot. On prétendait qu'il jetait une pièce de vingt sous sur la table et prenait sa chandelle pour monter se coucher ; ceci doit faire partie de la légende, car c'est là, dans cette maison, qu'il est mort, le 11 octobre 1842 ; il y avait 16 ans qu'il y habitait et il devait être logé pour beaucoup moins de 30 francs par mois. Quoiqu'il en soit, arrêté pour vagabondage, on dût le relâcher, car il prouva qu'il avait quelques propriétés en Gascogne et *qu'il vivait de ses rentes !* On le poursuivit alors pour outrage à la pudeur et c'est alors que pour vivre en paix avec la justice de son pays, il se décida à mettre quelques pièces aux bons endroits de ses hardes.

En somme, la vie et la mort de cet homme, qui avait joué un certain rôle dans les bagarres politiques, sinon dans la politique même de son temps, sont restées une énigme, même pour ses

contemporains et tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il n'était probablement qu'un pauvre détraqué qui avait été achevé par l'ingratitude et la dureté de son parti : j'oubliais de dire que Chodruc-Duclos était un royaliste féroce et convaincu. C'est pour le récompenser, sans doute, que la monarchie le laissa à peu près mourir de faim et le poursuivit en police correctionnelle, avant de chercher à salir sa mémoire, en lui attribuant des actes qu'il n'avait point commis et des paroles qu'il n'avait point prononcées. Si ces paroissiens-là avaient eu un peu de cœur, ils auraient compris que ce paquet de guenilles qui déambulait à la face du ciel, était le remords même, le remords vivant du régime. Mais il devait être la victime naturelle de la haine implacable que les Bourbons et les Schiappini, dits d'Orléans, nourrissaient à l'égard les uns des autres.

Chodruc-Duclos *meublait* à sa façon le Palais-Royal, d'une manière peu banale ; comme le canon, son passage indiquait les heures de la journée, aussi le jour de sa mort, le 11 octobre 1842, chaque commerçant versa un pleur sur le pauvre — ceux qui ne connurent sa mort que le lendemain ne versèrent leur pleur que le 12 octobre 1842 — et ce fût tout.

Aujourd'hui les Anglais ont remplacé ces originaux, ça n'est plus drôle du tout, c'est lugubre.

LES NOMS DES RUES DE PARIS

QUALIFICATIFS DÉMODÉS OU IMMORAUX — GLORIFICATION DES ALLEMANDS — INVASION DE LA QUINCAILLERIE — RÉFORMES URGENTES — LEÇONS D'HISTOIRE — HOMMAGE AUX GRANDS HOMMES, LA VILLE DE PARIS RECONNAISSANTE.

Lorsque l'on parcourt Paris, on est vraiment stupéfait du nombre incalculable de noms de rues qui choquent la vue, le bon sens, plus, le sentiment patriotique de la population.

On nous dit toujours que le Conseil municipal de la Grand'ville est abominablement révolutionnaire et qu'il va changer tout cela ; pour moi, je trouve, au contraire, qu'il est très timoré, très popote, très mou, et je me demande avec inquiétude quand il se décidera enfin à apporter un peu d'esprit de suite dans cette indispensable modification des noms de nos rues.

Je veux laisser de côté tous les noms bizarres ou trop pornographiques, dans leur verdeur, que nous a légués le passé ; tous ceux qu'il serait si facile de critiquer dans le premier arrondissement, autour des Halles, par exemple. Mais enfin n'est-il pas absurde de relever, dans Paris, les rues Achille, Alphonse, Amélie, Berthe, Bertrand,

Blaise, Blanche, Caroline, Charlot, Christine, Clément, Crespin, Elisabeth, Ernest, Ernestine, Hélène, Jacob, Jeanne, Lambert, Léonie, Léontine, Raoul, Stanislas, Vincent, Vital ?

Je ne cite ici que celles qui me tombent sous les yeux, mais les passages qui portent un petit nom sont aussi fort nombreux et les rues qui portent un nom de saint encore plus nombreuses ; c'est absurde et cela ne rime à rien ; on n'a qu'à déclarer tout de suite que tous les saints du paradis auront le droit de servir de patron à une rue de Paris, ça sera plus simple, ou que le Conseil municipal fasse comme avec la rue Denfert-Rochereau, qu'il s'en tire par un calembour, que la rue Ernest devienne rue Ernest Renan, la rue Lambert, rue Lambert Thiboust, la rue Jeanne, rue Jeanne Hachette, je suppose, et alors la chose deviendra compréhensible.

* * *

Maintenant, voulez-vous que nous voyions un peu ensemble avec quelle rage étourdissante nous rendons hommage aux grands hommes (!) allemands ? Ecoutez un peu cette nomenclature écourtée et vous serez stupéfaits de notre naïveté, car je vous jure bien que les vrais grands hommes français ne sont point tenus en si grand honneur que cela à Berlin.

Citons au hasard les rues Beethoven, Erlanger, Gutenberg, Herschel, Leibnitz, Mozart, Ruhmkorff, Goëthe, etc., etc. ; c'est à croire, ma parole d'honneur, que nous sommes devenus le Panthéon du *Waterland :* c'est un peu trop bête à la fin. Et les rues Monsieur, Madame, Mademoiselle, Monsieur-le-Prince, etc., à quoi cela rime-t-il ?

Mais ce n'est pas tout. Vous croyez peut-être qu'il nous suffit d'être envahis par un tas de noms de calendrier, sans valeur, sans couleur, sans raison, et par un autre tas de noms de tous les plus ou moins grands hommes allemands, anglais, italiens, autrichiens, etc., toute la triple-alliance en un mot ? quelle erreur est la vôtre ! Jusqu'à présent nous cheminions doucement dans une routine archiséculaire, où nous étions dupes à force d'être naïfs envers les étrangers, mais voilà que maintenant nous tombons dans le grotesque, le bouffon et le trivial.

Ainsi, dans le dix-septième arrondissement, aux Ternes, M. Emile Allez donne à une rue le nom de son gendre, M. Aumont-Thiéville, puis il meurt, et sa veuve donne à une rue son propre nom d'Emile Allez ; en vertu de quelle délibération du Conseil municipal, S. V. P. ? Il s'agit là de rues libres, non grillées, et l'on se demande avec stupéfaction où nous allons, si tous les *clincailliers* de Paris, comme disait Cherbuliez, si tous

les marchands de vieux fourneaux arrivent à donner ainsi, sans difficulté, leurs noms aux voies de Paris.

Et que l'on ne vienne pas nous dire que le Conseil municipal n'est pas renseigné, ou est surpris dans sa bonne foi, et qu'il peut confondre un épicier avec un grand peintre ou un illustre compositeur, par exemple.

Un journal du matin expliquait dernièrement les formalités ; elles ne sont pas minces, jugez-en plutôt :

« La pose d'une plaque indicatrice de rue ou d'un numéro de maison, à Paris, nécessite des formalités assurément exagérées.

« L'ingénieur de la voie publique doit fournir un plan accompagné d'un rapport, qui doit être approuvé par arrêté préfectoral. Ampliation de cet arrêté est ensuite adressée à l'entrepreneur chargé de la pose. Au moment où l'on commence ce dernier travail, avis de tout changement apporté dans le numérotage des maisons est donné à la préfecture de police, au directeur des postes et télégraphes, au directeur des contributions directes. C'est alors seulement qu'un nom de rue ou un numéro de maison a reçu son existence légale.

« La plaque indicatrice du nom de rue doit être

posée à hauteur du reverbère le plus rapproché. Quant aux numéros des maisons, ils doivent être placés, autant que possible, au-dessus de la porte principale, en mettant toujours les numéros pairs à droite et les numéros impairs à gauche de cette porte.

« Par tolérance, quand une maison a au-dessus de sa porte principale un écusson, on peut y placer le numéro. »

On sait donc exactement à quoi s'en tenir à l'Hôtel-de-Ville, et lorsque toute une famille de négociants en vieux fourneaux et en jeunes marmites, donne ses noms et prénoms obscurs aux rues d'un quartier, c'est que le Conseil municipal est complice et c'est là précisément ce qui est intolérable.

Comment, mais avec ces vocables vieillots, absurdes ou étrangers qui se prélassent aux coins d'un trop grand nombre de nos voies publiques, on croirait, en vérité, que nous sommes pauvres en grands hommes, que le génie est rare chez nous, que les esprits qui ont honoré l'humanité font défaut dans notre race et que nous sommes obligés d'aller mendier chez les Allemands ou les fumistes, les Italiens ou les marchands de vieilles ferrailles, un peu de gloire !

Allons donc, c'est absurde et il est temps, plus que temps, en vérité, que le Conseil municipal se

décide à faire le grand lavage que l'on nous promet depuis de si longues années.

***

Ceci dit, une fois pour toutes, qu'il me soit permis de terminer par un souhait bien modeste, mais pratique, nonobstant : que Paris imite simplement ce qui se fait dans un grand nombre de villes de province et ce sera un progrès — à tous les points de vue — surtout à celui de l'enseignement populaire, car cela sera la permanente et impérative leçon de choses qui portera ses fruits, n'en doutez pas.

Exemple : confectionnez vos plaques bleues, messieurs les conseillers municipaux; de la manière suivante :

RUE ALEXANDRE DUMAS
Romancier français
1803-1870

AVENUE VICTOR HUGO
Poète français
1802-1885

Les deux dates indiqueront les années de la naissance et de la mort. Voulez-vous un autre exemple :

AVENUE DE L'ALMA
Victoire des Français sur les Russes
20 septembre 1854

Avec ce procédé si simple, messieurs du Conseil municipal et vous, monsieur le Préfet de la Seine, croyez-moi, vous instruirez notre brave jeunesse parisienne, vous lui apprendrez le culte des grands hommes, vous lui ferez sucer en venant au monde l'amour de la patrie, à son insu, en courant le matin à l'atelier ou à l'école et cela vaudra infiniment mieux, sera infiniment plus pratique et plus patriotique que d'exalter le nom d'un philosophe prussien ou d'un marchand de moutarde, dont le seul titre est d'être devenu millionnaire sur le dos de ses malheureux ouvriers, qu'il a fait turbiner toute leur vie comme des nègres, pour arriver plus promptement à l'édification de sa scandaleuse fortune (1).

---

(1) La présente chronique a paru dans le *Premier Arrondissement*, le 11 décembre 1892, et je suis fort heureux de pouvoir ici remercier publiquement le Conseil municipal de Paris d'avoir bien voulu s'en souvenir, en appliquant mes idées, dans sa mémorable séance du 22 février 1893.

Du reste, pour l'édification de mes lecteurs, voici un extrait de la discussion, qu'ils pourront retrouver à la page 393 du *Bulletin municipal officiel*, portant la date du jeudi 23 février 1893 :

M. Patenne, rapporteur. — En terminant, Messieurs, nous devons aussi rappeler des propositions de nos collègues MM. Maurice Binder et Lampué, dont nous n'avons pas été saisis, mais qui nous ont paru heureuses et que nous voudrions voir appliquer le plus possible.

Nos collègues demandent que, au-dessous du nom, les plaques portent les titres, la profession, ou une indication s'il s'agit d'un nom de ville de bataille, etc. Cela serait un très bon enseignement pour les jeunes gens, et que de noms qui, dépourvus des titres et qualités de leur patron, perdent ainsi tout intérêt pour la population !

Nous invitons l'Administration à examiner cette proposition et à l'appliquer chaque fois que cela sera possible.

Voici quelques exemples qui nous paraissent très applicables :

JUNOT	CHARLES ROBIN
Général français	Médecin français
1771-1813	Membre de l'Institut

Nous reconnaissons très volontiers que l'Administration se trouvera quelquefois en présence de titres difficiles à exprimer dans le cadre très étroit de ces plaques ; aussi nous lui demandons de le faire chaque fois qu'elle le pourra et non pour tous invariablement.

M. VAILLANT. — Je rappelle que la proposition que j'ai faite est plus étendue que les conclusions de la Commission.

J'avais demandé que l'on fît placer sur les monuments historiques des plaques rappelant les faits qu'ils sont destinés à célébrer.

De même, comme certaines rues portent des noms historiques, il est utile que des plaques apprennent ou rappellent à la population les événements qui s'y rattachent.

Je demande que la Commission étudie les moyens de donner le plus de développement possible à ce mode d'enseignement de l'histoire nationale.

Et plus loin, à la même séance, on pourra retrouver, à la page 394, la motion suivante de notre excellent ami Vaillant, de ce vieux républicain sans peur et sans reproche :

M. VAILLANT, — J'ai l'honneur de déposer la proposition suivante :

« Le Conseil,

« Considérant :

« Que la proposition de MM. Vaillant, Chauvière et Longuet, adoptée le 24 juillet 1891 et invitant l'Administration à faire apposer sur ou près les monuments historiques de Paris des plaques indicatrices des faits principaux de l'histoire de ces monuments, n'est que très incomplètement, lentement et imparfaitement appliquée,

« Invite de nouveau l'Administration à faire placer sur tous les monuments historiques de Paris, sur tous les édifices et toutes les constructions de réel intérêt historique, artistique et municipal, ou dans leur voisinage immédiat, une plaque indiquant les dates et faits essentiels de leur histoire.

« Signé : Vaillant, Chauvière, Charles Longuet. »

Renvoyée à la 4e Commission.

Bravo, Vaillant, bravo, Chauvière, voilà de la bonne instruction civique et républicaine et, encore une fois, merci d'avoir bien voulu prêter une oreille attentive aux propositions du modeste chroniqueur du *Premier Arrondissement*, qui n'a d'autre mérite que d'être, lui aussi, un vieux républicain-socialiste et un citoyen qui aime passionnément son pays natal : la bonne Ville de Paris ! P. V.

CONTÉ

UN GRAND HOMME DU PREMIER ARRONDISSEMENT — SON ROLE EN EGYPTE — L'AÉRONAUTE ET L'INVENTEUR DES CRAYONS — FANTAISIES DE LA POSTÉRITÉ.

Conté qui était un inventeur de premier ordre, un grand patriote et un vrai savant, n'est guère connu aujourd'hui que par ses crayons; cependant, il est intéressant de remettre en lumière cette grande figure, qui fut l'une des gloires les plus pures de la France, aussi bien que du premier arrondissement, et c'est pourquoi j'ai résolu de consacrer ces quelques lignes à sa mémoire.

Et puis, ne fut-il pas un des premiers vulgarisateurs de la science aéronautique et, en ma qualité de président de la Société des Aérostiers civils de la Seine, j'avoue que ce côté tout spécial de ses rares aptitudes ne saurait me laisser indifférent.

« Conté — disait Napoléon — qui était à la tête des aéronautes : homme universel, ayant le goût, les connaissances et le génie des arts; précieux dans un pays éloigné, bon à tout, capable de créer les arts de la France au milieu des déserts de l'Arabie. »

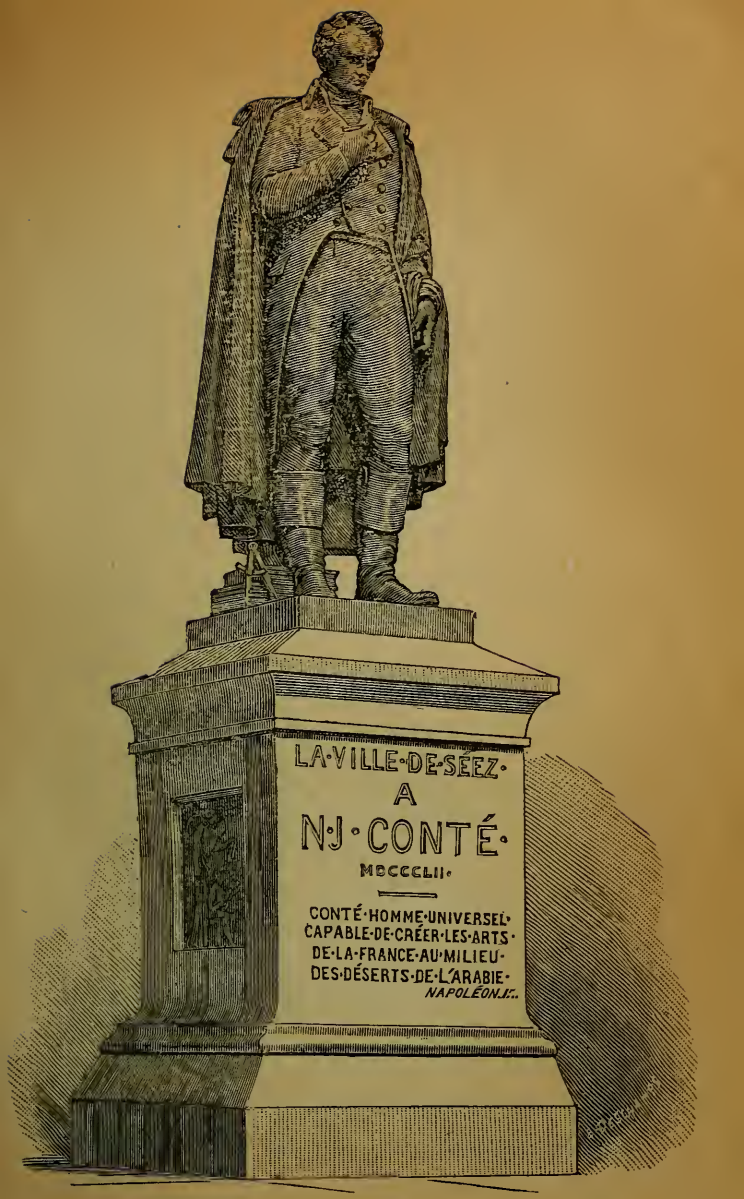
« Conté a toutes les sciences dans la tête et tous

les arts dans la main, » affirmait Monge. Et Berthollet ne craignait pas d'écrire que : « Conté est la colonne de l'expédition d'Egypte et l'âme de la colonie ».

La ville de Séez, auprès de laquelle il était né, a bien élevé, en 1852, une statue à N.-J. Conté, en gravant sur le piédestal les paroles de Napoléon Ier, ce qui n'empêche que, par une singulière fantaisie de la renommée, qui s'attache souvent aux petites choses, c'est l'inventeur seul des crayons qui est resté populaire et qui a tué le savant aux yeux de la postérité. Il est vrai, pour excuser cette dernière, que les crayons ont rendu beaucoup de services, ce qui expliquerait en quelque sorte l'inconsciente reconnaissance de la foule.

J'ai là, sous les yeux, une courte biographie que ses petits-fils, MM. Desvernay, qui vendent encore modestement les crayons de leur aïeul, dans la rue de Rivoli, lui ont consacrée il y a quelques années, et je crois que le plus simple est d'en tirer les extraits les plus saillants de la vie relativement si courte, et cependant si bien remplie, de Nicolas-Jacques Conté, né le 4 août 1755 ; avec ses étonnantes facultés, il arrivait juste à point pour jouer un rôle important et — ce qui vaut mieux — utile, dans cette fin si tourmentée du siècle dernier.

* * *


LA·VILLE·DE·SÉEZ·
A
N·J·CONTÉ·
MDCCCLII·
CONTÉ·HOMME·UNIVERSEL·
CAPABLE·DE·CRÉER·LES·ARTS·
DE·LA·FRANCE·AU·MILIEU·
DES·DÉSERTS·DE·L'ARABIE·
NAPOLÉON I.ER

A neuf ans, il fabriquait, avec un couteau, un violon qui a servi dans les concerts et qui doit encore exister aujourd'hui; à quatorze ans, il repeignait un panneau pour l'Hôtel-Dieu de Séez et tout le monde était étonné de ses dispositions artistiques. Bientôt il s'adonnait à l'étude de la physique et de la chimie, et ses découvertes, se succédant sans interruption, ne tardaient pas à le placer au premier rang des savants de l'Europe.

Il y a même dans cette constatation quelque chose d'étrange qui prouve bien que chaque homme arrive avec ses qualités, ses aptitudes propres et, qu'à tout prendre, on n'est maître ni de son intelligence, ni de sa destinée; tant mieux pour ceux qui ont le bon lot et qui sont bien doués par la nature; c'était, certes, le cas de Conté.

Le comité des monnaies ne pouvait pas arriver à frapper une médaille commémorative: Conté est appelé et invente la machine à fabriquer les monnaies.

A la première école des Aérostiers de Meudon, qui remonte à 1796, il améliore les tissus, produit le gaz hydrogène à bon marché, découvre des vernis imperméables et sans action sensible sur le gaz, et, en dehors de ses cours aux élèves aérostiers, écrit un traité sur l'aérostation.

C'est pendant une de ses expériences sur les

gaz et vernis qu'il fut victime de la terrible explosion qui lui enleva l'œil gauche.

Vous croyez peut-être qu'à peine guéri physiquement, il est guéri de ses expériences? Allons donc, Conté est né inventeur comme d'autres naissent épiciers ou sénateurs, comme dit la chanson. Il faut qu'il aille de l'avant, qu'il découvre, et ce sera là son éternel titre de gloire, son titre impérissable à notre reconnaissance, c'est qu'il faut qu'il découvre, dans l'intérêt même de la France; c'est à croire que les époques héroïques font les âmes bien trempées, élèvent et purifient celles qui le sont déjà.

Aussi Conté restera-t-il comme le type de l'inventeur patriote — deux jolis mots que l'on est heureux de voir réunis ensemble et qui ne devraient jamais se trouver séparés. Malheureusement, le plus souvent, les inventeurs patriotes sont jetés au fond des cachots, comme Turpin, par des ministres fanatiques, qui sont les plats valets de l'Angleterre et de l'Allemagne.

Donc, à peine guéri, le voilà de nouveau sur la brèche, reprenant ses expériences. C'est alors que le Directoire le nomma chef de brigade d'infanterie, commandant les établissements aérostatiques.

C'est de Meudon que partirent les aérostats pour les armées de la République. L'*Entrepre-*

nant, le *Céleste*, l'*Hercule* et l'*Intrépide* rendirent des services qui sont encore présents à l'esprit des hommes qui s'occupent de stratégie militaire.

*
* *

Sur ces entrefaites, le gouvernement fondait le Conservatoire des Arts-et-Métiers et Conté était chargé de mener à bien l'entreprise, avec Vandermonde et Leroy; de plus, on lui donnait le titre de démonstrateur au Conservatoire des Arts-et-Métiers.

Conté était en train de chercher et de *découvrir* — car pour lui c'était tout un — des couleurs nouvelles pour la peinture à l'huile, le pastel, la miniature, le lavis et l'émail et un baromètre solide, pouvant servir à une foule d'expériences, lorsqu'il dût partir avec l'expédition d'Egypte, en qualité de chef du corps des aérostiers.

Alors commença pour lui une vie extraordinaire de travail, d'activité invraisemblable, de surmenage intellectuel et physique qui constitue une véritable épopée, dont sa famille garde pieusement le souvenir. Elle a raison, car là, comme partout, comme toujours, c'était pour la France qu'il allait se dépenser.

A Alexandrie, il fallait construire, en deux jours, au phare, des fourneaux à boulets rouges.

Conté les construisit et la flotte anglaise, non seulement ne put débarquer, mais se retira.

Peu de temps après, l'Institut d'Egypte était fondé au Caire et Conté y entrait dans la classe de physique, à côté de Berthollet, Dolomieu, Geoffroy, Delile, Larrey, Des Genettes, qui étaient bien véritablement l'élite des savants français.

Pendant la terrible révolte du Caire, Bonaparte atterré, à son retour, s'écrie :

« — Que devenir, nous n'avons plus même d'outils. »

— Nous en ferons! répondit simplement Conté, et pendant ces sanglantes journées, à la tête de ses aérostiers, il fut aussi héroïque que son collaborateur et ami, Monge. Kléber, pour reconnaître tant de courage chez le savant, lui remit une épée d'honneur que nous avons vue dans les mains d'un de ses petits-fils.

Oui, tout manquait en Egypte, mais les Français étaient des héros, dans le sens le plus large du mot, et c'est ainsi qu'avec une poignée d'amis trempés comme lui, Conté improvisa une fabrique de draps, des moulins, des tanneries, des arsenaux, une poudrière, et, sur *ses loisirs*, cet homme extraordinaire représentait les monuments, les mœurs, les coutumes, les manufactures primitives des Orientaux, etc., etc., en cent

cinquante aquarelles dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous.

N'est-ce pas le cas de citer ici la lettre que lui adressait Chaptal, par ordre du premier Consul ?

« Le gouvernement, informé des services que vous rendez à l'armée d'Orient, me charge d'être auprès de vous l'interprète de sa satisfaction. L'Europe vous devait des découvertes utiles, l'Egypte vous devra presque tous ses arts.

« Il vous est glorieux d'attacher votre nom à tous les monuments qui doivent à jamais illustrer l'Egypte; il est permis de s'enorgueillir lorsque, comme vous, on peut dire : « J'ai construit le premier moulin, j'ai formé la première fabrique, j'ai préparé le premier acier, j'ai fondu le premier canon. »

Et moi, j'ajouterai : N'est-il pas douloureux de constater qu'aujourd'hui tout ce qui a été obtenu par tant de patriotique ténacité, par tant de génie presque, soit tombé au pouvoir des *sauterelles rouges*, grâce à la duplicité, plus, à la lâcheté de certains de nos hommes d'Etat qui, comme M. de Freycinet, rêvent d'abandonner toutes nos colonies à l'Angleterre. Cette politique a un nom dans l'Histoire : c'est de la haute trahison !

* * *

Rentré en France, on lui laissa le choix entre

les plus brillantes récompenses, Conté répondit : « Je désire que les hommes qui ont servi sous mes ordres reçoivent de l'avancement. »

Cependant, Bonaparte faisait figurer le chef des aérostiers de l'expédition d'Egypte parmi les premiers décorés de la Légion d'honneur.

La Société d'encouragement de l'industrie nationale fut créée sur ses conseils et, lorsqu'il fallut publier les résultats de l'expédition scientifique d'Egypte, le ministre Chaptal pensa à lui ; Conté entra dans la commission comme commissaire du gouvernement, chargé des travaux d'impression et de gravure.

C'est alors qu'il inventa une machine à graver sur le cuivre, qui économisa 300,000 francs au gouvernement, rien que sur ce travail, tout en donnant une exécution aussi irréprochable que celle de l'artiste le plus habile.

On a prétendu que les Anglais avaient inventé cette machine à graver, c'est absolument faux, d'autant plus faux que Conté en avait déjà inventé une, moins parfaite, à la vérité, avant l'expédition d'Egypte.

Il me faudrait des colonnes pour rappeler toutes les inventions de Conté ; je citerai seulement ici celles dont il fit part aux séances de la Société d'encouragement de l'industrie nationale.

La machine à broyer le plâtre, l'emploi des

forces des vagues de la mer comme moteur pour élever l'eau dans les marais salants, les machines d'irrigation, une machine hydraulique sans piston ni soupape, les ballons-télégraphes, le baromètre en fer, un électromètre, un hydromètre et un pyromètre, et enfin le fameux crayon artificiel.

On était en 1794, la guerre venait d'être déclarée à l'Angleterre qui possédait le monopole du graphite de la seule mine de Borrowdale, dans le Cumberland; comment faire pour donner des crayons à nos officiers, à nos ingénieurs?

Comme toujours, on s'adresse à Conté qui crée une substance propre à remplacer la plombagine anglaise; son crayon — excellent et à bon marché — était inventé, et il fallut le forcer pour prendre un brevet.

Cette découverte, remontant au mois d'avril 1794, est donc bien encore purement française, quoi qu'aient pu dire nos rivaux.

Je ne veux pas allonger outre mesure cette simple note.

Usé par l'excès de travail, Conté mourait d'un anévrisme le 15 frimaire an XIV (6 décembre 1805), âgé seulement de 50 ans et 4 mois.

Si le lecteur veut des détails sur la fabrication si curieuse des crayons Conté, sur les gammes chromatiques de leurs couleurs, sur la façon victorieuse avec laquelle ils luttent contre la

concurrence étrangère, qu'il aille trouver les petits-fils du grand Conté, MM. Desvernay, il sera sûr d'être le bienvenu.

Pour moi, je n'ai voulu rappeler ici, en parlant de Nicolas-Jacques Conté, que ses remarquables travaux, comme initiateur dans l'art de l'aérostation et dire que son nom, aussi bien que sa maison, honoraient profondément notre premier arrondissement.

PARIS NOUVEAU ET ANCIEN

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE PARIS DEPUIS L'AN 50 AVANT J.-C. JUSQU'A NOS JOURS — LA PART DU PREMIER ARRONDISSEMENT.

Dans le monde des lettres et des arts, il y a des tribus célèbres ou simplement estimées ; c'est ainsi qu'aujourd'hui nous avons le bonheur de posséder la tribu des Deloncle, en politique, la tribu des Daudet, dans les lettres, et celle des Pessard, dans tous les genres. Hector Pessard est le maître journaliste que tout le monde connaît, poilu et barbu comme un singe ; Emile Pessard est l'aimable compositeur que l'on a souvent applaudi — quand la douce paresse lui permet de travailler — et le troisième frère de ce trio sympathique à tous les Parisiens, est Gustave Pessard, le journaliste sérieux, financier et pondéré que tout le monde a vu, derrière la Bourse, et qui est, lui aussi, le plus courtois et le plus serviable des compagnons de ce grand village, qui s'étend du quartier Montmartre à la place de la Madeleine.

Ceci prouve que, dans tous les métiers, il y a une véritable supériorité à atteindre : le père des trois frères, qui est mort estimé et respecté de tous, à Triel, il y a quelques années, possédait le

secret de faire des enfants intelligents. Ça n'est déjà pas si banal.

Or donc, aujourd'hui, Gustave Pessard, sous le titre de : *Paris nouveau et ancien*, nous donne une petite plaquette de 96 pages, qui renferme tout ce qu'il est indispensable de connaître sur la Grand'Ville, que l'on soit étranger, enfant ou même... Parisien ! Pour mon compte, je suis très partisan de ces petits bouquins de vulgarisation facile et courante. Je l'ai dit et redit souvent : les gros livres scientifiques sont certainement fort utiles et fort respectables ; mais il est temps, en vérité, de penser un peu aux jeunes, aux petits, aux humbles, à la foule, en un mot, avide de s'instruire, si ouverte, quoi que l'on puisse dire, aux idées générales et surtout généreuses, et lorsque je trouve, sur mon chemin, un livre clair, simple et bien compris, compendieusement écrit, comme celui de Gustave Pessard, je suis heureux de le signaler à mes lecteurs.

Pour nous, qui avons suivi, écrit et fouillé l'histoire du premier arrondissement, ici-même, depuis plusieurs années, il n'apporte peut-être pas de bien grandes révélations ; mais précisément c'est le moment de ne pas oublier qu'il renferme toute l'histoire succincte de Paris, des vingt arrondissements et que, de plus, il s'adresse surtout à la jeunesse qui possède l'heureux privi-

lège de n'avoir pas encore eu le temps de tout apprendre.

***

Je ne veux pas suivre ici l'auteur depuis les origines de Paris, depuis l'occupation romaine, jusqu'à nos jours, ni rappeler même les intéressants renseignements qu'il donne sur les huit enceintes successives, sur les premiers égouts, les premières lanternes, le premier pavage, etc., etc., cela m'entraînerait beaucoup trop loin et je ne peux citer ici que ce qui a trait plus ou moins directement à notre premier arrondissement.

Voici la liste, bien incomplète sans doute — et ce n'est pas un reproche, car au lieu de 100 pages il lui aurait fallu 10 volumes pour écrire une histoire entière de Paris — que donne Gustave Pessard des maisons curieuses du premier arrondissement :

« L'ancienne chancellerie d'Orléans, 20, rue de Valois (ancien hôtel du cardinal Dubois).

« Les bâtiments circulaires de la place des Victoires, construits par Mansard.

« Maison de l'Arbre-aux-Prêcheurs, poutres sculptées en saillies du XIII^e^ siècle (au coin de la rue des Prêcheurs et de la rue Saint-Denis).

« Vieille hôtellerie de Heaume, connue au XIV^e^ siècle (près le numéro 102 de la rue Rambu-

teau et des rues Pirouette et Mondétour (coin intéressant des Halles).

« Bel hôtel du XVIII[e] siècle (au coin de la rue des Prouvaires et de la rue Saint-Honoré).

« Ancien hôtel de Coigny (83, rue des Petits-Champs).

« Porte cochère avec inscription : *Bureau des marchandes lingères* (6, rue Courtalon).

« Passage voûté (11, rue de la Lingerie).

« Très bel écusson sculpté (13, rue des Lavandières-Sainte-Opportune).

« Maison où naquit Molière, le 11 janvier 1622 (au coin de la rue Saint-Honoré) ; il mourut le 17 février 1673, au 40 de la rue de Richelieu.

« Tour Ruggieri (rue Coquillière, près de la Halle aux Blés), connue sous le nom d'Observatoire de la Reine, dépendait autrefois de l'Hôtel de Soissons, où mourut Catherine de Médicis, en 1589.

« Tour de Jean Sans Peur (rue Etienne-Marcel), style militaire, enclavé dans le bâtiment des écoles de la Ville de Paris, ancien donjon des ducs de Bourgogne, date de 1250 (1). »

Plus loin, Gustave Pessard donne la liste des

(1) Nous regrettons de ne pouvoir nous approprier cette vieille relique; *elle est dans le deuxième ;* de même pour Berryer et Bougainville.

maisons mortuaires, d'après les *inscriptions parisiennes*.

Hélas ! cette liste est assez pauvre, quand elle devrait être si riche, et je suis bien forcé de constater que la Ville de Paris ne sait guère rendre un dernier et suprême hommage à ses morts illustres, encore moins à ses propres enfants de valeur, qui cependant n'ont point fait défaut depuis des siècles. Je citerai au hasard : Berryer, qui mourut 64, rue des Petits-Champs ; Bougainville, 5, rue de la Banque ; Corneille, 6, rue d'Argenteuil ; l'amiral Coligny, 144, rue de Rivoli ; Diderot, 39, rue Richelieu ; La Fontaine, à l'Hôtel des Postes (emplacement de l'Hôtel d'Hervart) ; l'Abbé de l'Epée, 23, rue Thérèse ; Molière, 60, rue Richelieu ; Mignard, 23 *bis*, rue Richelieu ; Alfred de Musset, 6, rue du Mont-Thabor.

Et dire que beaucoup d'autres quartiers de Paris, qui ont reçu le dernier soupir de grands hommes, sont complètement oubliés ; il y a là une lacune regrettable que je signale à la Commission des *Inscriptions Parisiennes*.

***

Entre mille détails intéressants, Pessard remarque « que le *point central de Paris* qui, avant le déplacement des barrières, était présumé aux

environs de la Pointe Sainte-Eustache, est aujourd'hui reporté à l'endroit du grand bassin des Tuileries. » C'est bien toujours dans le premier arrondissement, et c'est une constatation qui est bien faite pour nous donner un légitime orgueil, car si le premier arrondissement est toujours l'axe, il est bien aussi l'âme et le cœur de Paris pour une bonne part — ne cherchons pas à la préciser pour ne désobliger personne.

Ceci dit, je ne puis terminer cette courte promenade à travers le *Paris nouveau et ancien* de Pessard sans marquer mon étonnement que la Ville n'y ait point encore souscrit dans une large mesure, pour le répandre à profusion dans toutes ses écoles.

Oui, la jeunesse parisienne a le droit d'être fière d'être née dans la capitale qui marche à la tête du progrès et des idées d'émancipation sociale, elle a le droit et le devoir de connaître le passé, tout le passé de la glorieuse cité.

Agir ainsi, divulguer ce petit volume, serait faire de la bonne éducation civique et patriotique et, pour ma part, je suis convaincu que le Conseil municipal voudra s'en souvenir à temps, en donnant à Gustave Pessard cette marque d'estime, cet encouragement qu'il a si justement mérités avec son honnête et excellent petit livre.

CONTE DE NOEL

HISTOIRE VÉRIDIQUE — LA MISÈRE AUTOUR DES HALLES — LES PÉRÉGRINATIONS DE LA « COMÈTE » — TERRIBLE DÉNOUMENT PROVOQUÉ PAR LE DÉNUMENT.

Dans une pauvre mansarde, au sixième étage, sous les toits, dans une des vieilles rues étroites qui avoisinent les Halles, vivaient pendant le grand hiver de 1879, une misérable famille d'ouvriers. Le père, homme de peine, gagnait difficilement sa vie en travaillant chez un commissionnaire du voisinage, et la femme, qui faisait des ménages, était malade, couchée, sur le point d'accoucher de son quatrième gosse.

Enfin le moment de la délivrance est arrivé ; trois jours avant la fête de Noël, elle met au monde un enfant mort et reste mourante sur son grabat, dans la chambre glacée, tandis que Paris est enseveli sous un linceul de neige, qui amortit et éteint tous les bruits qui d'ordinaire montent des halles, cette grande fourmilière humaine.

Le médecin des morts fait sa constatation d'un air distrait, une voisine soigne comme elle peut, misérable aussi, la moribonde et met le petit cadavre dans *la comète* que le croque-mort apporte le lendemain matin sous son bras.

Les formalités remplies, le père suit le croque-mort ; personne n'a le temps de conduire le petit de la voisine au cimetière, et les voilà partis tous les deux silencieusement à travers Paris, terne, mort, noir, perdu dans la brume épaisse, à peine éclairé par un jour bas que la neige elle-même est impuissante à rendre plus vif.

On va à Ivry ; la route est longue, le froid mord les oreilles des deux hommes et le père ne marche plus derrière le croque-mort, il s'est rapproché et l'on fait un bout de causette.

— Heureusement que mon patron a été un bon zigue, il m'a avancé 20 francs, sans ça on ne pouvait pas enterrer le gosse.

— L'hiver est dur au pauvre monde, dit l'homme noir, avec la résignation joviale des malheureux.

— Pour sûr.

Et comme il a bon cœur, le croque-mort, il offre un verre au camarade chez le *bistros*.

— A mon tour, dit le père.

— Non, tout à l'heure.

Et sagement, de distance en distance, les deux hommes ne prennent qu'une tournée.

Cependant voilà l'avenue des Gobelins, la place d'Italie, un soleil terne a l'air de ricaner sur la tête des malheureux dont le visage est meurtri, les mains bleuies par le froid.

— Vrai, c'est trop dur, entrons là nous réchauffer

un brin. — Et sur la place, en face la mairie du treizième, au coin d'une rue, on prend un verre chez le mastroquet.

Le poële chauffe, les nerfs se détendent, les hommes respirent, et tandis que le sang circule plus librement le croque-mort fume béatement *Joséphine*.

— Tiens, je vais en faire autant dit le père. Garçon, une tournée.

*
* *

Il est à peine 9 heures et demie du matin, jusqu'à midi on a bien le temps. Le croque-mort dépose la *comète* dans un coin obscur, sous la table, et propose une partie de piquet, histoire de se donner le temps de se réchauffer un peu.

— Ça y est.

Et tranquillement les deux hommes jouent et boivent une tournée, à chaque partie perdue par l'un deux : *Y pas d'erreur*, un homme franc comme l'osier doit payer quand il a perdu, et puis le *trimballeur des refroidis* est un si brave compagnon !

A la nuit tombante les deux hommes, gris comme de simples sujets du Czar, sortent de l'estaminet, se serrent la main avec effusion et rentrent chacun chez eux.

La route est longue, la bise est dure, le pauvre

diable ne rentre chez lui que tard dans la nuit et tombe comme une masse auprès de sa femme qui râle.

Le lendemain matin :

— Eh bien, fait tristement l'accouchée, le petit est là-bas ?

— Oui ! — fait l'homme, subitement dégrisé, et tout à coup il se souvient qu'il n'a pas été au cimetière, que la *comète* est restée sous la table de marbre du *bistros* et, comme un fou, il descend l'escalier.

Courant, haletant, secoué par le remords, il franchit l'espace, il vole, le voilà.

— La caisse ?

— Ah ! c'est toi, mon vieux, eh bien, t'es propre, ton gosse est chez le commissaire.

Et le bon marchand de vin rigole d'un air bête.

Voyant sa mine déconfite, il reprend :

— Bast, ça n'est rien, tiens voilà justement ton croque-mort qui vient prendre un verre... il faut bien tuer le ver, en attendant qu'il nous mange au champ de navets, n'est-ce pas ?

Et fier de son mot, l'homme rit largement.

Voilà le père, le croque-mort et le bistros partis chez le commissaire. L'affaire est grave, mais le chien du commissaire rit de l'aventure comme une petite folle et rend la *comète*...

— Cette fois, ça y est, mon vieux, dit le *trimbal-*

leur de macchabées en manière de conclusion, l'enterrement fini. — Allons prendre un verre ; cette chienne de gelée me creuse.

Et l'on retourna prendre le coup d'adieu chez le *chand de vins*.

Ils n'étaient pas méchants ces trois hommes, et l'aventure les avait tellement émus, qu'ils pleuraient comme des veaux, en vidant leur verre de rhum.

En rentrant le soir l'homme se dit :

— C'est demain Noël, je vais acheter *quéque chose* pour les mômes, et il leur acheta, au bazar de l'Hôtel-de-Ville, une catin en carton de quatre sous.

Une fois chez lui, il trouva sa femme morte de froid et d'une péritonite, et les gosses, les yeux dilatés, effarés, pleurant silencieusement devant l'âtre vide.

D'un coup d'œil il comprit la chose, il coucha les enfants, après leur avoir donné le dernier morceau de pain, en se disant à lui-même :

— C'est toi, salaud, poivrot, propre à rien, qui as tué ta femme !

Ses larmes tombèrent sur la tête des petits qui gentiment embrassèrent leur père, semblant comprendre sa douleur et ils s'endormirent.

Cela fait, le pauvre homme retira ses souliers pleins de neige fondue, les mit dans la cheminée,

y plaça la belle catin de 4 sous, et avisant un fort clou au plafond, il s'y pendit.

. . . . . .

***

Le lendemain matin, en pénétrant dans la chambre, la voisine trouva une femme morte dans le lit, une pâle et pure vision de martyre.

Un cadavre se balançait lentement au plafond, avec des mouvements rhythmiques très doux : c'était le père.

Devant les cendres froides, aux pieds de l'âtre sans feu, image de cette misère et de ce désespoir, les enfants assis par terre tenaient les souliers du père entre les jambes et berçaient tour à tour, avec beaucoup de précaution et de tendresse, la jolie catin en carton.

. . . . . .

La Ville — cette grande famille — les a élevés ; voilà de cela treize ans passés, demain nous en ferons de bons citoyens et de bons républicains. Et lorsque je revois aujourd'hui les orphelins vigoureux et bien portants, je pense malgré moi à cette lugubre nuit de Noël de 1879, et mes yeux se mouillent, en évoquant ces tristes souvenirs !

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

INTÉRESSANT LE PREMIER ARRONDISSEMENT

LA BOURSE DE COMMERCE

ET LES HALLES

ON SÈCHE LES PLATRES — LA BOURSE DE L'EXPORTATION — L'ACHÈVEMENT DES HALLES.

Depuis que la Bourse de Commerce est ouverte, je n'entends que des pleurs et des lamentations.

— Voyez, l'activité commerciale sur laquelle nous comptions, me disent les intéressés, n'arrive pas ; voilà le Crédit Lyonnais, le Crédit Industriel et la Compagnie Transatlantique qui avaient loué des locaux, qui s'en vont; c'est navrant, qu'allons-nous devenir ?

On entend d'ici la litanie, et comme on m'a prié d'exposer devant l'opinion publique toutes ces doléances, je m'en fais d'autant plus volontiers l'écho, que je pense pouvoir apporter ici, non pas une consultation en règle, mais du moins un peu de calme dans les esprits timorés dont le premier tort est de manquer de sang-froid.

D'abord il ne s'agit pas seulement en l'espèce de la Bourse de Commerce, mais de tout un quartier neuf : poste centrale, palais du téléphone, rue du Louvre, avec ses tenants et ses aboutissants, etc. Or, chacun sait que le quartier le plus

riche ne prend pas comme cela du jour au lendemain ; je n'en veux pour exemple que la gare Saint-Lazare, achevée au commencement de l'Exposition de 1889, voilà plus de trois ans et demi ; eh bien ! ce n'est que d'aujourd'hui que le quartier, que la rue de Rome, sont absolument achevés, en pleine activité, que les installations de la gare sont complètement terminées, et cependant il s'agit bien là du quartier le plus vivant et le plus actif du monde entier.

Il en est de même à la Bourse de Commerce et surtout dans ses entours ; attendez que tous les immeubles de la rue du Louvre, que les amorces, que les maisons d'angles des rues avoisinantes soient terminés, que les téléphones fonctionnent, que la population commerçante soit venue remplir ces ruches engageantes, et vous verrez changer la situation à vue d'œil ; en attendant il faut un peu de patience et... sécher les plâtres !

***

Mais à côté de cette constatation il y a certainement deux moyens que je qualifierai *d'excellents, de nécessaires et d'indispensables* pour faire de la Bourse de Commerce le grand centre qu'elle doit être et qu'elle sera ; ces moyens les voici :

D'abord il faut établir dans l'immeuble même

de la Bourse de Commerce son complément indispensable, LA BOURSE DE L'EXPORTATION.

— Nous avons les houilles maintenant, me disait hier un commerçant, installé là.

Tant mieux, mais ce n'est pas assez. De même que le cerveau commande à tous les muscles du corps humain, de même la Bourse de Commerce doit être le cerveau commercial et industriel de Paris, de la France, de nos colonies.

Comment, nous possédons un domaine colonial superbe, nous avons des relations suivies — pas assez encore — avec la République Argentine, l'Australie, le Canada, le monde entier, et lorsqu'un malheureux commerçant, commissionnaire, intermédiaire ou armateur, a besoin de trouver une cargaison, une pacotille pour partir, de vendre ses produits exotiques s'il revient, ou de s'assurer un chargement en travers, du frêt à bon compte, il faut qu'il coure à la chambre d'exportation de la rue Grange-Batelière, chez tous les commerçants et commissionnaires de Paris, qu'il perde 15 jours avant d'arriver à ses fins, si jamais il y arrive ! c'est pitoyable, et à ce point de vue nous sommes à cent coudées au-dessous de Londres.

Il faut qu'un commerçant importateur ou exportateur, qui a pour mission de faire du négoce avec les pays lointains, puisse trouver sur l'heure dans

un coin de la métropole, ses débouchés, ses contre-parties.

Il le faut, vous dis-je, et ce coin, ce doit être la Bourse de Commerce de Paris.

Voyez-vous tout de suite quelle vie, quelle animation, vous jetteriez dans ce quartier du premier arrondissement, avec une Bourse de l'exportation et de l'importation ?

Elle n'existe pas aujourd'hui, c'est fâcheux, mais le mal est réparable : elle existera demain, ou Paris ne serait plus Paris !

Le second moyen d'amener définitivement à la Bourse de commerce le maximum de transactions sur lequel elle est en droit de compter, est en somme aussi simple, aussi facile à réaliser, quoi que chacun en puisse dire, car l'heure psychologique a sonné, comme l'on dit. C'est l'achèvement immédiat des Halles centrales.

— Fort bien, me dira-t-on, mais il n'y a qu'un petit malheur, c'est que la ville n'a pas d'argent.

— Pardon, mais ce n'est pas une objection ; quand on est la Ville de Paris, il n'est pas permis d'avoir le diable dans sa bourse, et il est toujours facile de trouver une combinaison qui concilie tous les intérêts.

Une combinaison ? mais j'en vois dix. Que la ville s'entende avec le Crédit foncier, comme elle va le faire sans doute par l'achèvement de la rue

Réaumur ; qu'elle s'entende avec une société civile intermédiaire quelconque, à laquelle elle paîra des annuités ; elle en trouvera vingt pour une, offrant toute les garanties de solvabilité et d'honorabilité désirables et trop heureuses de se constituer pour travailler pour la ville. Le système n'est pas nouveau et il est aussi bien à la portée de la Ville que de la compagnie de Suez, ou de toutes autres entreprises, qui se sont fort bien trouvées de cette combinaison.

Et certes, encore une fois, quand on est la Ville de Paris, ce n'est pas manger son bien en herbe que d'agir ainsi ; ce n'est même pas escompter l'avenir, car c'est courir au-devant, c'est provoquer de nouvelles sources de profits, et qu'on ne l'oublie pas, les Halles — achevées — amèneraient ces nouveaux profits, par l'octroi, par les dépenses, par les commerçants attirés là, dans des proportions considérables.

Les commerçants du quartier, les cafés, les restaurants, les hôteliers, tout le monde ont un intérêt énorme à ce que ce plan soit promptement exécuté, et c'est à vous surtout, mes chers concitoyens, que je m'adresse, espérant qu'un jour cette parole sera entendue dans une enceinte plus autorisée.

*
* *

Voilà qui est clair, n'est-ce pas ? dans moins

d'un an tout le quartier sera achevé et *en pleine opération*, comme disent les américains ; les plâtres seront séchés.

Créez la Bourse de l'Exportation et de l'Importation dans votre immeuble, obtenez, par une saine et légitime agitation, l'achèvement des Halles centrales, et tenez pour certain qu'alors votre admirable palais de la Bourse de commerce, aux peintures si suggestives — ce qui est bien, mais ce qui n'est pas assez — sera bientôt un des premiers centres d'échanges commerciaux de l'univers.

Mais n'oubliez pas le proverbe :

Qui veut la fin veut les moyens.

LA BOURSE DE L'EXPORTATION

UNE OBJECTION — RIPOSTE UN PEU VIVE — MOYENS DE RÉALISATION IMMÉDIATE DANS LE PREMIER ARRONDISSEMENT.

I

Comme je m'y attendais, mon dernier article, où je demandais la création d'une Bourse de l'Exportation dans la Bourse de Commerce actuelle, touchant aux intérêts les plus vivaces du commerce parisien, m'a valu un certain nombre de lettres.

Parmi celles-ci, je demande la permission de citer les principaux passages de la suivante, d'abord parce qu'elle expose la question sous un jour nouveau et appelle la réfutation, ensuite parce qu'elle émane d'un des membres les plus compétents et les plus distingués de la chambre syndicale des représentants de fabriques et de commerce.

Je citerai son nom, par la suite, si j'y suis autorisé par l'auteur de ladite lettre.

Après les compliments d'usage, que je passerai sous silence, mon honorable correspondant poursuit en ces termes :

« Une Bourse de l'Exportation ne peut avoir sa raison d'être qu'à la condition qu'elle soit fréquentée par les exportateurs et par suite par tous ceux qui

se trouvent en relation avec les exportateurs. La question primordiale est donc d'entraîner les premiers intéressés, en les convainquant que leurs intérêts sont liés à cette création, que l'extension constante du commerce d'exportation, en raison du nombre sans cesse grandissant des acheteurs et des vendeurs, exige d'autres moyens plus pratiques pour le traitement des affaires que ceux employés jusqu'à ce jour, c'est-à-dire les visites du vendeur chez l'acheteur. Faire antichambre n'est pas faire affaire, et que de temps ainsi perdu inutilement au détriment du négoce ! La Bourse d'Exportation doit donc être pour tous, acheteurs et vendeurs, un immense bureau d'affaires où dans le plus court espace de temps tous les renseignements concernant les acheteurs, soit sur les cours des marchandises, les fluctuations du change, les prix du frêt, etc., etc., leur pourront être donnés, et pour les vendeurs un moyen de confirmer des affaires en cours, recevoir des propositions ou prendre des rendez-vous pour de nouvelles affaires. Tous ceux s'occupant d'exportation et sachant combien de temps il se perd inutilement, verront immédiatement l'énorme avantage qu'une pareille création leur accorderait.

« Seulement, et c'est là où je vais me trouver en contradiction avec vous, la Bourse de Commerce actuelle ne peut et ne pourra jamais devenir

une Bourse de Commerce de l'Exportation. En effet, quel serait le but de cette innovation? éviter les pertes de temps; il faut donc installer cette Bourse au centre du commerce de l'exportation, de notre commerce extérieur, et la Bourse de Commerce actuelle se trouve plutôt à proximité des Halles Centrales, en plein centre de notre commerce intérieur, plutôt même local.

« Les négociants exportateurs se trouvent, pour les 9/10, dans l'îlot formé par le boulevard Poissonnière, le faubourg Montmartre, la rue Lafayette et le faubourg Saint-Denis, et vis-à-vis de cet îlot se trouvent tous ceux qui ont le plus de relations avec eux, c'est-à-dire tout le commerce du Sentier et tout le Marais.

« Pour que la Bourse du Commerce de l'Exportation ait chance de réussir et puisse atteindre le but de sa création, il faut donc qu'elle soit établie au centre des affaires qui peuvent la concerner, c'est-à-dire à proximité de la masse des acheteurs ou vendeurs; son but étant d'éviter les pertes de temps, il ne faut pas que son éloignement fasse perdre les avantages qu'elle peut et doit fournir.

« Le jour où cette idée aura suffisamment d'adeptes, jour peut-être déjà assez proche, soyez assuré que bien que l'emplacement pour une telle création paraisse introuvable dans cet endroit, il ne manquera pas quand nous en aurons besoin,

et si l'on pouvait ajouter foi aux pressentiments, tout a concouru jusqu'à ce jour pour que pareille surface soit conservée pour la création de notre Bourse du Commerce de l'Exportation.

« Vous voudrez bien excuser, cher Monsieur, l'étendue que j'ai donnée à mes explications, mais je le croyais utile dans l'intérêt de cette œuvre qui sera l'une des plus vives et des plus importantes du prochain siècle, je n'ose dire de ce siècle, et qui donnera le plus sérieux appoint à tous ceux qui rêvent Paris port de mer, c'est-à-dire le centre du Commerce Universel. »

*
* *

Je répondrai en peu de mots à cette objection, qui est bien une objection de clocher, car : 1° le Sentier et le Marais ne sont pas sensiblement plus loin de la Bourse de Commerce actuelle que de celle que l'on voudrait dans le deuxième arrondissement.

2° Mon correspondant reconnaît que l'on perd un temps énorme, des journées, en courses, attentes et visites, et en admettant que l'on soit obligé de faire cinq minutes de chemin de plus pour venir à la Bourse de Commerce, l'économie de temps serait encore considérable. Quant à Paris port de mer, vous savez que voilà vingt ans que je soutiens le projet partout, par ma plume et

par mes conférences, aussi bien qne le projet du Canal des deux mers; si l'on m'avait écouté, on eût évité la catastrophe lamentable du Panama.

La lettre ci-dessus parle d'un emplacement conservé, presque providentiel, j'avoue que je ne comprends pas les charades et que moi, vieux Parisien, je ne vois pas du tout cet emplacement.

Que mon aimable contradicteur me permette de lui faire remarquer que sa chambre syndicale des représentants de fabriques et de commerce, en l'espèce, joue un peu le rôle, peu enviable, de la Chambre de Commerce, qui a empêché notre ami Lockroy et votre serviteur ensuite, d'ouvrir à tous un grand musée commercial métropolitain, colonial et universel, sans rien demander à personne, sous prétexte qu'elle seule avait mission de le faire et qui... ne l'a jamais fait ; il est vrai qu'elle nous le promet toujours !

Je ne doute ni de votre bonne volonté, ni de votre désir : je ne connais pas votre projet; mais avez-vous les millions nécessaires, en poche, pour le mettre debout ?

Pendant ce temps-là, je vois ici, dans le premier arrondissement, la Bourse de Commerce tout aménagée, toute prête; les millions sont dépensés, ça ne coûterait rien; on pourrait y ouvrir demain la Bourse de l'Exportation, d'un trait de plume,

et j'avoue que je ne vois nulle part l'équivalent de pareils avantages.

En fait de millions pour bâtir un palais, je ne crois pas trop m'avancer en disant que ce n'est ni l'Etat, ni la Ville qui les donneront. Alors qui? Serait-ce la corporation des intéressés? J'en doute.

C'est donc toujours la même lamentable histoire :

— Pardon, c'est à nous à faire cela.

— Parfaitement, marchez.

Mais on ne fait rien.

*
* *

Du reste, mon cher correspondant, votre rêve est de voir une Bourse d'Exportation le siècle prochain, dans le deuxième arrondissement, si j'ai bien compris votre pensée — c'est vous qui le dites — et mon rêve, à moi, c'est de voir ouvrir tout uniment dans la Bourse de Commerce, au milieu du premier arrondissement, la Bourse de l'Exportation, le plus tôt possible, demain si l'on veut.

Quant à la question de distance, de quelques centaines de mètres en plus ou en moins, c'est une mauvaise plaisanterie, à côté des immenses avantages que vous énumérez si bien vous-même.

Voyez-vous, il faut se contenter de ce que l'on a sous la main et ne pas toujours courir après la

chimère; au point de vue commercial, c'est dangereux.

J'espère que vous me pardonnerez la vivacité de la riposte et que, comme nous, la chambre syndicale des représentants de fabriques et de commerce, reconnaîtra la nécessité d'établir au plus vite la Bourse de l'Exportation, dans le palais de la Bourse du Commerce — en plein premier arrondissement — qui est bien un centre aussi, allez; venez-y voir, vous en serez vite convaincu.

II

LA BOURSE DU COMMERCE POSSÈDE DÉJA UNE GRANDE PARTIE DES TRANSACTIONS INTERNATIONALES — CE QUI SE FAIT EN ANGLETERRE ET EN ALLEMAGNE — OBJECTIONS DE CLOCHER — ADHÉSION FORMELLE DE LA CHAMBRE SYNDICALE DES REPRÉSENTANTS DE FABRIQUES ET DE COMMERCE A L'INSTALLATION DE LA BOURSE DE L'EXPORTATION DANS LA BOURSE DE COMMERCE.

Voilà certes une question qui passionne tout le commerce parisien, les Chambres syndicales en général, et plus particulièrement celle des représentants de fabrique et de commerce, la Chambre des négociants exportateurs et enfin le syndicat des négociants commissionnaires.

Aussi les interrogations pleuvent-elles de tous côtés, les objections parfois et, ce que l'on demande surtout, c'est de bien préciser certains points qui sont restés plus ou moins dans l'ombre jusqu'à ce jour.

Si l'on veut bien s'en rapporter à la nomenclature des opérations du grand commerce international et colonial que j'ai donnée ici même et qui, d'ailleurs, se trouvait pleinement confirmée par mon honorable contradicteur du précédent chapitre, on verra tout de suite qu'il ne saurait être question que d'une bourse embrassant tout le commerce extérieur, dans la plus large acception du mot et, par conséquent, d'une Bourse d'Exportation et d'Importation, tout à la fois.

Je crois avoir démontré pourquoi cette bourse ne pouvait se trouver installée que dans la Bourse de Commerce même et je n'ai point à y revenir, mais je ferai remarquer une fois de plus, qu'à la bourse actuelle, on traite déjà les sucres, les suifs, les alcools, les grains, les farines, les métaux et les charbons.

Or, on reconnaîtra sans peine, qu'il y a bien peu de négociants ou de commissionnaires exportateurs qui n'aient souvent à s'occuper de ces matières, à les faire transiter à travers la France, à les tenir temporairement dans les entrepôts, en

un mot, à les traiter comme de pures matières d'exportation.

*
* *

On me dit encore : les commissionnaires ne viendront pas à la Bourse de l'Exportation, parce que chacun d'eux, dans ce coudoîment de tous les jours, aura peur de se laisser enlever ses clients. Que l'on me permette de n'attacher aucune importance à cette objection qui n'est pas sérieuse ; est-ce que les affaires n'attirent pas les affaires, est-ce que la foule n'attire pas la foule des acheteurs et des consommateurs, aussi bien que les badauds ? et d'ailleurs, la concurrence intérieure est toujours féconde et profitable à tout le monde ; seule, la concurrence étrangère est meurtrière, et c'est ce que devraient bien ne pas oublier les négociants commissionnaires qui se voient enlever chaque jour tant d'affaires par Londres, par Hambourg, par l'Allemagne tout entière.

Et puisque je parle de Londres, est-ce que là, dans la Cité, toutes les Bourses ne se trouvent pas réunies dans un espace très restreint, aussi bien qu'à Hambourg, d'ailleurs.

Est-ce que dans le *Times*, dans tous les journaux anglais et américains, les annonces ne sont pas groupées par catégories ? les lampes, les nouveautés, les voitures ensemble, etc., les commerçants eux-mêmes tiennent à être annoncés

dans leurs catégories respectives, ce qui prouve que la concurrence ne leur fait pas de mal.

Ici même, est-ce que tous les marchands de vélocipèdes ne sont pas rue du Quatre-Septembre, les magasins de confections pour hommes, rue du Pont-Neuf, etc., etc. ? Loin de nuire au commerce, le groupement des mêmes intérêts et du même négoce sert grandement à sa prospérité.

On oublie trop qu'à notre Bourse de Commerce actuelle le Hall, l'accès de la bourse tout entière en un mot, sont publics et gratuits et que par conséquent, il suffirait d'y louer un local et d'avoir un personnel modeste, pour y installer du jour au lendemain, presque sans frais, la Bourse de l'Exportation et de l'Importation que je réclame.

Et puis, qu'est-ce qui empêcherait les trois chambres syndicales que je citais tout à l'heure, tous les intéressés en un mot, de faire comme on le fait si bien et si pratiquement à l'étranger, de s'entendre entre eux pour payer ces quelques frais, par une modeste cotisation annuelle, dans laquelle ils ne tarderaient pas à rentrer au centuple.

J'insiste de nouveau sur le double titre de Bourse de l'Exportation et de l'Importation ; aussi bien, du même coup, je réponds de nouveau, sous une autre forme, à l'objection de la concurrence possible entre commissionnaires ; mais il n'y aura

pas dans une telle bourse que des affaires traitées par des commissionnaires en marchandises, non pas que je veuille les supprimer, — je les crois très utiles et souvent indispensables, quand ça ne serait que pour assurer la sécurité des transactions — mais parce que, je le répète, comme je le disais il y a huit jours, toutes les affaires de frêt, de cargaison, de chargement, d'assurances, de transit, d'entrepôts, de drawbacks, de warrants, de prêts sur marchandises, etc., viendront se négocier là, une fois que le grand commerce de l'exportation ou de l'importation — matières premières venant du dehors qu'il ne faut pas confondre avec le commerce intérieur — dans ses formes et ses manifestations si multiples et si variées, aura pris l'habitude de venir à cette Bourse de l'Exportation.

Et cette habitude, il l'acquerra bien vite, car il y trouvera son intérêt à tous les points de vue.

* * *

Puis je me heurte encore aux objections misérables :

— La Bourse de Commerce n'est pas dans un quartier central (au milieu du premier arrondissement !) elle est loin de la rue d'Hauteville, de la rue d'Enghien, du Marais, etc.

C'est à voir, et le percement de la rue Réaumur

va, aussi bien que l'achèvement de la rue du Louvre jusqu'à la rue Montmartre, encore fournir un nouvel argument en faveur de la Bourse de Commerce.

— Oui, mais nous ne pouvons pas être réunis là à une heure de l'après-midi.

Eh bien, on déjeûne plus tôt ou l'on se réunit plus tard ; d'ailleurs, est-ce que vous, commissionnaires ou représentants, ne travaillez pas tous, tout à la fois, pour le commerce d'exportation et pour le commerce intérieur ? Alors quoi, il faut bien que vous y veniez déjà à la Bourse de Commerce actuelle.

Et puis, qui vous empêche de vous grouper dans un espace assez restreint, entre la Bourse de Commerce et les maisons d'Exportation ; d'ailleurs, la Chambre syndicale de l'Exportation elle-même vous a déjà tenu ce raisonnement.

* * *

Enfin, en terminant, je suis heureux de pouvoir dire ici que l'opinion de mon honorable correspondant de la semaine dernière n'était qu'une opinion personnelle, quelque poids qu'elle puisse avoir, et non pas l'opinion officielle de la Chambre syndicale des représentants de fabrique et de commerce tout entière.

En effet, l'un de ses membres, M. Ch. Drevet,

dans un remarquable rapport, lu en séance du 2 juillet 1889 à cette Chambre syndicale, concluait énergiquement à la nécessité impérieuse pour la dite Chambre syndicale des représentants de fabrique et de commerce, d'avoir son installation à la Bourse de Commerce ; il demandait « dès maintenant, les moyens de prendre possession de cette institution (la Bourse de Commerce) pour la part qui nous en revient.

« De ce qui précède, nous serons fatalement entraînés à y avoir notre installation, elle s'impose.

« Ces bureaux offrent des avantages évidents aux commerçants, je les ai déjà fait ressortir pour ce que nous regarde, etc., etc..... »

Et l'impression de ce rapport est votée à l'unanimité par les membres présents ! Or, on ne vote pas l'impression d'un rapport dont on n'approuverait pas entièrement les conclusions.

Il semble donc ressortir clairement de ce qui précède que la Chambre syndicale des représentants de fabrique et de commerce est favorable à la création d'une Bourse de l'Exportation dans la Bourse de Commerce.

Quant à l'interview fantaisiste de son honorable président, M. Joseph Gaud, parue dans *le Siècle* du 24 décembre 1890 sous la signature de Charles Legrand, on me permettra de croire, jusqu'à preuve du contraire, qu'elle a rendu fort impar-

faitement la pensée de M. Gaud, que j'ai l'honneur de connaître personnellement, et qui n'est pas homme à changer d'opinion ainsi du jour au lendemain.

Enfin, la discussion est ouverte, nous recherchons avant tout la vérité, ici, et je serai heureux d'accueillir les nouvelles observations ou les nouveaux arguments en faveur de la création immédiate de cette Bourse de l'Exportation dans la Bourse de Commerce actuelle ; projet qui, pour ma part, me tient fort au cœur, car j'y vois, à n'en pas douter, un nouveau et puissant instrument du développement commercial, non pas du premier arrondissement seulement, mais de Paris, de la France et de nos colonies.

III

SECONDE COMMUNICATION — NOUVELLE RIPOSTE — OU SONT LES 25 MILLIONS ?

Je reçois une seconde communication de mon aimable correspondant de la *Chambre syndicale des Représentants de Fabriques et de Commerce*, que je m'empresse de mettre sous les yeux de mes lecteurs :

« Ne croyez pas, cher Monsieur, que mon silence soit le résultat de votre réponse, si vive

qu'elle ait pu être, et soyez persuadé que je n'abandonne pas ainsi une partie aussi intéressante que celle que je viens d'entamer avec vous, dès la première attaque. Mes occupations m'ont empêché de préparer une réponse immédiate, et de plus je tenais à consulter mes collègues de la Chambre syndicale et à connaître leurs opinions sur vos diverses observations. Tous sont d'avis qu'il est nécessaire de continuer la lutte, ce que je m'empresse d'exécuter.

« En peu de mots je ferai donc réponse à vos premières observations et vous ferai remarquer qu'en disant à la Chambre syndicale des représentants de marcher, c'est-à-dire de créer la Bourse d'exportation, en un mot, vous nous conseillez à tort, car nous seuls et par nos propres moyens, nous sommes sûrs d'avance d'un échec. Comme vous le reconnaissez fort bien, la Bourse du Commerce d'exportation doit être le centre de toutes les affaires de notre commerce extérieur, il est donc nécessaire que tous ceux qui prennent part à ces affaires soient eux-mêmes amenés à cette création. Il faut que tous les fabricants de tissus, de vêtements et toutes les industries représentant l'article de Paris, la bijouterie, etc., prennent rang avec nous et décident ainsi le succès de cette Bourse. Soyez assuré du concours de ces bonnes volontés, car toutes ces industries

représentent ce que j'appellerai la classe des solliciteurs, qui sont habitués à tous les dérangements, et que la Bourse d'exportation soit située dans le premier arrondissement ou dans le quinzième, peu leur importe, ils accourront aussitôt, du moment que des moyens leur sont donnés pour leur faciliter les affaires. Et de cette catégorie font partie les représentants de fabriques et de commerce.

« Mais si vous n'attirez que cette catégorie, croyez-vous qu'ils fréquenteront longtemps la Bourse de commerce s'ils ne rencontrent pas la contre-partie : les sollicités, c'est-à-dire les négociants exportateurs et leur clientèle.

« Et c'est justement l'appui des sollicités qui nous manque, c'est leur concours que nous n'avons pu jusqu'à ce jour obtenir et la seule raison est qu'ils ne veulent pas sortir de leurs habitudes, qu'ils trouvent que tout est bien ainsi dans le meilleur des mondes, et qu'il est préférable pour eux d'adresser cent convocations différentes et de faire venir des centaines de représentants et placiers à leurs bureaux, où ils ont tout ce qu'il leur faut sous la main, que de les rencontrer en un lieu déterminé, à une heure fixe, ou en un très court espace de temps, ils auront obtenu tous les renseignements qu'ils désirent, traité ou ébauché toutes leurs affaires.

« Le jour où vous pourrez amener les sollicités à visiter ce rendez-vous des affaires, soyez assuré, alors, qu'aussitôt vous verrez affluer les solliciteurs et alors, véritablement, vous pourrez, d'un trait de plume, ouvrir la Bourse de l'exportation.

« La principale objection des négociants commissionnaires est qu'une Bourse d'exportation n'a pas sa raison d'être à Paris où les affaires se traitent d'une tout autre manière qu'à Londres ou à Hambourg, et le seul moyen de réagir contre cette conviction, c'est de leur créer, à leurs portes mêmes, ce qu'ils n'iront jamais chercher à la Bourse de commerce actuelle.

« Si des millions ont été dépensés pour la Bourse de commerce, ils ne l'ont pas été en pure perte, car les grains, les alcools, les charbons, etc., en profitent, et si cette Bourse a été créée sur l'emplacement actuel, c'est que là était le centre de ces différents commerces. Pourquoi donc la Bourse d'exportation ne pourrait-elle être créée au centre du commerce de l'exportation, alors? Qu'auraient dit les négociants en grains, alcools, etc., si leur Bourse avait été construite au Père-Lachaise ou sur la Butte-Montmartre?

« Croyez-vous qu'elle aurait eu beaucoup de succès et beaucoup d'adhérents? Non, n'est-ce pas.

« Eh bien, je ne puis donc que réitérer que la

Bourse du commerce de l'exportation n'aura jamais de succès que du jour où elle sera au centre du quartier de l'exportation, au milieu des solliciteurs et des sollicités.

« Pour en revenir à votre article sur le rapport fait par un de nos collègues, M. Ch. Drevet, sur la Bourse de commerce, rapport qu'effectivement notre Chambre a fait insérer au journal l'*Union nationale*, organe des chambres syndicales, j'ajouterai que nous aurions été effectivement heureux de prendre possession de cette institution, mais ce ne fut que plus tard que nous eûmes le regret de constater notre peu de succès auprès des négociants-commissionnaires qui ne voulaient pas plus que maintenant changer leurs habitudes.

» Je crois que ces quelques lignes, peut-être un peu longues à mon regret, vous démontreront pourquoi nous combattons l'installation de la Bourse du commerce de l'exportation à la Bourse de commerce, sauf à en devenir les plus fervents adeptes le jour où ceux que nous désirons y voir vous donneront gain de cause.

« Recevez, etc. »

*
* *

L'importance de cette lettre n'échappera à personne, car, en somme, avec une loyauté parfaite, elle reconnaît que la Chambre des représentants de fabriques et de commerce n'a pas de parti-pris

contre le projet de la Bourse de l'exportation à la Bourse de commerce actuelle : c'est le point capital.

Quant aux autres chambres syndicales, à celle des négociants exportateurs et commissionnaires, eh bien! nous leur prouverons que leur intérêt est de venir joindre leurs efforts aux nôtres, d'autant plus que le premier arrondissement n'est pas si loin que le *Père-Lachaise* ou la *Butte-Montmartre*.

Entre la Bourse de commerce et la rue de la Lune, la différence n'est pas grande et tous les intéressés pourront parfaitement venir à la Bourse de Commerce quand leurs affaires les y appelleront.

Je n'ai qu'une réponse finale à faire à mon honorable correspondant :

— D'après votre aveu, il vous faut le concours de la ville et 25 millions pour faire votre Bourse de l'exportation, rue de la Lune; eh bien, vous n'aurez ni ce concours ni ces millions et, en attendant, par patriotisme, et j'ajouterai par une bonne entente de vos intérêts, venez avec nous et aidez nous à créer la Bourse de l'exportation dans la Bourse de commerce actuelle.

Après, il vous sera toujours loisible de bâtir votre palais, suivant votre rêve grandiose... quand vous aurez vos 25 millions! Mais, croyez-moi, ce

n'est qu'un rêve et notre Bourse de commerce actuelle, en plein premier arrondissement, c'est la réalité.

Il ne tient qu'à vous qu'elle soit féconde et rémunératrice pour le commerce et l'industrie de la France.

IV

LA RÉPERCUSSION ÉCONOMIQUE — LES TENTATIONS FAMILIALES — LEÇONS DE CHOSES NÉCESSAIRES.

Dans les discussions amicales que j'entends ou auxquelles je prends part dans l'arrondissement, il me semble deviner que l'idée suivante se fait jour de plus en plus dans les esprits, à savoir qu'en dehors des grands services que rendra la Bourse de l'Exportation au commerce général de la France — ce que personne ne met en doute — elle ne profitera qu'aux alentours immédiats de la Bourse de Commerce, où nous voulons la voir installée.

Il y a là une idée des plus fausses et qui témoigne combien nous en sommes encore restés, en matière de négoce, aux préjugés et aux procédés surannés du moyen-âge.

Je me suis élevé avec beaucoup de vivacité contre la crainte de voir le voisin traiter plus

d'affaires que vous, quand on se trouverait tous réunis dans le même local ou sous le même hall, parce que cette crainte est chimérique et la négation même de tout ce qui s'est accompli depuis 50 ans, dans la science des transports seulement, pour ne prendre qu'un exemple.

Eh bien, la contre-partie de cette idée, si l'on peut s'exprimer ainsi, consiste précisément à croire que la Bourse de Commerce seule, ou ses attenants directs, seront appelés à profiter de l'installation de la Bourse de l'Exportation.

Ceux qui, de très bonne foi, affirment cela, ne voyant pas plus loin que le bout de leur nez, qu'on me pardonne cette tournure triviale qui rend bien ma pensée, n'oublient qu'une chose, les malheureux : la répercussion économique.

*
* *

J'ai posé en principe que la concurrence intérieure est toujours féconde et que la concurrence extérieure seule est meurtrière. Eh bien, toujours dans le même ordre d'idées, on peut ajouter hardiment que la répercussion économique est à l'heure présente, grâce aux moyens de transports rapides, fréquents et de plus en plus faciles, l'un des phénomènes les plus féconds, l'un de ceux qui contribuent le plus efficacement au développement de la prospérité nationale, l'un de ceux, en

un mot, qui sont le plus dignes de fixer et de retenir l'attention de l'économiste.

Et si je voulais prendre le commerce général de la France dans ses manifestations si variées, si multiples, presque infinies, et si je voulais, au milieu d'elles, suivre pas à pas les modifications profondes et bienfaisantes que la répercussion économique imprime à chaque industrie, à chaque commerce, il me faudrait des volumes, et, lorsque j'aurais fini, si je n'avais pas été au-dessous de ma tâche, j'aurais tracé le tableau le plus éloquent de notre situation commerciale et industrielle. Comme un habile ouvrier qui vous explique tous les rouages compliqués d'un chronomètre, j'aurais mis à nu, devant vous, tous les mystères, tous les enchaînements, toutes les raisons d'être du monde commercial, qui vous échappent peut-être encore — du moins en partie. Cet ensemble de phénomènes si captivants et si utiles à connaître, c'est la répercussion commerciale, la répercussion économique.

*
* *

Mais plus modeste est mon but aujourd'hui et je ne veux pas sortir du premier arrondissement.

Donc voilà, je suppose, la Bourse de l'Exportation installée, ouverte, fonctionnant dans la Bourse de Commerce, où elle attire des commissionnaires, des négociants, des exportateurs, des voyageurs,

des étrangers de toutes les parties du monde, c'est entendu.

Mais ce n'est pas tout, ces intéressés directs amènent autour d'eux des amis, des parents, donnent des rendez-vous, déjeûnent tout autour de la Bourse de Commerce, remplissent les cafés, les hôtels, prennent des voitures, etc., ceux qui viendront là de l'étranger pour passer quinze jours, trois semaines à Paris, y viendront souvent avec leur famille.

Le soir on dîne dans les restaurants du Palais-Royal, on va au théâtre, qui est là sous votre main, on flâne le long des boutiques, sous les galeries historiques qui sont encore si populaires en France et à l'étranger, quoi qu'en disent les Parisiens, toujours prêts à se dénigrer eux-mêmes et à ignorer leurs richesses et leurs merveilles.

La femme a envie de tel diamant, la fillette de tel bracelet, le fils d'un porte-cigares, et devant ces devantures provocatrices, comme on n'en rencontre qu'à Paris, la grand'ville, devant ces étalages spirituels, sous la lumière crue de l'électricité, on se laisse toucher par les supplications tentatrices des siens, et l'on entre, et l'on achète beaucoup, et c'est ainsi que l'étranger et la province sont heureux de venir égréner leur or le long de nos trottoirs.

La voilà, la répercussion économique, et vous

voyez bien que je pourrais en citer des exemples à l'infini.

Faites que la foule commerçante et négociante du monde entier se donne rendez-vous à notre Bourse de l'Exportation, comme cela arrive à Londres et à Hambourg, et bientôt vous verrez dans quelles proportions énormes, les Halles, le Palais-Royal, tout le premier arrondissement en profiteront.

Est-ce que Paris attirerait le monde entier, s'il ne possédait pas mille attractions, mille merveilles ? donnez-lui la Bourse de l'Exportation, ce sera une attraction utile, nécessaire, indispensable de plus, et voilà pourquoi elle aura de suite, immédiatement, un immense succès.

Pour son grand bénéfice, le premier arrondissement pourra alors, profitant d'une *leçon de choses*, suivant l'expression à la mode, se rendre compte par lui-même, des bienfaits de la répercussion économique !

LE PARQUET ET LA COULISSE

LA FIN D'UN MONOPOLE — LA DÉCHÉANCE DES AGENTS DE CHANGE — LA BOURSE DES VALEURS DANS LE PREMIER ARRONDISSEMENT.

C'est au moment précis où la démocratie grandissante ne veut plus entendre parler de monopole, que messieurs les agents de change rêvent de supprimer le marché libre, ce que l'on appelle la *Coulisse ;* la question est grave et mérite d'être étudiée de près.

Je ne veux pas entrer ici dans les détails de la querelle que tout le monde a lus dans les journaux, mais faire seulement toucher du doigt tout le mal que le privilège vieillot et vermoulu des agents de change a déjà causé au pays et montrer, une fois de plus, comment, maintenant, la fortune et la prospérité de la France sont gravement menacées par lui. On a déjà trop attendu : il faut agir au plus vite, supprimer de suite les agents de change, si l'on veut les empêcher d'accumuler des ruines incalculables, si l'on veut éviter les irréparables désastres économiques et financiers vers lesquels ils sont en train de nous conduire, avec une si stupéfiante désinvolture.

On connaît l'histoire : depuis longtemps, ils accusaient la Coulisse de pousser au jeu, c'est

pourquoi, non contents d'avoir arraché au marché libre une partie de ses valeurs, ils ont inscrit au marché à terme les obligations mêmes de nos grandes lignes de Chemins de fer. En agissant ainsi, MM. les agents de change ont fait plus que favoriser le jeu, ils ont risqué et risquent tous les jours de produire des fluctuations sur nos premières valeurs et un déclassement desdites valeurs, qui pourraient porter un coup funeste au crédit national. Puis, non contents de ces premiers exploits, ils ont fait fermer la Petite-Bourse du soir, au Crédit Lyonnais, et forcé les malheureux coulissiers à se promener, les pieds dans la boue, ce qui n'est pas une solution.

Aujourd'hui, ils veulent interdire les *applications directes* dans les maisons de banque ; c'est de la pure folie et c'est à croire qu'ils veulent provoquer leur déchéance pour obtenir la forte somme, mais c'est un piège dans lequel on ne tombera pas.

Je l'ai déjà dit maintes fois, ailleurs : puisque MM. les agents de change sont à la tête d'un monopole, d'un privilège et qu'ils ont la loi pour eux, qu'ils fassent donc supprimer purement et simplement la Coulisse.

Seulement, il y a à celà un tout petit empêchement, c'est que, depuis longtemps, *ils ont cédé tout ou partie de leur privilège.* Il y a donc

longtemps qu'ils sont absolument déchus de tous leurs droits, puisqu'ils n'ont pas su remplir leurs devoirs, et quelle que soit la solution qui va fatalement intervenir (1), il est de toute évidence, au point de vue juridique, qu'on ne leur doit pas un sou d'indemnité pour leurs charges qui sont d'ailleurs, pour la plupart, outrageusement majorées par des évaluations fictives, que je n'ai point à discuter ici.

* * *

Mais ce sont là les petits côtés quotidiens du débat, si je puis m'exprimer ainsi, et je veux l'examiner de plus haut pour bien montrer qu'il ne s'agit pas ici d'une question de boutique, qu'il ne s'agit pas de savoir si les actions et obligations de telles ou telles valeurs seront vendues dans les bureaux de tels agents de change ou dans les officines de tels coulissiers, mais d'*un péril national*, plus imminent chaque jour, grâce à l'inconcevable impunité du plus monstrueux des monopoles ?

En effet, pour ne pas égarer l'enquête et bien rester sur le terrain contemporain, est-ce que, depuis trente ans, les agents de change ne se sont pas arrogé le droit extravagant de diriger et de moraliser le marché de Paris, n'admettant que

(1) Depuis, dans un moment de folie réactionnaire, dont elle est coutumière, la Chambre a supprimé la coulisse; c'est simplement odieux et c'est la ruine de la place de Paris au profit de Berlin.

des valeurs de tout repos, absolument honnêtes, soigneusement épluchées par eux et portant leur estampille officielle.

C'est là précisément où est le *crime* des agents de change, le mot n'est pas trop dur. — Le public, confiant dans ces *guides éclairés et intègres*, depuis trente ans a englouti trente milllards de ses économies, trente milliards de l'épargne nationale, soit un milliard par an, dans les affaires véreuses de l'étranger.

Prenez la cote officielle de MM. les agents de change, et vous y trouverez toutes les mauvaises valeurs, depuis le Panama jusqu'aux fonds Argentins, depuis les valeurs portugaises jusqu'aux valeurs grecques ou espagnoles, en passant par l'Amérique du Sud.

Voilà ce que le parquet appelle protéger le marché officiel, se faisant le complice de la haute banque, — inconscient, je veux le croire, — lorsqu'il s'agit d'exporter notre or, le produit de notre épargne, chez des étrangers qui en profitent pour s'armer contre nous.

En voilà assez, en voilà beaucoup trop, il faut que celà cesse au plus tôt.

*
* *

Mais ce n'est pas tout, si sous couleur d'un rigorisme intransigeant et jésuitique, le parquet

est parvenu à ruiner des millions d'individus et à ébranler fortement notre fortune nationale, en introduisant une quantité énorme de mauvais papiers sur notre place, il a tenu naturellement à exclure, avec un soin jaloux, toutes les bonnes valeurs.

Comment, depuis vingt ans, la Coulisse lutte patriotiquement contre Berlin pour lui arracher le marché russe ; comment, Paris passe pour la première bourse de l'Europe, après Londres, et il y a cotées à Lyon, à Lille, à Londres, à Bruxelles, en Hollande, des milliers d'excellentes valeurs industrielles, de mines, de chemins de fer anglais ou américains, d'emprunts coloniaux anglais, etc., etc., que l'on ne connaît même pas de nom à Paris, parce que *MM. les agents de change ne l'ont pas voulu* ; en vérité, c'est à n'y pas croire. Cependant, ces hommes compétents et intègres devraient ne pas ignorer que ces titres valaient bien mieux que le Panama ou les Chemins de fer portugais.

Aujourd'hui la Bourse de Paris est d'une pauvreté déplorable en valeurs. Retirez tous les dechets de la cote et il n'y restera rien, en comraison de celle du Stock-Exchange, à Londres, et encore une fois, ce sont les agents de change qui sont les seuls coupables.

Tout le monde sait que la Bourse est le grand

régulateur des affaires dans un pays. A l'heure présente, M. Méline s'est chargé de tuer promptement les affaires et MM. les agents de change tuent le régulateur : où allons-nous, et n'est-ce pas le moment de jeter le cri d'alarme, si nous ne voulons pas voir la France conduite à la ruine par une bande de fanatiques-protectionnistes et de courtiers-officiels sans patriotisme ?

*
* *

Une solution s'impose et s'impose impérieusement : la suppression immédiate et complète du monopole des agents de change. Mais il n'y a pas, hélas ! d'illusion à se faire ; avant de se résigner à disparaître, ces gens-là employeront tous les moyens dilatoires, et les Chambres, qui n'ont jamais le temps de s'occuper des questions économiques d'un intérêt vital pour le pays, — témoin, la Banque de France, — seront séparées. Il faut donc aller au plus pressé et faire ses affaires soi-même, en attendant l'intervention lointaine des pouvoirs.

J'ai mené ici même une campagne pour demander que l'on crée la Bourse de l'Exportation à côté de la Bourse de Commerce. Eh bien ! maintenant, il faut créer le *marché libre*, la *Bourse des valeurs*, également à côté de la Bourse de commerce du premier arrondissement, en plein

cœur de Paris, au centre même de toutes les affaires et de toutes les activités.

Que le syndicat de la coulisse se réunisse, qu'il trouve des fonds, qu'il fasse un appel au public — il sera entendu, car il a le droit et l'équité pour lui — et qu'il vienne construire un palais au milieu de nous : le Temple des valeurs, moderne, large, ouvert à toutes les bonnes entreprises, comme il convient en cette fin de siècle.

Le public commence à comprendre de quel côté est la duplicité ; il voit qui l'a conduit à la ruine ; il en a assez de la routine étroite, des préjugés féroces et des manières étranges des agents de change ; il ira tout droit à la *Bourse des valeurs*, de la coulisse, qui représentera la vie, l'activité, les affaires saines, l'avenir !

— Mais les agents de change feront fermer cette Bourse, en vertu de leur monopole.

— Qu'ils essayent donc, s'ils l'osent.

En attendant, la coulisse fera bien de mettre le plus tôt possible la Bourse des valeurs dans le premier arrondissement ; quant aux agents de change, on les laissera cuire dans leur jus, ce sera leur punition, et ils pourront y cuire longtemps, car personne ne viendra les déranger.

— Mais tout cela est irréalisable.

— Vous croyez ? alors que l'on rétablisse les privilèges de la boucherie, de la boulangerie, des

théâtres, etc.; qu'on vous dise que la liberté commerciale est une mauvaise plaisanterie et que Quatre-Vingt-Neuf n'a jamais existé ; alors nous nous résoudrons peut-être à saluer bien bas MM. les agents de change... tandis que la clientèle, dégoûtée et écœurée, enverra ses ordres de bourse... à Bruxelles ! (1)

(1) On annonce aujourd'hui que 70 maisons de la coulisse de Paris n'attendent plus que le vote du Sénat, pour aller s'installer à Bruxelles. C'est la ruine de la place de Paris.

LES AGENTS DE CHANGE

ABUS CRIANTS DU MONOPOLE — PROTESTATIONS DE LA COULISSE — LA LIBERTÉ, S. V. P.

Je suis désolé d'être obligé de revenir encore une fois sur cette étrange question des agents de de change. Comme je l'ai déjà constaté, ces messieurs entassent illégalités sur illégalités, et l'on croirait qu'ils n'ont d'autre souci que de provoquer eux-mêmes la suppression de leur monopole.

On sait que la Compagnie des agents de change de Paris publie, depuis qu'elle existe, un bulletin officiel quotidien — sauf les dimanches et fêtes légales, bien entendu — du cours des valeurs, sous le titre de : *Cours authentique.*

Depuis quelque temps, c'est-à-dire depuis qu'elle a jeté le masque et qu'elle a transformé en guerre ouverte sa guerre sourde contre la coulisse, autrement dit contre le marché libre, elle s'est mise à publier trois cotes ou cours distincts :

1° Le Cours authentique quotidien (cote officielle ;

2° La Cote hebdomadaire ;

3° Le Bulletin de la cote, deuxième partie, cours authentique des valeurs ne figurant pas à la cote officielle.

Ces deuxième et troisième cours ou cotes enregistrent simplement les cours de toutes les valeurs que les agents de change, en vertu de leur monopole, ont jugé bon d'enlever à la coulisse, c'est-à-dire à peu près toutes les valeurs ordinairement négociées par cette dernière.

On trouve dans la cote hebdomadaire des cours qui remontent à plusieurs années; c'est pitoyable, mais enfin c'est toujours le droit des agents de change de renseigner aussi mal que possible le public, en vertu du fameux monopole; n'insistons pas.

Inutile d'ajouter que la clientèle continue à donner en grande partie ses ordres aux coulissiers, pour tout ce qui concerne le marché en banque, certaine qu'elle est d'être infiniment mieux servie et éclairée sur le marché libre.

*
* *

In caudâ venenum; tout cela n'est rien à côté de ce qui suit. Ecoutez bien, car c'est absolument inimaginable : à la dernière page du supplément ou cours authentique, c'est-à-dire sur la cote n° 3, subrepticement, sous le titre anodin de *renseignements*, la Compagnie des agents de change de Paris se permet d'indiquer, en deux colonnes, *les valeurs demandées à la bourse de ce jour*, LES VALEURS OFFERTES A LA BOURSE DE CE JOUR !

Pardon, mais je croyais que les agents de change étaient des officiers ministériels, je croyais qu'ils *jouissaient* d'un monopole, mais alors s'ils *offrent* ainsi de la marchandise, comme un épicier ou un camelot, ce ne sont plus des officiers ministériels, ce sont de simples coulissiers.

Vous voyez d'ici la manœuvre, elle est simple, on offre presque toujours des valeurs qui ont été lancées, émises, patronnées par le marché libre et les meilleures valeurs, du fait qu'elles sont *offertes*, peuvent en éprouver un grave préjudice dans l'esprit du public.

Vous trouvez pêle-mêle le *Wharf de Cotonou* à 500, les *Biscuits Olibet* à 850 ; les *Eaux de la Bourboule* à 530 ; *la Production du froid* à 620, dans une promiscuité aussi redoutable que préméditée avec l'*Obligation Morelli* à 9,25 et le *Pavage en bois* à 3,50.

C'est navrant, c'est désastreux pour les bonnes valeurs qui se trouvent ainsi accolées avec du papier perdu, comme des gens sains avec des pestiférés.

C'est plus, c'est odieux, et si l'on ne connaissait depuis longtemps l'honorabilité légendaire de MM. les agents de change, si l'on ne savait que ceux qui prétendent que les parquets tout entiers de Lyon et de Marseille ont sauté au dernier krach de 1882, sont d'infâmes calomniateurs, si

l'on ne savait que jamais, au grand jamais, aucun agent de change ne s'est permis de toucher à la Bourse pour son compte et d'y jouer, s'il n'était pas de notoriété publique, enfin, qu'ils sont comme la femme de César, on serait peut-être en droit de se demander à quel mobile secret et louche ils obéissent, en étalant ces OFFRES sous la fallacieuse rubrique de *renseignements*.

Et qu'on ne vienne pas dire que l'offre et la demande existent de même pendant les séances quotidiennes de la Bourse ; là elles sont impersonnelles, inconnues du public et les agents seuls, en vertu du secret professionnel, ont mission d'exécuter les ordres reçus, mais ils n'ont pas mission, ils ne sauraient avoir mission d'étaler ces ordres, de les livrer à la publicité, de les imprimer dans leurs feuilles ; ce serait là, à coup sûr, une interprétation abusive et intolérable du privilège, déjà assez monstrueux par lui-même, qui leur est conservé si malencontreusement.

*
* *

Puisque MM. les agents de change sont toujours à cheval sur l'article 76 du Code de commerce, puisqu'ils sont si fiers d'être des officiers ministériels, M. le ministre compétent ferait bien, sans doute, de les rappeler à la stricte observance du fameux article 76 précité ; cela les empêcherait de

descendre au rang de misérables brocanteurs de papiers, de titres, cela les empêcherait d'être soupçonnés de se livrer à de noirs calculs, à de sombres complots contre le marché libre : le public ordinaire de la Bourse, avide de sécurité et de garanties, applaudirait des deux mains, n'en doutez pas, à l'attitude énergique du ministre soucieux, avant tout, de faire respecter la loi, toute la loi, aussi bien par MM. les agents de change que par le premier citoyen venu.

La conclusion sera toujours la même : la suppression pure et simple du monopole des agents de change s'impose plus impérieusement que jamais. L'opinion publique la demande, la veut et l'exigera.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

LES BILLETS DE LA BANQUE DE FRANCE — LE RENOUVELLEMENT DE SON MONOPOLE — LA BOURSE — AGENTS DE CHANGE ET COULISSIERS — LA PROTECTIONS — MESURES RÉACTIONNAIRES.

C'est triste à dire, mais un vent de réaction économique souffle sur la Chambre et du train dont elle va, elle aura encore le temps de ruiner la France, avant de se séparer définitivement.

Comme, en somme, ces questions intéressant au premier chef notre arrondissement qui est actif, industrieux et commerçant entre tous, et qui a l'honneur de posséder la Banque de France, j'ai pensé qu'il était bon d'en dire deux mots ici.

Tout le monde sait que la Chambre actuelle aurait pu s'occuper avec fruit de la questions des octrois et de celle des impôts de consommation qui pèsent si lourdement sur les travailleurs, elle aurait pu du moins résoudre les problèmes urgents, touchant le crédit agricole et les boissons, elle aurait dû enfin discuter, et voter le renouvellement du privilège de la Banque de France.

C'est là une question capitale pour la prospérité commerciale, pour le maintien du crédit de notre pays ; il est évident que sans son encaisse métal-

lique formidable, nous n'aurions pas échappé depuis deux ans à la crise monétaire qui s'est abattue sur la plupart des états européens et de l'Amérique du Sud.

Mais tout cela est de peu d'importance pour nos députés et ils pensent qu'ils ont toujours bien le temps de s'en occuper. Certains d'entre eux qui ne connaissent pas le premier mot des questions économiques, n'ont pas craint de repousser avec énergie la demande de porter de trois milliards cinq cents millions à quatre milliards la circulation de ses billets, alors qu'ils savent positivement que son encaisse et son portefeuille représentent cette somme totale.

Mais voilà, ces messieurs considèrent ou font semblant de considérer la Banque de France comme une ennemie, parce que ça fait bien aux yeux des électeurs.

Cependant, ceux qui ont eu leur journal entretenu avec l'argent prussien, par l'entremise de l'espion Cornélius Herz, pourraient peut-être se montrer un peu plus modestes.

Quant au renouvellement du privilège, il n'en est pas question, bien entendu.

***

Mais ce n'est pas tout; après avoir voté le *Méline tarif* qui va nous ruiner, après avoir

repoussé le traité franco-suisse, sans même vouloir le discuter — sanglante injure à l'égard d'une république amie — les députés ont voulu trouver encore quelque chose de plus fort et ont inventé l'impôt sur les opérations à terme.

Cette loi, si elle était votée, serait purement et simplement la mort de la coulisse, ce serait notre marché passant à Berlin et à Londres, et l'on se demande en vertu de quelle aberration il peut bien se trouver des représentants français, capables de vouloir ainsi consolider le monopole des agents de change, au risque de ruiner le crédit national.

Ce qu'il faut lire et méditer, ce sont les motifs, les considérants de la loi; en vérité, l'on croit rêver. Il paraît *qu'il importe de porter la lumière dans un monde spécial*, etc., etc.

Il n'est pas possible de dire plus clairement que les coulissiers sont tous des voleurs, des brigands et des scélérats.

En vertu de quel droit, messieurs les députés, parlez-vous ainsi et venez-vous ainsi insulter toute une classe d'honnêtes citoyens? Vous n'oseriez pas parler en pareils termes des bureaux de placement, des agences matrimoniales ou des somnambules, qui exercent des métiers plus ou moins louches.

Demandez donc tout de suite le bûcher pour les

coulissiers, puisque la liberté vous fait peur et qu'avant tout vous voulez fortifier les monopoles, même les plus désastreux pour la fortune publique, comme celui des agents de change.

Déjà, avec nos lois absurdes sur les faillites — à peine adoucies — et qui déclarent *à priori* que tout commerçant doit être un voleur, puisqu'il est déshonoré le jour où il est ruiné, même honnêtement, et privé de ses droits civils, nous continuons à naviguer en plein Moyen-Age.

Il paraît que ce n'est pas assez et qu'il faut encore supprimer jusqu'à l'ombre de la liberté, à la Bourse; c'est triste.

* * *

Et si l'on me permettait de dire toute ma pensée, je ne craindrais pas d'affirmer que tous les scandales douloureux auxquels nous assistons aujourd'hui, députés achetés ou compromis, journalistes vivant aux crocs de l'étranger, trafic honteux de la Légion d'honneur, etc., proviennent précisément de ces préjugés absurdes contre le commerce, contre les affaires. Il est de mise parmi les fonctionnaires, les juges, les politiciens, de considérer avec mépris, ou tout au moins avec compassion, les commerçants, les industriels, les gens d'affaires qui, en définitive, représentent la force vive et productive de la nation.

Aussi, qu'arrive-t-il? On ne fait pas de son fils

un *mercanti*, un *pistachier*, un homme de bourse, un boutiquier, fi donc, ce sont des métiers de peu; on en fait un avocat ou un politicien et à la première occasion, s'il n'est pas bien trempé, ledit fils étudie l'art de manier les chèques et les pots de vin.

De grâce, MM. les députés, un peu moins de pruderie, soyez moins pharisiens, regardez-vous dans une glace — beaucoup, sinon tous — et souvenez-vous que le meilleur moyen de faire oublier les chèques de Panama ou l'or des espions étrangers qui alimentait la caisse de votre journal — crime horrible — est encore de se mettre résolument à l'étude des questions éeonomiques qui attendent une solution.

Votez un traité commercial avec la Suisse, abandonnez le fanatique Méline, votez le renouvellement du privilège de la Banque de France, discutez sérieusement le régime des boissons, les lois sur le crédit agricole et l'abolition des octrois, c'est le seul moyen de faire oublier le néant et souvent les suites néfastes de vos discussions.

— C'est impossible.

— C'est impossible, dites-vous? Eh bien, allez-vous-en alors, le peuple saura bien trouver des représentants un peu plus socialistes et un peu plus républicains pour vous remplacer.

LA COMPAGNIE GÉNÉRALE
DES OMNIBUS DE PARIS

SUPPRESSION DES TRANSPORTS EN COMMUN — UN MONOPOLE ODIEUX — LES PARISIENS REGIMBENT.

Tout comme les diligences, d'antique mémoire, dont je parlais ici-même un peu plus haut, les omnibus ont tenu à ne point rompre les séculaires traditions et à garder leur siège en plein premier arrondissement, sur la place du Théâtre-Français, au numéro 155 de la rue Saint-Honoré, dans un petit entresol bien connu des nombreux voyageurs qui ont eu à porter des plaintes contre les procédés ultra-fantaisistes de la vénérable compagnie.

Elle nous appartient donc à plus d'un titre, actualité à part, et c'est pourquoi je lui consacre la présente chronique.

Il n'y a pas bien longtemps encore, le samedi 20 juin 1891, elle offrait (?) au public 129.498 obligations rapportant, d'après ses calculs même, 4 06 °/₀, impôts non déduits ; si l'on songe que l'on se trouve en face d'une entreprise industrielle à la merci de la cherté des fourrages, d'une épidémie sur ses chevaux, de grèves et du retrait de son monopole, qu'elle fait tout d'ailleurs pour se

faire retirer, on conviendra sans peine que peu d'affaires offrent autant de dangers aux capitaux bénévoles et que la plaisanterie du 4 06 %, sans l'impôt, est assez forte... de marc de café, comme disait Balzac.

10 %, je ne dis pas, et encore ce serait à voir, mais, au fait, ce n'est pas de cela que je veux parler aujourd'hui, le public connaît depuis longtemps le tonneau des Danaïdes et c'est à lui à savoir s'il se sent enfin de force à le remplir.

Si ce bon public répond à l'appel en question, les omnibus ne seront que fort heureux ou très habiles et cela ne me regarde point, je n'en ai cure ; mais où la chose devient tout à fait grotesque, c'est lorsqu'ils ont la prétention grande d'empêcher *tout transport en commun dans Paris*.

* * *

Vous avez bien lu ? je n'invente rien, quoique cela puisse paraître phénoménal ; ainsi de braves gens ramènent le matin des Halles les fruitières de Paris chez elles avec leur cargaison de carottes et de limandes, transport en commun, vous dis-je, la compagnie générale des omnibus s'y oppose et attaque ces pauvres gens qui n'en peuvent mais... mais vous ne transportez point les légumes, les fruits, le poisson et les mollusques, aimable

compagnie, mais vous n'allez point à domicile et encore moins aux Halles à 4 heures du matin.

Ça ne fait rien, réplique-t-elle, JE NE VEUX PAS de transports en commun dans Paris, en vertu de mon monopole. En vérité, ce serait à pouffer de rire, s'il n'y avait pas tant d'intérêts sacrés — ceux des humbles — menacés par ces prétentions funambulesques.

Attendez, ce n'est pas tout, une voiture cueille les gosses pour les conduire au lycée, le matin de porte en porte, et les rendre le soir à leurs respectives familles, c'est encore du transport en commun, les omnibus interviennent et mettent le holà !

Un monsieur meurt et sa famille veut le faire transporter en dehors des fortifications dans une longue voiture *ad hoc*, la compagnie universelle, générale et géniale des omnibus intervient encore, car il y a dans le coupé, par-devant, un prêtre, un enfant de chœur et la veuve du défunt : c'est du transport en commun au premier chef cela, mossieu, vive le monopole, que le machabée voyage seul ou sinon, moi, compagnie des omnibus, je m'y oppose.

N'allez pas répliquer par les convenances, le respect dû aux morts, la famille, la religion, la liberté de chacun... et le monopoles des transports en commun, qu'en faites-vous? Si vous l'oubliez,

la compagnie est là pour vous le rappeler brutalement !

* * *

C'est beau la forme, le capital, la puissance de l'argent, de la routine et du monopole, mais enfin il ne faudrait cependant pas pousser cette démonstration par l'absurde, entreprise par la compagnie elle-même depuis quelque temps, par trop loin, car le Conseil municipal de Paris, aussi débonnaire qu'il soit, aussi bien que la population, pourrait peut-être finir par se réveiller et par envoyer promener les omnibus et leur fameux monopole d'un revers de main.

Aussi bien les commerçants, les petits boutiquiers de tous les quartiers excentriques de Paris, affolés par les menaces de la compagnie, rédigent-ils en ce moment des pétitions où les signatures s'alignent par milliers ; au nom du bon sens et de la justice, espérons que le Conseil municipal les écoutera d'une oreille favorable (1).

J'allais clore ces courtes notes, écœuré de tant de bêtise jointe à tant d'arrogance de la part de la compagnie générale des omnibus, lorsque l'on

(1) Ceci était écrit en juin 1891, depuis la compagnie a commis mille autres abus et aujourd'hui il est question de supprimer toutes les lignes en dehors des anciennes barrières, c'est elle qui le dit ; les quartiers excentriques ont la ceinture et n'ont pas besoin de têtes de ligne. La Compagnie des Omnibus est bien le monopole qui s'est rendu le plus odieux aux Parisiens par ses allures cavalières, tranchantes et grossières.

me dit à l'instant que ladite compagnie va demander la suppression du chemin de fer de ceinture ; concurrence déloyale à son monopole, transport en commun, etc., etc., je vous fait grâce du reste, vous connaissez la litanie.

Ça me fait rire, mais je cours voir si c'est vrai et je termine en disant : pour une compagnie qui a un fier toupet, on peut dire que celle des omnibus a un fier toupet !

LA CAISSE D'ÉPARGNE

UN VIEIL HOTEL HISTORIQUE — LES ORIGINES DE L'INSTITUTION — LES CAISSES D'ÉPARGNE POSTALES — DANGERS DE CETTE ACCUMULATION DE L'ÉPARGNE NATIONALE — A QUAND LES GRANDES ENTREPRISES NATIONALES ?

Voilà une institution certes populaire entre toutes, qui a fait le tour du monde rapidement et qui cependant est toute moderne.

La première fut fondée à Berne en 1787 et l'on marchait alors en plein inconnu ; plus tard, on fit des tentatives infructueuses à Tottenham et à Bath, ce qui prouve une fois de plus que l'on a besoin de se familiariser avec les idées les plus simples.

Enfin, en 1810, les caisses d'épargne eurent tout à coup le plus grand succès en Angleterre, ce qui se conçoit aisément chez ce peuple pratique.

Cet exemple encouragea chez nous les administrateurs de la compagnie royale d'assurances maritimes à doter Paris d'une semblable institution.

On était au commencement de 1818, les plus grands noms se mirent à la tête de cette innovation et la caisse d'épargne de Paris fut autorisée par ordonnance royale du 29 juillet 1818.

Bientôt toutes les villes de France un peu importantes imitèrent l'exemple qui leur était donné par la capitale.

Ce qui me touche particulièrement dans cette histoire, c'est que dès la première heure, la caisse d'épargne fut crée et installée en plein premier arrondissement, au numéro 9 de la rue Coq-Héron ; depuis elle n'a point déménagé.

Du reste, vaste, commode, avec un style architectural qui ne manquait pas de grandeur dans sa simplicité, l'immeuble était admirablement choisi et facile à approprier à sa nouvelle destination.

L'hôtel avait appartenu primitivement à un fermier général, puis à M. Dupin, de qui la nouvelle administration en formation l'acheta.

Il ne reste rien du passé qu'un écusson en marbre noir en ronde-bosse, entouré de marbre blanc et encastré dans le mur, à 2 mètres 50 au-dessus du sol environ, dans la cour d'honneur, à gauche, en entrant.

Dans l'encadrement en marbre blanc, au-dessus, on voit encore les blasons accouplés du seigneur du temps et de sa femme, parfaitement conservés et surmontés d'une couronne de marquis, deux aigles encadrent lesdits blasons.

On voit par l'inscription du centre, gravée sur le marbre noir que le seigneur du lieu — et de cette paroisse — a institué par son testament

olographe du 26 juillet 1747, une grand'messe des morts pour le repos de son âme et pour *celui de celle* de son aimable épouse.

Le brave homme possédait une telle quantité de noms et de titres se rapportant à Paris et à ses environs, que je renonce à les transcrire ici, ce qui d'ailleurs serait de peu d'intérêt.

***

Il y a peu de chose à signaler à l'intérieur de ce vaste hôtel de la Caisse Centrale d'Epargne de Paris, qui d'ailleurs a été en partie reconstruit avec beaucoup de goût, lors de la percée de la rue du Louvre, en pan coupé, avec un semblant de rentrant au chanfrein, au coin de cette rue et de la rue Coq-Héron.

En dehors des bureaux, très vastes, il y a deux salles principales pour le public, la plus grande, connue sous le nom de salle des remboursements, occupe, sur les derrières, l'emplacement de l'ancien jardin de l'hôtel.

Au fond de cette salle, un très beau médaillon de marbre blanc engagé dans la boiserie ; c'est le portrait de M. Agathon Prévost, agent général de la caisc d'épargne, au-dessous deux dates : 1818 à 1869.

A l'entrée de la salle, entre les deux portes, sur des piédouches, deux beaux bustes, en marbre

blanc également, représentent les traits de deux des créateurs fondateurs parmi les plus illustres de la caisse d'épargne de Paris : j'ai nommé MM. Benjamin Delessert et de La Rochefoucault-Liancourt.

La seconde salle, de dimensions plus modestes, sert aux versements.

Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, il n'y a depuis la création, en 1818, qu'une seule caisse d'épargne centrale à Paris.

Il n'y a pas de succursales, mais seulement des bureaux ouverts dans les mairies de Paris et de la banlieue, les dimanches et lundis, pour donner plus de commodité aux prolétaires.

La caisse d'épargne est une entreprise absolument privée, comme toutes les caisses d'épargne de France d'ailleurs et, suivant la définition même de ses statuts : c'est un établissement d'utilité publique qui a pour objet de recevoir et de faire fructifier les économies qui lui sont confiées, sans jouer à la bourse bien entendu, mais en achetant seulement des rentes françaises pour le compte de ses clients ; de plus, les fonctions des directeurs, censeurs et administrateurs sont entièrement gratuites.

C'est donc bien une institution absolument démocratique et populaire, comme l'on voit.

Elle est sous le contrôle du ministère des

Finances et dépend du ministère du Commerce et de l'Industrie.

Je n'ai pas l'intention d'entrer ici dans le détail du fonctionnement de la caisse d'épargne, tout le monde le connaît et d'ailleurs il suffit de passer au n° 9 de la rue Coq-Héron et d'y demander un prospectus, qu'on vous délivre gratuitement, pour être complètement édifié à ce sujet.

A l'heure présente, on retrouve les noms les plus considérables et les plus respectés à la tête de la caisse d'épargne de Paris.

Son président est M. Denormandie, sénateur, ancien gouverneur de la Banque de France, entouré de toutes les illustrations de la finance et du haut commerce, de la plupart des régents, anciens ou présents de la Banque de France, de membres de conseils d'administration de nos chemins de fer, etc. ; l'argent des petits et des humbles est donc placé sous le contrôle de personnalités capables d'inspirer une juste et légitime confiance.

***

A côté, parallèlement, fonctionne la caisse d'épargne postale, crée en 1881 et qui appartient directement à l'administration des postes et télégraphes ; chez nous elle fonctionne en face, puisque la caisse d'épargne de Paris et l'administration

centrale des postes et télégraphes se regardent à peu près de chaque côté de la rue du Louvre.

A ce propos, on a lancé le gros mot de concurrence, ce qui est exagéré, quand il s'agit de deux institutions aussi désintéressées et qui n'ont pas le lucre pour but ; il s'agit là plutôt de deux institutions similaires, appelées à rendre des services utiles à la classe ouvrière.

Les lois et décrets qui les régissent sont les mêmes et elles opèrent de la même façon ; la caisse d'épargne donne, il est vrai, 3 fr. 25 d'intérêt à ses déposants, tandis que la caisse d'épargne postale ne donne que 3 0/0 (1).

On croirait, par cette différence, que tout le monde doive se porter à la caisse postale, il n'en n'est rien, car lorsqu'il s'agit en général de très petites sommes, on choisit avant tout sa commodité, le voisinage d'un bureau, les heures du dimanche, etc.

Du reste, cela peut être changé du jour au lendemain, il y a longtemps que la question est à l'étude et il est probable que le jour n'est pas éloigné où les deux caisses ne donneront plus qu'un intérêt identique. Les caisses d'épargne ne

(1) On sait que l'intérêt a été fort justement abaissé dans ces derniers temps ; cette mesure s'imposait à la suite de l'avilissement du numéraire — métal et surtout de l'argent — métal.

peuvent pas continuer à donner 3.25 0/0 quand la rente française rapporte à peine 3.12 0/0.

Si les fonds des caisses d'épargne, pouvant être retirés du jour au lendemain, sont un danger pour l'Etat, comme on l'a dit souvent, en temps de crise, n'a-t-on pas doublé ce danger en créant les caisses d'épargne postale et en provoquant l'épargne à s'accumuler ainsi ?

Redoutable question, car si l'épargne est bonne et excellente en elle-même, convient-il de la diriger, de la canaliser, de l'absorber uniquement au profit de nos fonds d'Etat et au détriment, par action réflexe, de l'industrie, des affaires ?

N'est-ce pas stériliser gratuitement l'épargne et l'empêcher à tout le moins, de donner tout ce qu'elle pourrait donner, si elle venait féconder les grandes entreprises nationales dues à l'initiative privée, comme Paris port de mer, le canal des Deux Mers ou le Transsaharien, par exemple ?

Mais, au fait, est-ce bien le moment de résoudre ainsi un pareil problème, dans une simple chronique ? je ne le pense pas et dans le doute je m'abstiens.

LA BOURSE DU TRAVAIL

UNE FILLE BIEN TREMPÉE — SOUVENIRS POLITIQUES — MES CONFÉRENCES — UNE BELLE INSTITUTION — LE PEUPLE GRANDIT.

Au numéro 35 de la rue Jean-Jacques-Rousseau, une porte basse, de mince apparence, donne accès à un long couloir dont le plafond, tantôt voûté, tantôt plat, soutenu par des colonnes, a un aspect antique et vénérable; au fond, une grande salle avec, tout autour, du haut en bas, des pièces assez exiguës : c'est la Bourse du Travail et le passé de l'immeuble lui-même est assez curieux pour que l'on s'y arrête un instant.

Le bâtiment a servi primitivement de jeu de paume sous Henri IV; mais alors la toiture allait jusqu'en haut et il n'y avait pas d'étages, c'est ce que l'on appelait en ce temps un jeu de *courte paume*, jeu très chic, puisqu'il était interdit par plusieurs ordonnances royales aux vilains.

Celui de la rue Grenier-Saint-Lazare avait été célèbre sous Charles VI et Charles VII; il y en avait dans presque tous les quartiers de Paris et, dès 1424, la jeune *Margot*, arrivant de sa province, avait révolutionné tout Paris par son adresse, ce qui n'était pas peu de chose, car tout le monde sait qu'il fallait beaucoup d'exercice, de force et

d'accoutumance pour devenir adroit à ce jeu ; c'est ce que l'on appelle aujourd'hui l'*entraînement.*

La *paume* de la main ne fut remplacée par la raquette que sous Henri IV.

Le roi vert-galant était aussi fort à ce jeu, qu'il adorait, que mauvais joueur, la rue assistait souvent à ses luttes et mille anecdotes nous ont été conservées par les chroniqueurs.

Tout cela se passait de 1589 à 1610... quand les ligueurs et les soucis de la guerre laissaient au fils de Jeanne d'Albret le temps de souffler un brin.

En 1616, la propriétaire de l'immeuble, la dame Lomonier, le donnait à la ville de Paris pour y établir ce que l'on pourrait appeler l'assistance publique de l'époque.

Plus tard, sous la Révolution et la Restauration, nous retrouvons le hall transformé en *salle de la Redoute;* c'est un bal public où l'on danse ferme; si deux siècles plus tôt Paris était couvert de salles de jeu de paume, au commencement de ce siècle il était couvert de salles de bal, et au moins là tout le monde pouvait s'amuser, les vilains comme les autres.

Lorsque la fureur des bals fut calmée, nous enregistrons un nouvel avatar et nous trouvons installés dans ce vaste local les rites écossais et de

Misraïm de la Franc-Maçonnerie, qui devaient y rester jusqu'au jour où ils transportèrent leurs pénates rue Rochechouart, et où ils seraient remplacés à leur tour par la Bourse du Travail actuelle, c'est-à-dire jusqu'en 1886.

C'est avec une grande joie et un véritable orgueil que je me souviens des nombreuses conférences que j'y fis à cette époque au milieu de mes frères.

Enfin, il ne faut pas oublier que le grand mouvement contre l'Empire est parti de là, en 1869, dans des réunions devenues historiques.

Victor Noir, les *Cinq*, Rochefort, qui depuis... et bien d'autres faisaient retentir la salle de leur parole enflammée.

* * *

La Bourse centrale du Travail, fondée le 20 décembre 1886, y est actuellement installée, en attendant qu'elle porte son siège central dans le nouveau bâtiment du Château-d'Eau (1), mais elle gardera toujours l'installation de la rue Jean-Jacques-Rousseau, sous le nom d'Annexe A, pour tous les syndicats de l'alimentation et du livre (correcteurs, typographes, fédération du livre, etc.), qui sont là dans leur quartier. Il est ques-

(1) Aujourd'hui cette installation est un fait accompli et elle est fort bien comprise.

tion de fonder aussi une annexe B dans le quinzième arrondissement, ce qui porterait à trois les centres de la Bourse du travail dans Paris, et ce qui ne serait pas trop.

La grande salle du centre, ou salle n° 1, sert aux réunions des grands syndicats et la salle n° 2 aux petits syndicats; les uns et les autres n'ont qu'à s'entendre pour les retenir à l'avance pour l'heure et le jour qui leur conviennent, car il est bon de dire que la Bourse du travail est ouverte de six heures du matin à minuit, dimanches et fêtes compris; c'est une véritable permanence du travail, puisqu'en vertu du règlement même, les chambres syndicales et groupes corporatifs ne peuvent être composés exclusivement que de salariés.

Disons encore à leur louange, que ces mêmes corps ne peuvent exiger *de leurs titulaires qu'un maximum de huit heures de travail par jour, réparties selon leurs besoins.*

A l'heure présente, il y a là deux cent dix syndicats ouvriers qui fonctionnent admirablement; pour cette immense installation, le conseil municipal de Paris donne vingt mille francs par an, plus cinq mille francs pour l'impression de l'annuaire, et, avec un dévoûment sans bornes, une intelligence remarquable et un esprit d'économie admirable, ces braves gens trouvent le moyen de

faire face à tout et de publier tous les dimanches, en dehors de l'annuaire, sous le nom de *La Bourse du travail, bulletin officiel des chambres syndicales et groupes corporatifs ouvriers de la ville de Paris,* un journal fort bien renseigné et rédigé dans un excellent esprit républicain et socialiste.

Si jamais le conseil municipal de Paris a voté une subvention utile, appelée à relever et encourager l'ouvrier, en lui apprenant à conduire ses affaires lui-même et à se faire respecter, c'est bien celle-là, par exemple !

On espère que lorsque la Bourse sera installée rue du Château-d'Eau, avec ses deux annexes, dont celle de la rue J.-J.-Rousseau, comme je l'ai dit, le conseil municipal voudra bien porter la subvention à quatre-vingt-dix mille francs.

Je le souhaite de tout mon cœur, car c'est là de l'argent bien employé et c'est bien peu de chose en face des fortunes ou des bénéfices scandaleux de certains capitalistes ; il vaut mieux tendre les mains à l'ouvrier que de le forcer à descendre dans la rue quand il crève de faim, grâce au régime protectionniste ; c'est plus fraternel, c'est plus sage et ce serait plus pratique, si les capitalistes étaient capables de voir clair et de comprendre leurs véritables intérêts...

Je sais bien que c'est prêcher dans le désert — qu'importe, si l'on remplit son devoir.

*
* *

Un délégué de chaque chambre forme le comité général, composé de deux cent dix membres actuellement, soit deux cent dix syndicats, comme je l'ai dit tout à l'heure.

Une commission exécutive de vingt et un membres, avec cinq sous-commissions, fait face à tout : journal, annuaire, administration générale, finances, archives et bibliothèque, contrôle, etc.

Il y a là un exemple de travail simplifié et de bonne organisation sans parade et sans bruit, que beaucoup de grandes administrations feraient bien d'étudier et encore mieux d'imiter; ça leur permettrait de réduire leurs frais généraux des trois quarts, ce qui ferait baisser immanquablement le prix des fromages de Hollande, si recherchés aujourd'hui.

Mais voilà, c'est qu'à la Bourse du travail la fraternité n'est pas un vain mot; tout le monde trime en vue d'un but supérieur à atteindre, avec un instrument excellent en main.

Le but, c'est l'émancipation du prolétaire.

L'instrument, c'est l'esprit de solidarité poussé jusqu'au sacrifice.

Depuis vingt ans, l'école a commencé l'œuvre

régénératrice, les syndicats doivent la poursuivre sans relâche.

C'est pourquoi je salue au passage avec une sincère et profonde sympathie mes frères de la Bourse du travail de la rue J.-J.-Rousseau qui travaillent modestement, mais utilement, pour le triomphe définitif de la République.

LE PALAIS-ROYAL EST-IL MORT ?

SES BANQUETS — UN RESTAURATEUR GRINCHEUX — CURIEUSE ANTITHÈSE — L'ARCHITECTE, VOILA L'ENNEMI.

Il y a des oiseaux de mauvais augure qui s'en vont répétant partout d'un air entendu que le Palais-Royal est mort ; j'ai voulu en avoir le cœur net et j'ai pensé que je ne pourrais pas mettre sous les yeux de mes lecteurs une meilleure preuve de la vitalité du Palais-Royal que la liste même des banquets de sociétés qui s'y donnent tous les soirs.

Cette liste est évidemment fort incomplète ; ou les restaurateurs ont négligé de me donner les renseignements demandés, ou ils ne fournissent que la liste des banquets suivis de bal et qui, par conséquent, restent plus tard que deux heures du matin.

Néanmoins, telle quelle, elle pourra encore jeter une vive lumière sur l'intensité de la vie et de l'activité commerciale qui règnent dans le Palais-Royal, quoi que l'on dise.

La plupart des restaurateurs m'ont fourni de fort bonne grâce les renseignements demandés ; un seul, l'associé de M. Laurent Catelain, directeur du *Restaurant de Paris*, dans la galerie

Montpensier, m'a répondu qu'il se garderait bien de m'indiquer les banquets qui se font chez lui, *car alors ses voisins iraient lui enlever ses sociétés !*

J'ai salué ce monsieur très poliment et lui ai demandé si je ne pourrais pas voir ses ancêtres au Jardin des Plantes, parmi les momies du Muséum, ce qui a paru le scandaliser vivement.

Voilà pourtant où en sont encore certains de nos commerçants, en plein Paris ; c'est triste. Mais, malheureux, si l'on est bien chez toi, on y restera, et tu as tort de prêter des idées si noires à tes voisins : est-ce que le soleil ne luit pas pour tout le monde ?

* * *

Aussi bien, sans plus ample entrée en matière, voici la liste des banquets, par restaurant, avec le nombre de couverts, quand on me l'a donnée :

TABLEAU DES BANQUETS DE SOCIÉTÉS AU PALAIS-ROYAL

RESTAURANT DU GRAND-VÉFOUR

Chefs d'institution	20	couverts.
Enfants de Seine-et-Oise	20	—
Artistes Lyonnais.	25	—
Chambre syndicale de la Plomberie .	55	—
Conférence Le Loiret.	30	—
Cercle de l'Aube	108	—
Dîner des Liquidateurs.	»	—
— des Commissaires-Priseurs . .	»	—
Banquet des Marchands de Beurre. .	200	—

La Société du Gratin.	80	couverts.
Réunion de l'Economie sociale . . .	30	—
Dîner des Artistes Lyonnais	40	—
— du comte Munster	50	—
L'Economie politique.	30	—
Les anciens Officiers mobiles de l'Aube	10	—
Chambre syndicale des Tissus . . .	35	—
La Soupe aux Choux.	100	—
L'Economie sociale	40	—
Banquet des Avoués.	40	—
Economie politique	40	—
Dîner (Seine-et-Oise).	50	—
— de la Promotion	35	—
— des Landais	70	—
Déjeûner de M. Collin, imprimeur . .	15	—
Dîner des Pharmaciens.	40	—
Déjeûner des Cinq Associations du baron Taylor.	50	—
Dîner de l'Economie sociale	69	—
Association du Pas-de-Calais. . . .	160	—
Economie politique	40	—
Dîner Comptoir d'Escompte	40	—
— Courtiers assermentés. . . .	40	—
— offert par M. Prince Czerniekff .	100	—
— de l'Association Polytechnique .	100	—
— Ecole Centrale.	15	—
Banquet des anciens Elèves du Lycée d'Orléans	60	—
La Soupe aux Choux d'Auvergne . .	20	—
Economie politique	25	—
Economie politique	10	—
Grand dîner du Premier Arrondissement.	100	—
Déjeûner du Comptoir de la Machine.	20	—
Les Artistes Lyonnais	20	—
Economie politique	25	—
Déjeûner de l'Agriculture	15	—

Dîner des anciens Elèves de l'Ecole normale.	60	couverts.
Dîner Carus	130	—
— Salmon	40	—
— Avoués de la Cour d'appel . .	40	—
— Lycée Louis-le-Grand	27	—
— des Allemands.	30	—
— de la Betterave	108	—
— Economie politique	30	—
— Avoués Cour d'appel	40	—
— Association des anciens Elèves de Troyes	50	—
— Les anciens Elèves du Collège de Sens.	70	—
RESTAURANT TAVERNIER		
Banquet des Républicains de Seine-et-Oise	22	—
Les Positivistes	60	—
Dîner des Imprimeurs	70	—
Comité Républicain radical de Seine-et-Oise	»	—
Les Visiteurs de l'Assistance publique	»	—
Société « Les Rabelaisiens »	»	—
Les Amis de Montbéliard	»	—
Les Ouvriers Confiseurs de Paris . .	»	—
Les Républicains Bigourdans. . . .	»	—
Les Affiches Parisiennes	»	—
Les Allumeurs de gaz de Paris . . .	»	—
L'Ecole sociétaire Phalanstérienne. .	»	—
Les Républicains du Lot	»	—
Société des Pâtissiers-Cuisiniers . .	»	—
Les Prix du Salon	»	—
Cercle républicain Tourangeau . . .	»	—
Société théologique des Pasteurs protestants.	»	—
Chambre syndicale dés Enseignes et Stores	»	—

Société amicale de Bourg-St-Andéol	»	couverts.
Syndicat central des Chimistes et Essayeurs de France	»	—
Société des Corroyeurs-Maroquiniers	»	—
L'Ecole d'Alembert, Pupilles de la Seine	»	—
Les Etudiants en Pharmacie	»	—
Banquet des Positivistes	»	—
Société les Gauldes, Franc-Comtois	»	—
Les Stéréotypeurs-Galvanoplastes	»	—
Les anciens Conditionnels du 131e de Ligne	»	—
Société d'Appui fraternel des Sourds-Muets de France	»	—
Société musicale « La Nîmienne »	»	—
Société des jeunes Bigourdans	»	—
Association nationale de Topographie	90	—

RESTAURANT CORAZZA

Dîner de la Pomme	40	—
Les Professeurs de gymnastique	50	—
La Pomme	30	—
Union Méditerranéenne	70	—
Le Caveau	»	—
La Soupe aux Choux	»	—
Les Vosgiens	»	—
La Basoche Normande	»	—
Le Club Alpin	»	—
La Drôme	»	—
Les Corréziens	»	—
Les Francs-Comtois	»	—
Les Alsaciens-Lorrains	»	—
L'Yonne	»	—
L'Aube	»	—
Les Ateliers Questel	»	—
— Pascal	»	—
— Ginoin	»	—

Les Ateliers Guadel	»	couverts.
— Berrud	»	—
Le Bas-Berry	»	—
Le Département de l'Eure	»	—
Les Pierrettes	»	—

Et ce dernier n'est pas des moins amusants, car il n'est composé que de fort jolies femmes.

RESTAURANT PHILIPPE

Les Tchèques	200	couverts.
Dîner des Foréziens	38	—
Les Enfants du Nord	27	—
Dîner des Foréziens	25	—
Atelier de M. Cabanel	40	—
Société des Ponts et Chaussées	30	—
Les Corréziens	34	—
Les Sténographes	38	—
Les Valenciennois	36	—
Les Indépendants	40	—
La société La Garbure	41	—
Les Républicains de la Sarthe	38	—
La France Prévoyante	36	—
Basses-Alpes	»	—
Artistes Indépendants	»	—
Polytechnique	»	—
Les Enfants du Nord	»	—
L'Union Française de la Jeunesse	»	—
Le Progrès Sténographique	»	—

RESTAURANT TISSOT

Cercle Catholique	62	couverts.

RESTAURANT VIDREQUIN

Dîner des Gascons	50	couverts.

RESTAURANT CATELAIN

Congrès de la Ligue de l'Instruction	33	couverts.
La Côte-d'Or	»	—

Voici donc une liste de plus de 130 banquets mensuels, trimestriels, semestriels ou annuels qui ne représentent pas certainement le quart des banquets réguliers de sociétés qui tiennent leurs assises pantagruéliques au Palais-Royal chaque année ; du reste, je suis à la disposition des intéressés pour tenir compte de toutes les additions ou rectifications qu'ils jugeront à propos de m'adresser.

Il ne faut pas oublier qu'en dehors de tous ces banquets traditionnels, il y a tous les soirs au Palais-Royal, les bals avec soupers de sociétés, les noces, les banquets de particuliers et les milliers de provinciaux, d'étrangers et même de... Parisiens qui viennent dîner à la carte et à prix fixe, avant d'aller au théâtre, aux Français, ou au Palais-Royal.

C'est donc la vie dans ce qu'elle a de plus gai et de plus intense qui règne là en souveraine maîtresse, c'est la foule qui vit, s'amuse, mange ferme, boit sec et danse chaque nuit à jambes que veux-tu.

Aussi la musique sort-elle pimpante et entraînante par des centaines de fenêtres éclairées à *giorno* et tout le monde est-il content... sauf, l'austère architecte, l'honorable M. Chabrol, dont la vertu est bien connue de tous !

Cette jeunesse, cette gaîté l'affolent, cet homme,

il est désolé de voir les locataires du Palais-Royal gagner de l'argent; aussi il se venge en interdisant d'illuminer au 14 juillet.

Ce réactionnaire n'aime pas la République et l'on ferait bien de le renvoyer à ses chères études, car son maintien comme architecte du Palais-Royal est une insulte à nos institutions.

*
* *

Si tant de sociétés — je crois rester dans la vérité en disant 5 à 600 — viennent chaque année et souvent plusieurs fois par an dîner gaîment au Palais-Royal, c'est qu'elles s'y trouvent bien et qu'elles y restent. Voilà comment on écrit l'histoire, en affirmant *ex cathedrâ* que le Palais-Royal se meurt.

Se mourir, le centre le plus vivant de Paris, allons donc, quelle bonne plaisanterie !

Et comme la lecture de cette liste est instructive pour le penseur, pour celui qui regarde à sa fenêtre passer la vie ; dans le même restaurant je vois le banquet des *Allumeurs de gaz de Paris* et celui de la *Société théologique des pasteurs protestants*, c'est-à-dire la lumière et l'éteignoir, ceux qui éclairent leurs concitoyens et ceux qui les abrutissent avec leurs fumisteries dogmatiques ; comme c'est amusant et comme c'est bien ainsi que va le monde !

Non, le Palais-Royal n'est pas mort ! il est plus vivant que jamais, c'est clair, c'est évident, c'est certain ; cependant personne ne s'occupe de lui, il prospère seul ; ce qu'il lui faudrait, c'est un homme de bonne volonté qui le défende, qui prenne en mains ses intérêts, qui les connaisse et soit à même de les défendre au sein des assemblées.

Voilà la vérité. Ce n'est pas son architecte qui soutiendra ses revendications, ses desiderata, et sur les autres terrains, il est, hélas ! aussi délaissé.

C'est là le malheur, car avec un peu d'activité et d'énergie, on pourrait en faire le centre le plus vivant du monde entier.

C'est aux intéressés à aviser en temps opportun et à savoir trouver la solution pratique que comporte une pareille situation.

LE TOUT A L'EGOUT

SA NÉCESSITÉ ABSOLUE — LA CAMPAGNE DES VIDANGEURS — LA STATUE DE DURAND-CLAYE.

I

Depuis trois mois, les puissantes compagnies de vidange de Paris, qui possèdent un véritable monopole, ont fait mener, dans une partie de la presse, une campagne vigoureuse contre le *tout à l'égout;* cela ne leur portera pas bonheur, car l'opinion publique, un instant hésitante, est aujourd'hui enfin éclairée sur les bienfaits du tout à l'égout et sur les graves dangers, surtout en cas d'épidémies, du vieux système des fosses.

Aussi bien, puisque la lumière se fait et que le calme commence à renaître dans les esprits, c'est le moment de parler d'une question qui intéresse à un si haut point toute la population du département de la Seine.

Je vais commencer par poser nettement la question, pour qu'il n'y ait point d'erreur possible :

1° Il ne faut pas contaminer la Seine avec les eaux d'égout. C'est entendu, quoique les porte-paroles des vidangeurs aient bien exagéré cette contamination, dans un but facile à saisir. Il suffit

de visiter le grand égout collecteur lui-même pour en être convaincu.

2° Il faut que tous les habitants de Paris et de la banlieue aient de l'eau pure, de source, à boire. C'est encore entendu et tout le monde est d'accord sur ces deux points, qui n'ont rien à voir avec la solution normale et nécessaire du tout à l'égout.

On n'a pas fait Paris en un jour, et si l'on avait apporté un peu plus de bonne foi dans la discussion, on aurait avoué que le gouvernement et la Ville travaillent activement à ce double résultat.

En effet, les travaux d'adduction de l'Avre et de la Vigne sont fort avancés, l'aqueduc de Saint-Cloud, sur la Seine, est terminé, et de ce chef les Parisiens vont bientôt avoir une excellente eau de source qui viendra se joindre à ses aînées. De plus, on étudie les moyens d'amener à Paris d'autres sources : le Loing, le Lunain et même une partie des eaux du lac de Genève. Je ferai remarquer, en passant, que si nous allons avoir l'eau de l'Avre et de la Vigne à Paris, c'est en grande partie grâce à l'énergie et à la ténacité de M. Yves Guyot, alors ministre des Travaux publics, que nous le devons.

Enfin la question du tout à l'égout et de la salubrité de la Seine est étudiée et en partie résolue, avec non moins d'esprit de suite, par les ingénieurs de l'administration, attendu que les

travaux du pont de Colombes-Argenteuil, destiné à l'adduction des eaux d'égout de Paris à Achères, sont fort avancés et que le jour n'est pas loin où les plaines stériles d'Achères seront enrichies et transformées par les eaux d'égout de Paris; un beau boulevard va réunir Colombes à Argenteuil et le grand canal des eaux d'égout sera installé sous ce boulevard.

Comme on le voit, la double solution des eaux de sources pures amenées à Paris et des eaux d'égout conduites à Achères, après Gennevilliers, en dehors de la Seine, est donc bien près d'être en partie un fait accompli. Voilà ce que l'on ne dit pas et ce qu'il faut savoir, car cela vaudrait mieux que de monter la tête aux habitants de la banlieue pour la seule fortune des vidangeurs; là, comme dans toutes les autres questions d'ailleurs, les intérêts de Paris et de la banlieue sont absolument connexes et identiques.

Ce serait encore demi-mal si ces mêmes vidangeurs ne faisaient pas courir les plus graves dangers à la santé publique, en voulant maintenir quand même l'antique procédé des fosses dans nos caves.

* * *

Depuis le commencement de l'année, je me suis livré à une longue et minutieuse enquête sur le tout à l'égout et j'en appelle aujourd'hui à tous

les ingénieurs, chimistes, hygiénistes et docteurs de bonne foi, je suis bien convaincu que sur le terrain scientifique pas un ne démentira les lignes suivantes :

Allez à n'importe quel jour de l'année — par les temps d'humidité, c'est effrayant — sur les hauteurs de Saint-Cloud ou de Montmartre, vous verrez Paris écrasé par une calotte épaisse et intense de vapeurs, de brouillards.

Prenez ces vapeurs et analysez-les, vous verrez qu'elles renferment le germe de toutes les épidémies en cours, de toutes les pestilences et qu'elles sont un manteau sinistre qui recouvre Paris comme un drap mortuaire.

Pourquoi? C'est bien simple, vous n'avez qu'à me suivre le jour et surtout la nuit sur le toit des maisons, où j'ai failli vingt fois me rompre le cou pour mener à bien mon enquête, car je n'ai pas un goût très développé pour les exercices dangereux des pompiers.

Eh bien, vous verrez et surtout vous sentirez au-dessus de chaque maison qui possède le vieux système des fosses, à la hauteur des cheminées, un ou plusieurs *tuyaux d'appel descendant dans les fosses et empoisonnant tout l'air de la capitale.*

Dans les vieux quartiers, il y a des centaines de toits où il serait impossible de rester dix minutes

sans tomber asphyxié et cependant on est en plein air, au dessus des maisons, à la hauteur d'un septième étage, en général.

Voilà ce que produisent les fosses, c'est-à-dire qu'elles jettent nuit et jour des milliards de miasmes, de microbes, d'agents mortels dans l'atmosphère de Paris, qu'elles rendent infecte et insupportable et c'est miracle, en vérité, que Paris ne soit pas plus malsain, avec un pareil système, à peine digne du Moyen-Age.

*
* *

Quel est le remède à cet état de choses? Il n'y en a qu'un, *qu'un seul,* vous entendez bien, c'est le *tout à l'égout*, complet, parfaitement organisé, sans restriction, car avec lui cette atmosphère délétère n'existe plus.

— Mais c'est la disparition des vidangeurs.

— Ça m'est égal, j'aime mieux cela que le choléra ou la fièvre typhoïde en permanence à Paris.

Qu'on nous amène assez d'eau de source pour la consommation de Paris et du département, oui, qu'on trouve autour de Paris assez de terrains d'épandage, ce qui est facile d'ailleurs, pour ne pas contaminer la Seine, oui encore; mais pour l'amour de Dieu, qu'on ne continue pas à nous empoisonner avec les fosses d'aisances.

On a parlé d'un canal coûteux pour conduire

les eaux d'égout à la mer, c'est encore une mauvaise plaisanterie des vidangeurs; les terrains pauvres, les plaines relativement arides ne manquent pas aux environs de Paris, qui seront fort heureux d'être transformés par ces matières fertilisantes.

— Mais vous allez empoisonner la province, répliquent les vidangeurs.

— Allons donc, est-ce que cet engrais dilué est plus dangereux que le fumier et que le noir animal, plus ou moins en putréfaction encore, que l'on répand sur les champs? Et ne savez-vous pas que l'on peut facilement aujourd'hui stériliser et rendre inoffensives les eaux d'égout avec l'électricité et cela à bon marché?

Pour achever de purifier complétement la Seine, ce n'est pas un égout latéral à la mer qu'il faudrait faire, mais bien Paris port de mer; cela ne coûterait pas si cher, serait infiniment plus utile à notre commerce et, au fur et à mesure que la Seine serait approfondie jusqu'à 8 et même 9 mètres dans l'avenir, elle entraînerait toutes les matières organiques et serait toujours pure.

Mais voilà, c'est trop simple et puis Paris-Port-de-Mer serait la sécurité et la prospérité de Paris, de la France entière et c'est pour cela, sans doute, que l'on n'en veut pas.

* * *

Si donc nous venons de passer, cet été, l'épidémie cholérique sans trop de mal, c'est parce que le tout à l'égout commence à fonctionner et l'on peut dire hautement, sans crainte de se tromper, que ce grand ingénieur, que cet innovateur de génie, que cet illustre collaborateur d'Alphand, que M. Durand-Claye, en un mot, a été le bienfaiteur de Paris et a bien mérité de la grande cité.

Un comité s'était formé pour lui élever une statue; ce comité, devant les criailleries des vidangeurs, fait le mort; il a tort, qu'il se montre, qu'il recueille des souscriptions. Pour nous, au *Premier arrondissement*, nous sommes prêts à lui prêter notre appui, à ouvrir nos colonnes à cette souscription pour élever à Durand-Claye une statue digne de lui, avec, au-dessous, comme inscription :

A DURAND-CLAYE
LE PROMOTEUR DU TOUT A L'ÉGOUT
LE BIENFAITEUR DU DÉPARTEMENT
LES PARISIENS RECONNAISSANTS

II

SON VOTE DÉFINITIF PAR LE CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS ET LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS — TRIOMPHE DE LA SCIENCE, DE L'HYGIÈNE ET DU BON SENS SUR LES VIDANGEURS.

La question est enfin élucidée et jugée et il

paraîtrait oiseux d'y revenir s'il n'était pas intéressant de préciser encore quelques points douteux dans l'esprit d'un certain nombre de nos lecteurs. Et puis, le *Premier arrondissement* a bien le droit d'être satisfait d'avoir été l'un des premiers à démasquer la campagne des vidangeurs et des tripoteurs d'affaires, qui en tenaient absolument pour le canal du tout à la mer.

On a accusé la Ville et l'Administration de marcher avec une extrême lenteur et il s'est même trouvé, à la Chambre, un député qui, gardant courageusement l'anonyme, a interrompu le représentant du gouvernement pour lui crier : « Oui, dans quarante ans ».

Je n'ai pas une admiration bien profonde pour les lenteurs administratives et pour toute la paperasserie officielle; cependant, il faut bien reconnaître que le reproche, cette fois, n'est pas aussi justifié qu'on voudrait le faire croire. Si l'application définitive et complète de l'admirable plan de Durand-Claye ne s'est point faite en un jour, si elle demande quelques années et non pas quarante ans, il ne faut pas oublier les résistances irréductibles que l'on a trouvées, en province, toutes les fois que l'on a voulu capter une source ou une partie seulement du débit d'une rivière : témoins les campagnes si ardentes menées par les riverains contre l'adduction de la Vigne et de l'Avre.

Il ne faut pas oublier que l'argent, le plus souvent, a fait défaut, et que l'on a été obligé d'attendre de nouveaux crédits, de nouvelles sommes disponibles.

Enfin, il ne faut pas oublier que l'on a déjà beaucoup fait ces dernières années dans cet ordre d'idées.

Est-ce que les merveilleux réservoirs de la Vanne à Montrouge, établis sur les catacombes ne sont pas là, excitant l'admiration de tous les ingénieurs qui les visitent ? Est-ce que le Château-d'Eau de Montmartre ne fonctionne pas régulièrement ? Est-ce que les travaux d'adduction de l'Avre et de la Vigne ne sont pas à la veille d'être terminés, comme je le faisais remarquer plus haut? Est-ce qu'il ne va pas en être de même pour les travaux d'adduction des eaux d'égoût dans la plaine d'Achères ?

Je ne veux pas dire par là qu'il faille s'endormir, que tout soit terminé, loin de moi une pareille pensée ; je crois au contraire que, forte des 299 voix de la Chambre, l'administration doit tout faire pour achever promptement le plein fonctionnement du tout à l'égoût, mais je dis qu'il y a injustice à nier tout ce qui a été fait dans les dernières années.

* * *

Les porte-paroles des vidangeurs insistent

fortement sur les dangers de l'épandage sur des terrains déterminés et trouvent tout naturel d'aller chercher à grands frais du guano en Amérique, pour fumer nos terres.

J'avoue que je ne comprends pas du tout cette différence subtile, car enfin je suppose que les microbes existent dans tous les modes de fumiers possibles, lorsqu'il s'agit de matières organiques et si l'on ne voulait pas nier de parti pris l'évidence, on n'aurait qu'à consulter les chimistes et les hygiénistes, qu'à lire le discours du préfet de la Seine, en séance du Conseil municipal du vendredi 21 octobre 1892, pour savoir que les déjections, avec le tout à l'égout complet, ne seront que dans la proportion de 3/4 de mètre cube pour cent mètres cubes d'eau. Lorsqu'il en sera ainsi, la fumure du tout à l'égout sera encore infiniment plus inoffensive que les diverses fumures en usage. Or, comme à l'heure présente, sur 147.600 chutes, il n'y a encore que 34.679 tinettes filtrantes et 7.398 seulement allant directement à l'égout, on voit tout de suite que les adversaires du tout à l'égout l'attaquent de parti pris, sans se rendre un compte exact de son fonctionnement.

Il est démontré que ce mode d'engrais n'est pas dangereux, mais que bien au contraire la terre agit sur lui par une double et immédiate action qui consiste dans l'absorption des matières fertili-

santes et dans la filtration de l'eau. La démonstration en est faite à Gennevilliers, où les épidémies sont inconnues depuis l'application du système d'irrigation avec les eaux d'égout de Paris, où la population devient plus dense chaque jour, attirée par la richesse que charrient avec elles les eaux de Paris, où enfin les terrains ont passé de quelques centaines de francs à l'hectare à 10.000 et même souvent 20.000 francs.

Voilà des faits que tout le monde peut contrôler chaque jour et dont les vidangeurs se gardent bien de tenir compte.

Une partie de la banlieue a eu le choléra, cet été, elle l'a donné à Paris ; elle ferait beaucoup mieux, comme l'a si bien dit le préfet, de ne pas s'empoisonner elle-même et de ne pas nous empoisonner par action réflexe, avec ses puits ; elle ferait mieux d'avoir une voirie potable, car la saleté sans nom des rues et voies de communication, dans la banlieue, est légendaire ; elle ferait bien mieux enfin de mener la campagne sage, honnête et pratique, cette fois, en faveur d'une représentation proportionnelle et suffisante au sein du Conseil général : alors, elle aurait une élite d'hommes capables de défendre ses véritables intérêts, et elle ne deviendrait plus la proie d'une poignée de vidangeurs aux abois.

*
* *

Il me reste à percer à jour une dernière manœuvre, de façon à ce que l'on sache bien à quoi s'en tenir sur sa valeur. Les députés de la vidange ont beaucoup parlé du *canal à la mer*, mais ils se sont bien gardés de dire que le canal serait un simple tuyau en maçonnerie, souterrain et qu'il coûterait des centaines de millions. Ils se sont bien gardés de dire qu'en privant ainsi les environs de Paris de l'épandage dans un rayon plus ou moins grand, 10 lieues si vous voulez, ils feraient perdre à la culture intensive, aux maraîchers et même à la grande culture des sommes qui ne tarderaient pas à se chiffrer, elles aussi, par des centaines de millions, que l'on peut et que l'on doit économiser sur les engrais que nous allons chercher à l'étranger. Ils se sont bien gardés d'ajouter surtout que le canal de Paris-Port-de-Mer, c'est-à-dire la Seine aménagée et approfondie jusqu'à la mer, était le moyen encore le plus simple de l'assainir définitivement. Ils auraient pu mettre des chiffres sous les yeux de leurs collègues et leur prouver que Paris-Port-de-Mer coûterait infiniment moins cher que leur fameux conduit souterrain, lequel appauvrirait une partie de la France au point de vue des engrais, coûterait des sommes extravagantes et, en définitive, ne servirait à rien.

Ils se sont bien gardés de parler de tout cela,

d'élever le débat à la hauteur patriotique qu'il comportait, ils n'ont pas voulu donner la seule solution pratique et possible de l'assainissement de la Seine, en réclamant Paris-Port-de-Mer, parce qu'ils savent bien que ce canal serait pour nous un admirable instrument de lutte contre la concurrence anglaise.

Mais c'est égal, jusqu'à la dernière minute je voulais espérer qu'un homme de cœur se lèverait pour dire ces choses et cravacherait de sa rude éloquence et de son ardent amour du pays tous les vidangeurs anglo-saxons de tendance, qui pullulent en France. Cet homme ne s'est point trouvé. La solution du tout-à-l'égout a été heureusement résolue il est vrai ; mais les débats ont été étriqués, et *Paris-Port-de-Mer*, le mot magique pour l'avenir et la grandeur de la France, ce mot, qui est la terreur de l'anglais, n'a pas été prononcé. C'est là ce qui m'attriste profondément et me fait douter de l'énergie et du patriotisme de ceux qui devraient avoir pour mission de nous enseigner ces mâles vertus (1).

(1) Dans sa séance du mercredi 15 mars 1893, le Conseil municipal de Paris a voté par 60 voix sur 61 — le jésuite Odelin représente l'unité qui proteste — un emprunt de 116 millions pour l'exécution intégrale de l'*assainissement de Paris*, c'est-à-dire du *tout à l'égout*, avec tout l'ensemble de travaux que comporte le plan général.

On ne saurait trop louer le Conseil municipal à propos de cette sage résolution.

LES CHALETS DE NÉCESSITÉ

MESURE INQUALIFIABLE DE LA COMPAGNIE — PARIS AUX ABOIS — HORRIBLES DÉTAILS

I

Décidément, il est certain sujet dont on ne peut guère se dépêtrer, telle est la grosse question des vidangeurs, dont j'ai dû parler deux fois ici à propos du tout à l'égout; voilà que je les retrouve encore, aujourd'hui, sous une autre forme. Heureusement que, suivant le dicton populaire, cela porte bonheur, c'est une raison pour me donner un peu de cœur à l'ouvrage.

On sait que la Ville de Paris a concédé, dans des formes déterminées et suivant un cahier des charges, le droit à une compagnie particulière d'élever, dans la ville, des petits édicules connus sous le nom de *Chalets de nécessité*.

Ils devaient, entre autres conditions, répondre aux besoins des habitants dans tous les quartiers, renfermer un certain nombre de cabines, huit ou dix suivant la grandeur, à cinq centimes, une ou deux avec toilette, à dix centimes, et enfin, une indépendante, donnant sur la rue par une autre porte, absolument gratuite pour les ouvriers.

Voyons un peu comment ces clauses principales ont été remplies par la Société :

1° Non seulement il n'y a pas de chalets dans tous les quartiers, mais il n'y en a pas surtout là où ils seraient nécessaires. C'est ainsi que sur les places du Palais-Royal et du Théâtre-Français, en plein premier arrondissement, aussi bien qu'aux abords des gares, ils font absolument défaut. Il est vrai qu'au Palais-Royal, auprès des omnibus, on trouve une boutique à 15 centimes, et que devant les gares, comme à Saint-Lazare, par exemple, on trouve des cabinets à 15 centimes également, ce qui est une amère dérision et ce que la Ville n'aurait pas dû tolérer.

2° Les cabines à cinq centimes sont virtuellement supprimées depuis quelque temps : en vertu de quelle autorité, S. V. P.? Car il n'y a pas à sortir de ce dilemme : ou la Compagnie viole son cahier des charges, et il faut la rappeler à l'ordre, ou le Conseil municipal est le complice d'un monopole, ce qui n'est pas admissible.

Il reste tout juste une cabine à cinq centimes sur huit ou dix et, naturellement, on vous répond invariablement qu'elle est occupée, autrement dit on ne veut pas la livrer au public.

3° La fameuse cabine gratuite, pour les ouvriers, est remplie de balais, d'arrosoirs et de mille autres objets, et elle n'est point davantage à la disposition des pauvres gens : c'est tout simplement odieux.

Voilà qui est entendu : le droit de s'isoler un instant de ses concitoyens et des passions humaines, dans une cellule de la Compagnie des Chalets de nécessité, coûte dix centimes au lieu de cinq centimes; la responsabilité d'une aussi grave atteinte portée à la vie courante des Parisiens, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus respectable, doit remonter à quelqu'un. Nous voulons le savoir, qu'on nous réponde?

* * *

Aux jours les plus sombres de la Révolution, dans les moments d'épidémie les plus effroyables, pendant les hivers les plus meurtriers, Paris n'a jamais été aux abois comme en ce moment, il n'a jamais été aussi lamentable, aussi triste, que depuis que les chalets de nécessité sont à dix centimes et, c'est en tremblant, les larmes au bout de ma plume qui gémit sur le papier, que je me décide à retracer ici quelques-unes des scènes d'horreur qu'engendre chaque jour par milliers, dans notre infortunée capitale, la mesure aussi égoïste qu'inhumaine de la féroce Compagnie des Chalets de nécessité.

Voyez cette femme qui s'élance, les traits décomposés, vers la Seine, en tenant ses deux jeunes enfants par la main, c'est une pauvre ouvrière qui va mourir. Un sergent de ville au

cœur compatissant la suit pour éviter un malheur. La voilà sur le quai, elle dévale par le premier escalier venu sur la berge et vite sous un pont elle et ses enfants peuvent enfin, ô bonheur, sacrifier aux exigences de l'humaine nature.

Mais le sergent de ville arrive et, furieux d'avoir mal pronostiqué, il dresse un procès-verbal d'attentat à la pudeur, la femme passe en correctionnelle et est condamnée à la prison sur la déposition de l'agent qui affirme que les enfants l'ont insulté, quand ils ne criaient que *pipi*, *pitié*, *monsieur l'agent*. Le père se pend de désespoir, la fille aînée, une gosse de quinze ans, est enlevée par une casquette de soie de la Villette, les deux qui suivent sont écrasés par un omnibus et, quand la malheureuse sort de prison, elle ne sait où retrouver les deux derniers que le logeur a jetés sur le pavé et tout cela pourquoi? Parce que l'infortunée n'avait pas dix centimes pour satisfaire l'implacable Compagnie des Chalets de nécessité.

Voyez ces êtres au teint verdâtre, qui passent comme des ombres, le long des maisons, la foule les fuit, épouvantée, en s'écriant : en voilà encore qui ont le choléra. Les chevaux de fiacre eux-mêmes poussent des hennissements plaintifs, en passant près d'eux; seuls les médecins les suivent à la course, comme les grands carnassiers courent après les charognes, en se disant : voilà

des clients. Eh bien ! non, ces malheureux n'ont pas le choléra, mais hélas, ils se serrent le ventre et n'ont pas dix centimes pour satisfaire la rapace Compagnie des Chalets de nécessité.

*
* *

Mais ce n'est pas tout, cette mesure pousse à la démoralisation de Paris et va jeter tout le peuple dans la plus crapuleuse ivresse, dans les plus épouvantables habitudes d'ivrognerie, et voici comment : à côté des gens qui n'ont pas les dix centimes — et ils sont nombreux, hélas ! — pour payer leur tribut, il y a ceux qui les ont, mais à qui cela fait mal au cœur de les donner. Alors, que font l'ouvrier en rentrant chez lui, le petit employé, la malheureuse demoiselle de magasin en course? Au lieu de donner leur deux sous au chalet de nécessité, ils en mettent un de plus et vont boire une *verte* sur le comptoir pour avoir le droit de s'isoler à l'œil, et voilà comment la néfaste et trois fois maudite Compagnie des Chalets de nécessité pousse à l'ivresse, à la ruine physique et morale et à la dépopulation de la ville de Paris tout entière ! *Horresco referens*, conseillers municipaux, faites une enquête, sortez de l'Hôtel-de-Ville, allez sur les lieux, réveillez-vous, la métropole du monde est en danger !

*
* *

Si encore la Société ne faisait pas ses affaires, elle pourrait avoir une excuse, mais non, au contraire, elle fait des affaires d'or et tandis que la Compagnie Richer, en nous empoisonnant avec les fosses fixes et les tuyaux d'appel qui obscurcissent le ciel, voit ses actions encore à 1,515 fr., la Compagnie des Chalets de nécessité inscrit les siennes, elle, à 1,750 francs, ce qui prouve que l'entreprise est bonne et superlativement lucrative.

Cependant je suis ici pour dire la vérité, rien que la vérité, et ceux qui me connaissent savent avec quels soins scrupuleux je conduis mes enquêtes économiques; eh bien! je dois dire à la décharge de la Compagnie qu'elle est vraiment philanthropique et bonne vis-à-vis des femmes qui tiennent ces petits *buen retiros*, elle se conduit à leur égard comme une mère. Ces femmes ne travaillent que vingt heures par jour et sont payées une pièce de dix-sept à dix-huit sous, soit un peu plus de quatre centimes l'heure.

Moi, je trouve ça très beau, car enfin on pourrait ne leur donner que deux centimes l'heure, une pièce de neuf sous par jour, pour vingt-trois heures de travail; une heure consacrée au sommeil et à la famille suffirait et il me semble qu'il y a là comme directeur de la Compagnie des Chalets de nécessité une place tout indiquée pour les éminentes qualités administratives de M. le

baron Reille. En réduisant les salaires de moitié, il ferait monter les actions à 3,500 francs.

Et dire que ces malheureuses ont voulu pousser l'ingratitude jusqu'à se mettre en grève, sous le prétexte fallacieux que, depuis que les cabinets — inodores autant qu'hygiéniques — étaient à dix centimes, elles ne recevaient plus de pourboire.

La Compagnie leur a gentiment répondu qu'elles pouvaient s'en aller et, que pour trois cents places, elle avait six mille demandes... et les gardiennes de ces retraites, si propres à la méditation et aux réflexions philosophiques, revenues à la raison, sont restées à leurs postes, douces, polies et modestes comme la violette qui exhale un parfum si pénétrant.

Dix-huit sous par jour, pour vingt heures de présence, on ne trouve pas à gagner cela si facilement, savez-vous ?

* * *

Décidément, Paris, n'a pas de chance, il est voué aux monopoles lugubres : monopole des vidangeurs, monopole des chalets de nécessité, monopole des Pompes funèbres — le plus atroce de tous. — Nous ne pouvons ni mourir ni... faire autre chose sans passer par les griffes de ces oiseaux de proie, et l'on affirme que le Conseil municipal de Paris est révolutionnaire! La preuve, la voilà, puisque tous ces sinistres mono-

poles nous grugent à son nez et à sa barbe, sans qu'il ait seulement l'air de s'en apercevoir.

Je demande qu'on mette les impériales des omnibus à quatre sous et qu'on livre les fontaines Wallace à un monopole, pour que l'on paye un sou le verre d'eau, avec ou sans microbes; je demande qu'on mette un tourniquet à toutes les vespasiennes et que l'on nous fasse payer un sou pour enrichir un autre monopole à créer. Oui, je demande tout cela, ou que l'on nous rende les cabinets des chalets de nécessité à cinq centimes, s'il y a encore un peu de bon sens, d'esprit de justice et d'amour des petits et des humbles dans la cervelle des gens à qui incombe la solution de cette grosse question (1).

(1) Je suis heureux de constater ici que le Conseil municipal de Paris a bien voulu tenir compte de mes observations et je l'en remercie très vivement, au nom de la population parisienne. En effet, dans sa séance du lundi 13 mars 1893, il a invité très nettement la Compagnie des Chalets de nécessité à bien vouloir se conformer à son cahier des charges, en rappelant fort à propos la pétition de mon ami Sonnet.

Ce qui est bien amusant, c'est que le directeur administratif des Travaux de la Ville a déclaré, sans rire, qu'il n'avait rien su des agissements de la Compagnie des Chalets de nécessité. Voilà un directeur bien renseigné, quand tout Paris proteste depuis six mois.

Quant à MM. Ruel et Bassinet, ils sont demeurés muets comme des carpes, car ils savaient bien qui surtout visaient leurs collègues dans cette scandaleuse affaire.

II

ÉTRANGES EXPLICATIONS — POURQUOI ILS FONT PAYER 10 CENTIMES — CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES — REGRETTABLES COMPROMISSIONS — LE CONSEILLER MUNICIPAL DIT : « L'ENFANT CHÉRI DE L'ADMINISTRATION » — SES TROIS BECS !

Il paraîtrait que la *Société des Chalets de nécessité*, en élevant le prix de l'hospitalité passagère qu'elle offre aux gens pressés, de 5 à dix centimes, n'est pas si coupable qu'on le croit généralement ; elle n'aurait pris cette mesure que pour se couvrir de dépenses tout à fait *extraordinaires*.

Du moins, on me demande de donner ces explications, et comme ici, je n'ai d'autre but que de servir les intérêts de tous et de rechercher la vérité, je les donne bien volontiers, laissant au lecteur le soin d'en tirer les conclusions qui lui paraîtront les meilleures.

Je trouve dans le *Bulletin municipal officiel* du 24 juillet 1889, une délibération du Conseil municipal de Paris, portant le numéro 1218, qui accorde à un M. Lainé, directeur de la Société anonyme des chalets de nécessité, le droit de porter les édicules de 106 à 116 (M. Bassinet, rapporteur).

Il paraîtrait que, depuis, le nombre en a été encore singulièrement augmenté et que, notamment, la Société en a fait élever tout le long de la Seine sur les quais, pour la plus grande joie des Parisiens... si le prix de 5 centimes avait été rigoureusement conservé.

Mais voici où la chose se complique et voici surtout comment la compagnie a été amenée à doubler ses prix. Ecoutez bien attentivement, c'est assez compliqué et cependant ce n'est pas un conte de fée, je vous le jure ; c'est à peine si cela pourrait passer pour un conte d'Haussmann, de célèbre mémoire.

* * *

D'abord M. Lainé, directeur de la Société *anonyme* des chalets de nécessité, ne serait guère qu'un personnage décoratif, un homme de paille, et derrière lui se trouverait le vrai propriétaire, le capitaliste, bien connu dans Paris pour l'exquise urbanité de ses manières.

Ancien camelot devenu millionnaire, il se contente aujourd'hui d'être conseiller municipal en même temps que propriétaire du premier bazar de la capitale.

D'une érudition insondable, on se rappelle le mot charmant qu'il prononça, lors de l'ouverture de la grande baie de la porte monumentale de son établissement :

— Si nous mettions au-dessus de l'entrée la tête du dieu du commerce, de Mercure, disait l'architecte, ça serait suggestif et ça ferait bien, suivant la tradition des enseignes parlantes d'autrefois.

— Une tête en *mercure*, jamais de la vie, c'est un métal trop cher, f...ichez moi là une tête en fer ou en bois. Le pauvre homme se souvenait peut-être que le maudit métal coûte parfois fort cher à la jeunesse et même à l'âge mûr... on n'est pas parfait. Cet homme importe en grand chez nous la camelote allemande et tue nos industries parisiennes, aussi s'est-on empressé de le décorer au 1er janvier, c'est dans l'ordre! Et Turpin, le patriote de génie, se meurt dans sa prison! *ô tempora! ô mores!*

Après ce court portrait de l'honorable conseiller municipal qui a de si gros intérêts dans les chalets de nécessité, je reviens à mes moutons, c'est-à-dire à ces derniers. Après les concessions et délibérations favorables du conseil municipal (M. Bassinet, rapporteur), la Compagnie s'est mise dare dare à l'œuvre et, par un hasard évidemment tout à fait fortuit, c'est un gros entrepreneur de bâtiment, également conseiller municipal, qui a été chargé de la construction des nouveaux édicules et M. le rapporteur s'en est, dit-on, montré fort satisfait.

Là se place tout naturellement une question grave : Est-il bon que l'on accorde aux conseillers municipaux entrepreneurs la faculté de travailler pour le compte de monopoles qu'ils sont appelés eux-mêmes à créer, augmenter et aggraver par leurs votes favorables ? Le point d'interrogation est délicat et je me garderai bien d'y répondre.

***

Toujours est-il que ledit entrepreneur de travaux publics, bien connu sous le nom d'*enfant chéri de l'administration*, construisit lesdits édicules pour le compte de la compagnie et, *contrairement à tous les usages en vigueur*, N'A CONSENTI AUCUNE RÉDUCTION SUR SES MÉMOIRES !

On sait que lorsqu'un entrepreneur travaille pour un particulier, on lui règle son mémoire à 10, 15, 20 % de rabais ; lorsqu'il travaille pour la Ville de Paris, ces rabais vont jusqu'à 50 %, surtout si l'on y trouve un peu de *musique*, suivant le terme consacré dans la bâtisse.

Là rien de semblable, car l'heureux constructeur a touché intégralement le prix des mémoires qu'il a daigné présenter à la Société *anonyme* des chalets de nécessité.

Cette dernière, trouvant la note un peu salée, a, pour l'acquitter, porté de cinq à dix centimes, ses

prix de location au public : vous voyez bien que c'est clair comme le jour et que la compagnie est plus à plaindre qu'à blâmer. Voilà du moins ce que les amis de la compagnie veulent bien raconter.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que le conseiller municipal ancien camelot, directeur du plus grand bazar du monde et capitaliste vrai des chalets de nécessité, et le conseiller municipal, entrepreneur de travaux publics connu sous le nom d'*enfant chéri de l'administration*, doivent se regarder comme deux augures et doivent bien rire dans l'intimité de la bonne farce qu'ils viennent de jouer au public, en lui faisant payer la différence.

Pensez donc : des chalets à 8 ou 10.000 francs pièce, ça monte vite et, en vérité, étant conseiller municipal, on serait bien bête de faire régler ses mémoires, quand le bon public est là pour solder le tout.

* * *

Du reste, ces deux aimables édiles font la paire ; si le premier est arrivé camelot à Paris et finit dans la peau d'un millionnaire, le second, avec une bonhommie charmante, se plaît à raconter lui-même son histoire :

« — Je suis arrivé compagnon à Paris, ne parlant que l'auvergnat et ayant un pauvre

BUDGET, peu d'années après, entré au conseil municipal avec 10.000 francs de dettes et dix ouvriers sous mes ordres, aujourd'hui, moi aussi, je suis millionnaire, je possède des maisons dans tous les coins de Paris, je commande à 300 ouvriers, et que le diable m'emporte ! il me faudrait bien trois bons bougres de becs pour commander à toute cette vermine. »

La providence, dans sa bonté divine — je dis cela pour ceux à qui ça fait plaisir — ou le hasard, si vous aimez mieux, l'ont servi à souhait car la légende dit que *l'enfant chéri de l'administration* a trouvé, un beau matin, devant sa porte, les trois becs tant désirés. Il a de plus trouvé, fort à propos, un morceau de cimetière à acheter, ce qui est toujours une bonne fortune, car la terre y est excellente, et l'on assure qu'aujourd'hui son bonheur est sans mélange.

*
* *

Et voilà pourquoi votre fille est muette... Non, pourquoi les chalets de nécessité sont à dix centimes et non plus à cinq ; et dire qu'il se trouve encore des gens grincheux pour regretter qu'il soit permis aux conseillers municipaux de se livrer à ces bons petits commerces, si lucratifs et si faciles sur le dos des contribuables.

— Quoi, il n'y aurait pas moyen de devenir millionnaire en trois ans ? qu'on le dise alors !

Maintenant ne me demandez pas dans quelles rues ou ruelles habitent ces messieurs, en voilà assez : vous finiriez par dire que je vous bassinais !

CHEZ NOS VOISINS

DANS LE DEUXIÈME ARRONDISSEMENT

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

UN CHAMP EN PLEIN PARIS — LENTEURS ADMINISTRATIVES — UNE AILE S. V. P.

Si vous le voulez bien, nous allons voisiner un peu aujourd'hui, une fois n'est pas coutume; aussi bien nous n'avons qu'à traverser la rue des Petits-Champs, au Palais-Royal, au commencement de la rue Vivienne, pour nous trouver dans le deuxième arrondissement, en face de la Bibliothèque nationale.

Du reste, à tout prendre, elle n'est point le monopole du voisin, elle est plus que parisienne, car elle est bien avant tout une gloire nationale, et c'est pourquoi il est bon de rappeler de temps en temps qu'elle existe, car les pouvoirs compétents semblent l'avoir complètement oubliée depuis longues années.

Autrefois, voilà bien longtemps, un groupe de maisons particulières se trouvait adossé au célèbre établissement et formait le coin des rues Vivienne et Colbert; la presse alors mena pendant de longs mois, que dis-je, pendant des années, une vigoureuse campagne pour obtenir la démolition d'im-

meubles qui étaient un danger permanent pour nos précieuses collections.

Il y avait un restaurant à trente-deux sous, du commerce, par conséquent beaucoup de fourneaux et de cheminées en pleine opération, comme disent les Canadiens, et l'on ne songeait pas sans frémir à l'incendie, au terrible incendie qui pouvait, en une belle nuit, détruire la Bibliothèque, comme il avait détruit l'Opéra.

Les bibliothèques de province, comme celle de Troyes, par exemple, s'isolaient bien, il n'était point tolérable que celle de Paris ne s'isolât pas de même.

Enfin la voix de la presse fut entendue, les immeubles furent achetés et démolis et... tout fut dit.

*
* *

Oui, tout fut dit et voilà vraiment ce qui dépasse tout ce que l'imagination peut rêver ; comment, tout le monde sait que la place manque à la Bibliothèque, que les volumes étouffent, que les brochures gémissent pendant des mois avant d'être classées, que les journaux et les revues sont empilés par millions dans des greniers impraticables, que les recherches pour les érudits, les savants, les travailleurs ou simplement les curieux sont impossibles à cause de ce stage interminable, désastreux et inévitable des derniers venus et

cependant on ne fait rien, on ne songe à aucune solution, on ne bouge pas plus que si la Bibliothèque nationale n'avait jamais existée, c'est un comble!

Comment, vous avez dépensé des millions pour acheter ces immeubles et pour les démolir, en vue de l'incendie, c'est entendu, mais aussi en vue de l'agrandissement, et l'on garde précieusement ce terrain si chèrement conquis, en friche, en simple friche comme une quantité négligeable d'un coin perdu de la Lozère, en vérité c'est à n'y pas croire.

C'est le cas de parodier le célèbre monologue de Leroy :

— Ce terrain ne sert à rien, enlevez-le.

— Nous ne pouvons pas.

— Bouchez-le.

— Impossible.

— Louez-le à des maraîchers ou à des éleveurs de lapins qui y planteront des carottes.

— C'est une idée, nous essayerons.

* * *

Plaisanterie à part, ce terrain vague, entouré de planches malpropres, est une honte pour le deuxième arrondissement, pour Paris, pour la France.

Il n'y a qu'une solution, elle s'impose, elle est

impérieusement réclamée par tout le monde, aussi bien au Palais-Royal qu'au palais de la Bourse, c'est la construction d'une aile à l'angle des rues Colbert et Vivienne, en pendant à celle qui se trouve au coin des rues Vivienne et des Petits-Champs, à l'opposite, de l'autre côté du petit jardin de la bibliothèque qui jette si heureusement sa note gaie et vivante dans ce coin le plus fréquenté de Paris.

Mais on me dira peut-être qu'il n'y a point de fonds disponibles, que les crédits sont épuisés, qu'il faudrait que la Ville s'entende avec l'Etat, qu'il y a la commission des bâtiments civils, que les architectes officiels ne sont point d'accord, qu'il faudrait mettre en mouvement plusieurs départements ministériels et les concilier, etc., etc.

Tout cela est possible et je n'en ai cure et je ne veux pas le savoir.

Qu'il s'agisse de la Ville ou du Gouvernement, d'un bureau ou d'un autre, il doit y avoir quelque part un monsieur compétent et autorisé, il faut le dénicher, il doit se trouver dans un coin de fromage quelconque une initiative endormie, il faut la réveiller.

Car enfin qu'on ne s'y trompe pas, il y a quelqu'un qui est plus fort que la routine, que la léthargie bureaucratique, que la somnolence ministérielle, que la poussière des dossiers, c'est l'opinion publique.

C'est à elle que nous nous adressons de nouveau aujourd'hui, avec la ferme conviction de mener à bien notre tâche; la presse a obtenu la démolition des immeubles par crainte de l'incendie, la presse doit obtenir l'achèvement de notre Bibliothèque nationale, et ce n'est plus au nom seulement du premier ou du second arrondissement que nous demandons cette aile si désirée, c'est au nom de tout ce qui pense, lit ou écrit en France, au nom d'un intérêt supérieur que personne n'a le droit de méconnaître, fût-il ministre ou président du Conseil municipal de Paris.

LA BOURSE

ŒUVRES D'ART ENFUMÉES — TERRAIN DE CULTURE POUR LES MICROBES — UNE ÉTRANGE AVENTURE — UNE BONNE LESSIVE NE FERAIT PAS DE MAL.

Nous allons encore nous promener dans le deuxième arrondissement — deux fois n'est pas coutume — pour visiter la Bourse de Paris ; aussi bien ce joli monument grec, aux formes sévères, appartient à la France entière tout comme la Bourse du Commerce, et c'est le monde entier qui chaque jour lui tâte le pouls avec un intérêt des plus visibles.

Le monument élevé par l'architecte Brongniart, auquel on a consacré un méchant bout de rue long comme le bras, derrière son œuvre, fut inauguré en 1826, un an même avant qu'il fut achevé, tant était grande l'impatience des Parisiens de posséder une bourse des valeurs sérieuse.

Ces belles colonnades s'élèvent à l'emplacement exact du couvent des Filles de Saint Thomas d'Aquin, et les jeux chers à Mercure remplacèrent les jeux secrets de ces demoiselles, tant il est vrai qu'un mal guérit l'autre.

Le parallélogramme a 69 mètres de long sur 41 mètres de large et couvre environ 3.000 mètres

superficiels, ce qui est déjà respectable. Elevé sur un soubassement de 2 mètres 60 centimètres de hauteur, on accède au premier étage, à la grande salle, par un escalier de 16 marches — on appelle ça des degrés dans les monuments, soyons poli — sur la face et sur le derrière ; c'est de ce dernier côté, sur la rue Notre-Dame-des-Victoires, que se tiennent les journalistes financiers, depuis que la presse financière existe; on y potine, on y fait des calembours, quelquefois un peu de finance, et les plus callés, après avoir arpenté gaîment les 16 degrés dans le jour, dînent le soir au *grand 16*, ce qui prouve que le chemin est parfois *très étroit* pour les malheureux représentants de la presse.

*
* *

Maintenant pénétrons dans la salle intérieure, dans le hall, comme disent les Anglais, après avoir franchi les colonnades extérieures ; la dite salle a 37 mètres 68 centimètres de long sur 24 mètres 68 centimètres de large, elle a 25 mètres de hauteur et peut contenir 2,000 personnes, c'est évidemment très suffisant pour ratiboiser toutes les économies de la famille Gogo.

Ces dimensions sont singulièrement diminuées aujourd'hui par l'épaisseur de crasse et de poussière qui recouvre les murailles, on a dit que les galeries intérieures étaient trop étroites, que la

baie du haut éclairait approximativement, que la salle était sombre, noire et triste, c'est faux : la Bourse de Paris est simplement salle, immonde, gluante et noire, elle est simplement la plus dégoûtante du monde, parce qu'elle n'a jamais été nettoyée depuis son inauguration, en 1826.

La voussure de la voûte est ornée de superbes grisailles peintes par Abel de Pujol et Meynier ; à l'origine elles se détachaient en reliefs puissants, c'est à peine aujourd'hui si on les devine en cherchant bien avec une longue-vue, tant elles sont noircies par le temps, culotées, perdues, anéanties, et l'on ne fume qu'à partir du coup de cloche de 3 heures, à peine quelques minutes, *zuzez un peu*, disent les Marseillais de la coulisse, si l'on fumait de midi à 3 heures dans le monument !

Du reste, il y a des fatalités pour les noms prédestinés, quand les œuvres de Meynier ne blanchissent pas, elles noircissent en vieillissant.

En bas, au-dessus des hautes plinthes en marbre rouge, à la hauteur de la tête, les murailles et les colonnes, noires comme de l'encre, sont couvertes d'une couche de graisse et de pommade fétides, gluantes et grouillantes de microbes capillaires qui s'échappent de toutes les têtes de levantins, et le doigt, le long des parois, enfonce dans cette matière fétide et innommée ; quant à l'atmosphère, n'en parlons pas, elle est putride et pestilentielle,

tous les relents infects vous empoignent à la gorge et les pieds secs des agents de change n'ont rien à envier aux pieds humides ; les belles allégories relatives au commerce ou à l'industrie d'Abel Pujol et de Meynier, là-haut, dans le plafond, sont invisibles et cachées aux yeux des profanes, d'autant plus cachées, que sous prétexte d'éviter le soleil et la chaleur, la moitié de la baie vitrée du toit est encore couverte de paillassons ou de volets.

Autrefois on appelait par mépris agents *marrons* les coulissiers timides qui se tenaient en dehors des agents sacro-saints de la corbeille, aujourd'hui c'est tout le monde qui est marron.... pardon, marri de se trouver ainsi dans l'obscurité puante, dans la pénombre sale, dans la nuit louche, et la première fois qu'un étranger ou qu'un provincial pénètre dans notre Bourse, il reste suffoqué, terrifié, scandalisé et renversé.

***

On raconte à ce propos des histoires bien typiques : un jour une jeune et romanesque Américaine, folle d'amour, voulant se suicider, s'est jetée du haut des galeries supérieures dans la salle, au risque d'écraser deux ou trois princes de la finance, — de ceux qui font les cent pas dans le

carré, devant l'horloge, et que l'on appelait les *joncs à pomme d'or* sous la Restauration.

La malheureuse avait compté sans les toiles d'araignées, tissées, durcies, métallisées par la poussière depuis 60 ans, elle tomba donc dans ces filets bien moins légendaires que ceux de Saint-Cloud et resta ainsi suspendue sans le moindre mal au-dessus des têtes effarouchées des bons boursiers.

L'histoire ajoute que l'un deux, chatouillé par la vue d'un bas provocateur et suggestif au premier chef, lui offrit sa main, son cœur, ses millions et... ah ! non, je me trompe, il y a longtemps qu'il ne pouvait plus ; ils se marièrent, furent heureux et n'eurent point d'enfants, ce qui prouve que le vaudeville est l'envers du drame.

Les salles du premier étage de la Bourse furent longtemps occupées par le Tribunal de commerce de la Seine, c'était navrant, enfin en 1866 on transporta le dit Tribunal dans son logis actuel, boulevard du Palais.

Puis, en 1871, c'est là que l'on installa les bureaux pour la reconstitution des actes de l'état civil, brûlés pendant la guerre.

Aujourd'hui il y a le télégraphe, le téléphone et pour quarante sous vous pouvez causer avec votre ami de Bruxelles : *Allo, allo, Léiopold, as-tu déjeuné, savez-vous !*

Allons, monsieur l'architecte de la Bourse, monsieur le conservateur, monsieur le commissaire spécial, monsieur le gardien du jardin de la Bourse (ce palais est le nid des sinécures, le fromage des rats, ce qui prouve qu'il n'y en a pas qu'à l'Opéra), allons messieurs les agents de change, messieurs les coulissiers, un bon mouvement, cotisez-vous, remuez-vous et pour l'amour de Dieu ou du diable, un bon coup de lessive, un fort nettoyage, la Bourse en a besoin, vos crânes chauves sont déjà rongés par les microbes et ressemblent à des écumoirs.

PARIS EN DÉCADENCE

LA COUR DES COMPTES — UNE FORÊT VIERGE — L'OPÉRA-COMIQUE — LA FOSSE AUX OURS — ON DEMANDE UNE SOLUTION.

On connaît ma thèse favorite sur la répercussion économique :

Quand un Français est outragé sur la surface du globe, c'est la patrie qui reçoit le soufflet. Quand une industrie nationale disparaît sur le sol de la France, c'est la métropole tout entière qui en souffre. Quand un coin de Paris est abandonné, en ruine, c'est la capitale tout entière qui en est la victime.

Voilà pourquoi je pense que tous les intérêts étant solidaires, et non pas solitaires, il est intéressant, dans le premier arrondissement, de parler un peu de la Cour des Comptes et du théâtre national de l'Opéra-Comique.

En effet, ce n'est pas au lendemain de mon article sur les banquets du Palais-Royal qu'il est nécessaire de pousser la démonstration à fonds : si tant de provinciaux, tant d'étrangers viennent dîner au Palais-Royal, ou y acheter ces mille bimbelots qui sont la gloire de nos ouvriers-artistes, c'est que Paris tout entier est un entassement unique au monde de merveilles, et c'est pour con-

templer ces merveilles, qu'ils arrivent en foule. C'est un cercle qui n'a rien de vicieux, mais qui est inéluctable, et notre devoir, à nous, Parisiens, c'est précisément d'empêcher notre clientèle ordinaire d'en sortir, en laissant dire que Paris est en décadence.

*
* *

Hélas ! oui, Paris est en décadence, si l'on s'en tient à ces ruines, à ces trous noirs et béants qui sont une honte et qui projettent une ombre si intense sur le tableau lumineux de nos vingt arrondissements ; que si l'on n'y prend garde, ceci va tuer cela dans l'esprit de beaucoup de gens — des envieux surtout et ils sont légion.

Une ville, comme un peuple, comme un commerçant, se meurt, si elle ne grandit plus ; c'est une vérité de tous les temps. Eh bien, ces ruines, c'est la mort, ce n'est plus la vie.

Comment, depuis l'année terrible, la Cour des Comptes est là, branlante, effondrée, lamentable, envahie par une frondaison de forêts vierges et l'on n'a pas encore trouvé une solution, qui était si simple au lendemain du désastre ? C'est à n'y pas croire, d'autant plus que de l'avis de tous les architectes, il y a 20 ans, on aurait pu sauver, conserver, restaurer facilement une partie de ce palais.

Ce *statu quo*, ce provisoire dans le désastre,

ces cendres depuis longtemps refroidies, élevées à la hauteur d'une institution, cette attente puérile en face de murailles caduques, constituent simplement une honte pour Paris.

On nous parle, depuis tantôt vingt ans, de loterie ratée, de musée des Arts décoratifs, de projets-caméléons et de pourparlers-protées ; qu'on discute, qu'on parle moins et que l'on agisse. Que l'on trouve une solution quelconque, elle sera la bonne ; mais, pour Dieu, qu'on la mette à exécution vite, sans à-coups, demain ; il y va de la dignité de Paris, si nous ne voulons pas rester rangés entre Babylone et Madrid, entre la mort archiséculaire et la mort d'hier.

Que l'on fasse cela, ou si l'on tient absolument à conserver cette forêt vierge en plein Paris, cet anachronisme végétal, qu'on y installe carrément une tribu de peaux-rouges qu'on ira chercher sur les rives du Saint-Laurent.

On fera payer vingt sous le dimanche aux visages pâles pour contempler les copains du colonel Coddy ; ça aura au moins de la couleur locale et la ville de Paris fera de belles recettes !

*
* *

Et l'Opéra-Comique ? parlons-en : dans le cœur même de Paris, ce trou, cette ombre, cet empla-

cement vide, ce néant, semble un défi jeté au bon sens des Parisiens.

On discute, on se bat, on parlemente sur une question misérable : à savoir si l'on doit exproprier la maison en façade sur les boulevards.

Mais oui, triples béotiens, il faut l'exproprier et tout de suite, et planter sur le boulevard une claire façade d'où s'échapperont toutes les mélodies qui s'envolent à travers le monde et font la gloire de l'Ecole française depuis 60 ans.

L'Opéra-Comique ! mais c'est notre chair, notre sang, notre âme, notre cœur, mais c'est la France entière qui vibre et palpite, mais c'est le peuple de Paris qui dresse l'oreille et se cabre aux airs connus, comme un cheval de race devant le régiment qui passe, tambour battant !

L'Opéra-Comique ! mais c'est l'esprit, la gaîté, la joie, le génie français protestant à la face du ciel contre les tirades assommantes, les litanies endormantes, les élucubrations navrantes de l'Allemagne.

L'Opéra-Comique ! mais c'est plus que le temple de la musique, c'est un monument patriotique au premier chef, c'est la maison d'Auber, d'Hérold, de Maillard, de Gounod, de Bizet ; et croyez-vous, en vérité, mécréants que vous êtes, que ces camarades-là n'ont pas bien mérité d'avoir une belle façade sur les grands boulevards et une

belle demeure pour y loger les filles toujours pimpantes, toujours jeunes, sorties de leurs cerveaux en ébulition ?

Vous n'avez pas d'argent, pauvres ministres, pauvre Etat, pauvres conseillers municipaux, pauvre ville de Paris, infortunés loqueteux officiels plongés dans la plus noire des débines, vous ne pouvez pas reconstruire l'Opéra-Comique en façade sur le boulevard....

C'est entendu, je vous plains et ne vous tourmente plus, seulement laissez-moi vous donner un bon conseil : le grand trou noir, lugubre, de l'Opéra-Comique est tout préparé, faites comme à Berne, entourez-le de grilles et mettez y une vingtaine d'ours féroces, ce sera la fosse aux ours nationaux de la Ville de Paris ; ça sera neuf, nouveau, inattendu, pittoresque et au moins ça sera une solution !

LISTE DES OUVRAGES

DE THÉODORE VIBERT

POÉSIES

Les Girondins, poème national en 12 chants, 3e édition	1 vol.
Les quatre Morts, poème, 7e édit.	1 vol.
Rimes d'un vrai Libre-penseur, poésies diverses	1 vol.
Martura, poème	1 vol.
Les Quarante, sonnets	1 vol.
Le Peuple, poème.	1 vol.
Rimes plébéiennes, poésies diverses	1 vol.

ROMANS

Edmond Reille	2 vol.
Le Conseiller Renaud.	1 vol.

HISTOIRE UNIVERSELLE

I. — *Le Droit Divin de la Démocratie* . . . . . 1 vol.
II. — *La Race sémitique*, 3e édit. 1 vol.

Pour paraître :

III. — *La Race chamitique* . . . . 1 vol.
IV. — *Les Races primitives de l'Amérique* . . . . . 1 vol.

LISTE DES OUVRAGES

DE PAUL VIBERT

POÉSIES

Sonnets Parisiens, 3e édition . . . 1 vol.
Sonnets Parisiens (traduction en sonnets italiens) . . . . . 1 vol.

POLÉMIQUE

Arsène Thévenot, sa vie, ses œuvres . . . . . 1 vol.
Affaire Sardou, Mémoire à la Presse . . . . . 1 vol.

THÉATRE

L'Affairé, traduction de L. de Holberg, par A. Flinch et Paul Vibert . . . . . 1 vol.

ROMAN

Le Péché de la Baronne, idylles normandes . . . . . 1 vol.

ÉCONOMIE POLITIQUE

La Concurrence Etrangère, industries parisiennes. — Politique coloniale. — Vins et Alcools. — Musées commerciaux, etc., Thèmes de Conférences . . . . 1 vol.

L'Extinction du Paupérisme . . . 1 vol.

Les Panoramas Géographiques à l'Exposition universelle de Paris de 1889. — Niagara. — La Baie de Rio-de-Janeiro. — Le Pétrole. — Les Transatlantiques. — Jérusalem. — Le Monde Antédiluvien. Edition illustrée . . . . . 1 vol.

Le Musée Commercial, Universel, Colonial et Métropolitain de Paris et l'Exposition universelle . . . 1 vol.

L'Electricité à la portée des gens du Monde, ouvrage de vulgarisation . . . . . 1 vol.

Mon Berceau, histoire anecdotique des curiosités ignorées du I^er^ arrondissement de Paris . . 1 vol.

Situation économique de l'Amérique centrale. . . . . 1 vol.

Sous Presse :

Les Industries nationales, celles qui naissent et grandissent, celles qui meurent ou se transforment . . . . . 1 vol.

Les Transports par Terre et par Mer, documents pour servir à l'histoire économique de la troisième République . . . . . 1 vol.

TABLE

PAGES

Préface. 5

DESCRIPTION DE QUELQUES MONUMENTS
DU PREMIER ARRONDISSEMENT

L'Hôtel de Toulouse 21
L'Hôtel du duc d'Orléans 30
Le Palais de la Pensée 37
Les Romains au Palais-Royal 41
La Maison de la rue Radziwill 47
La Place Vendôme. 53
Le Caveau des Innocents 58
La Fontaine du Palmier. 66
La Cour des Fontaines 73
L'Archipel du premier arrondissement 80
Le Passage Véro-Dodat 88
Le Mètre 96

LES ÉGLISES ET LES TEMPLES

Saint-Eustache 105
L'Eglise Saint-Roch 115
Saint-Germain-l'Auxerrois ou le Calembour en pierre 123
Le Parvis Saint-Germain-l'Auxerrois. 130
L'Eglise Saint-Leu et Saint-Gilles. 138
L'Oratoire du Louvre 146
Le Couvent de l'Assomption 153

THÉATRES, CIRQUES, BALS, ETC.

La bibliothèque du Théâtre Français. 163

PAGES

Le Foyer du Théâtre du Palais-Royal et le peintre Emile Bayard 172
Le Nouveau-Cirque. 179
La Salle Montesquieu 187
Le Panorama de l'histoire du siècle (1789-1889) . 194

AU HASARD DES SOUVENIRS

Les Diligences. 203
Les Anglais au Palais-Royal 209
Les Propriétaires au Palais-Royal 215
Les d'Orléans au Palais-Royal 222
La Prostitution au Palais-Royal. 229
L'Hirondelle d'Horace Vernet. 236
Le bon vieux temps dans le premier arrondissement 243
Le premier arrondissement initiateur 249
Les originaux du premier arrondissement. . . 257
Les noms des rues de Paris 263
Conté 271
Paris nouveau et ancien 283
Conte de Noël 289

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

INTÉRESSANT LE PREMIER ARRONDISSEMENT

La Bourse de Commerce et les Halles 298
La Bourse de l'Exportation. 303
Le Parquet et la Coulisse 327
Les Agents de change. 335
Questions économiques 340
La Compagnie générale des omnibus de Paris . 345
La Caisse d'épargne. 350
La Bourse du Travail 357
Le Palais-Royal est-il mort? 364
Le Tout à l'Egout 373
Les Chalets de Nécessité 386

CHEZ NOS VOISINS

DANS LE 2e ARRONDISSEMENT

PAGES

La Bibliothèque Nationale 403
La Bourse. 408
Paris en décadence 414
Liste des ouvrages de Théodore Vibert. . . . 421
Liste des ouvrages de Paul Vibert (Théodore Vibert fils). 422

ISSOUDUN. — IMPRIMERIE EUGÈNE MOTTE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

MAY 08'83

MAY 07'83

a39003 002769288b

CE DC 0707
.V5M 1893
COO VIBERT, PAUL MCN BERCEAU.
ACC# 1071797

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 06 01 11 06 6